



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



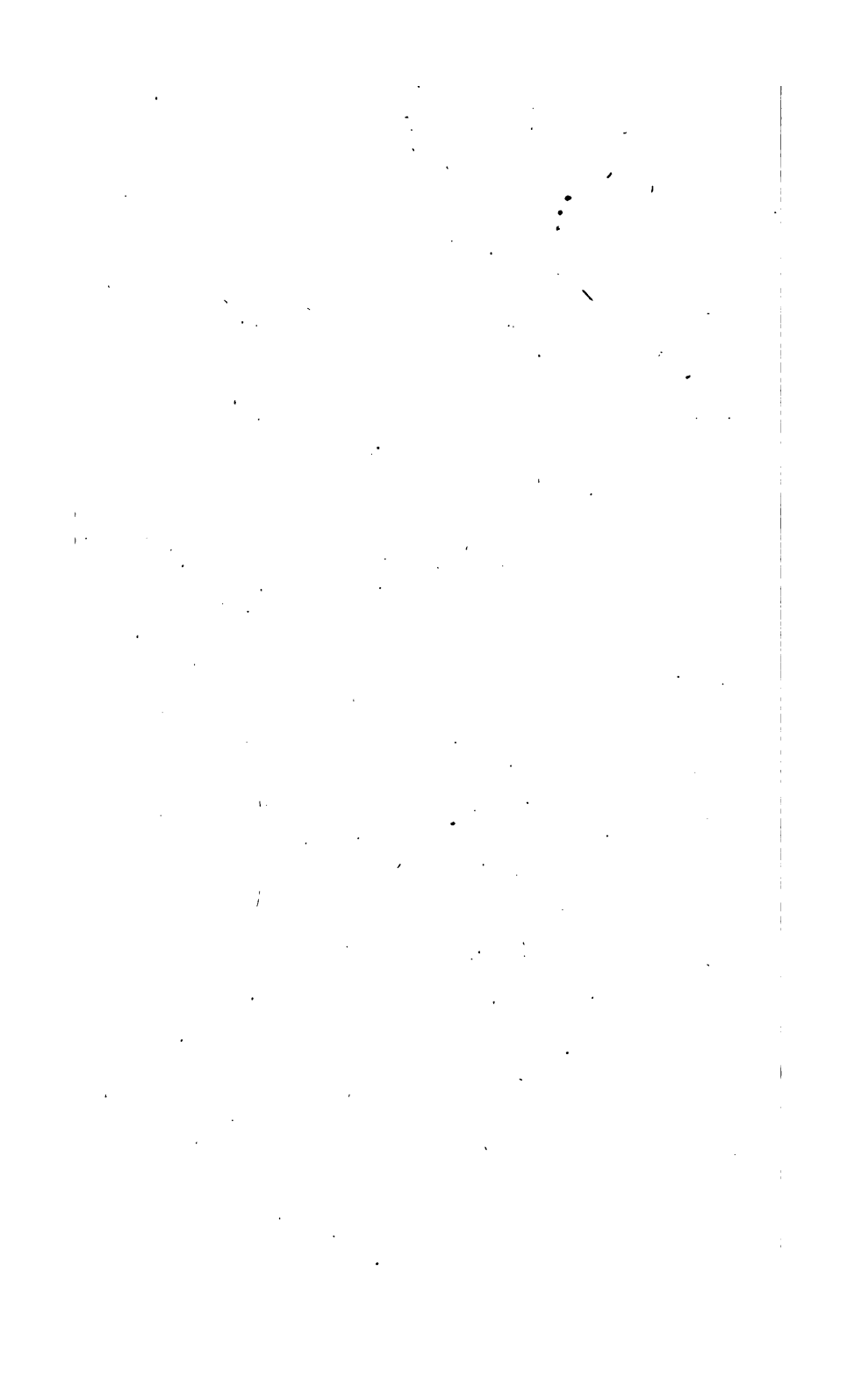






N. B. nel 2.<sup>do</sup> tenuto per  
avviso del legatore il fog.  
C. si trovano incassati  
al fog. 16. 44. 45. e  
si ripetono ~





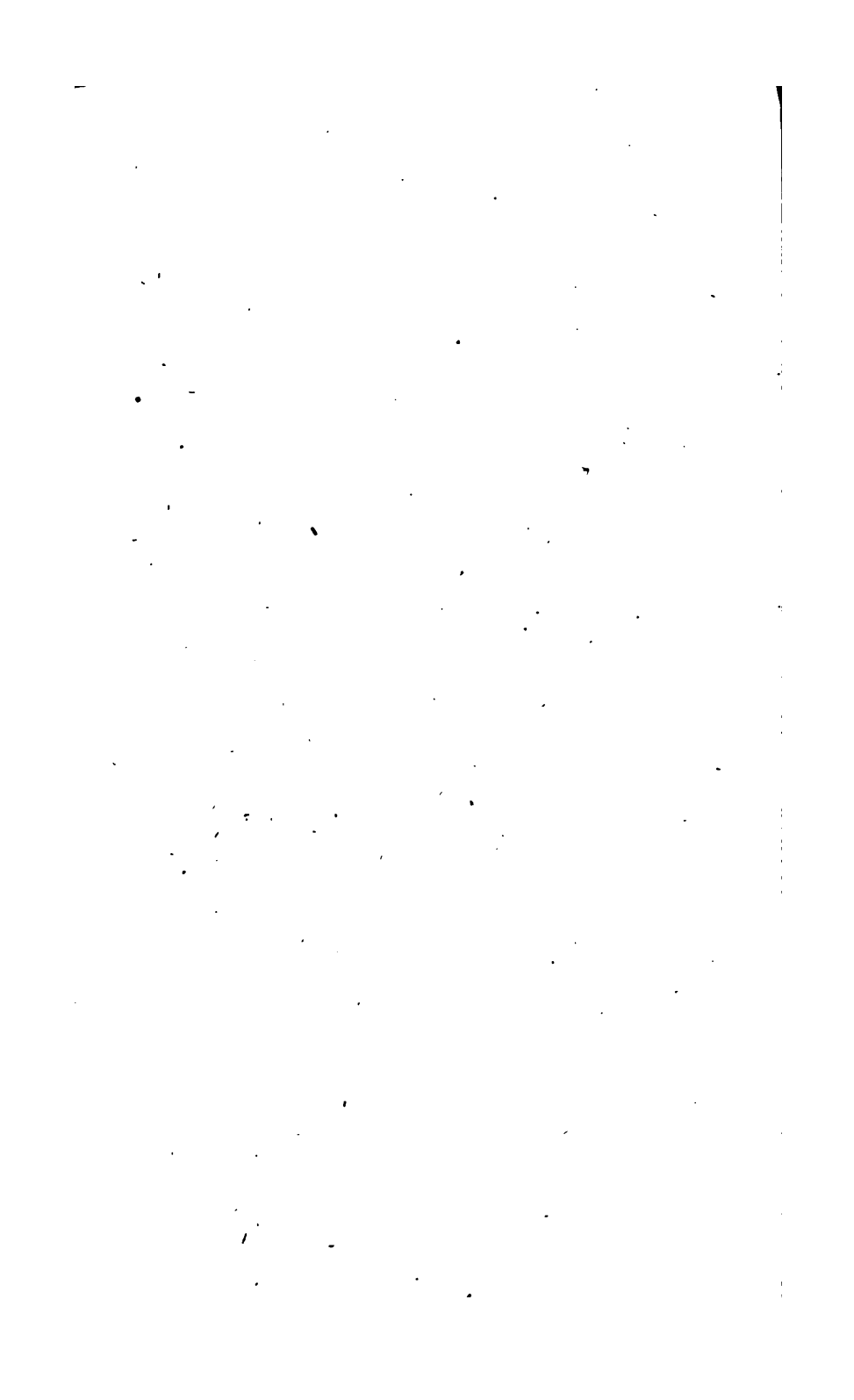


---

ADÈLE

*DE SÉNANGE.*

---



ADÈLE  
DE SÉNANGE,  
ou  
LETTRES  
DE  
LORD SYDENHAM.

EN DEUX VOLUMES.

---

VOL. I.



---

If thou remembereft not the flighteft Folly  
That ever Love did make thee run into,  
Thou haft not loved.

SHAKESPEARE.

---

LONDRES.

Se trouve chez DEBRET, Piccadilly; HOOK-  
HAM, Bond Street; EDWARDS, Pall Mall;  
& chez DE BOEFFE, Gerrard Street.

---

1794.

274 b. 27





## *AVANT-PROPOS.*

CET ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes ; mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles ; j'ai voulu seulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, & décrire ces mouvemens ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, & que dans leurs réflexions, ils

disent : *dans cet ouvrage il n'y a rien de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

Les Romans sont devenus une des parties les plus intéressantes de la littérature moderne. Il n'est plus permis de les dédaigner, depuis qu'il en est plusieurs qui sont comptés parmi les chef-d'œuvres de l'esprit humain : il est vrai que la foule de ces compositions frivoles & faciles tombe dans l'oubli; la plupart ne vivent qu'un jour. Mais, tout en craignant le même sort, je n'aurai pas l'injustice de

déprécier le genre pour me préparer de l'indulgence: avec un peu de réflexion, tout le monde doit sentir qu'il tient de plus près au cœur humain que beaucoup de productions auxquelles on assigne une toute autre importance. Les bons romans sont à la portée d'une multitude de lecteurs, & les grands poemes en ont bien peu. Clarisse excite une admiration presque universelle, tandis qu'Homère, inaccessible à toutes les femmes & à beaucoup d'hommes, est réservé à l'enthousiasme des savans.

Je n'ai pas la prétention de connaître, avec exactitude, l'histoire du roman: mais voici dans ce genre de littérature, ce qui m'a paru être la marche de l'esprit humain.

A toutes les époques, nous voyons qu'un des premiers soins des hommes civilisés comme des peuples sauvages, a été de transmettre, par leurs différens moyens, les actes publics, les traits individuels, qui avaient influé sur leur âge, dans leur nation, ou dans leur tribu. De ces faits résultait une morale que les vieillards appre-



naient à leurs enfans ; & sur l'émulation qu'ils inspiraient, se formait le caractère de la race naissante. L'enthousiasme, la vanité, ou l'intérêt de l'historien, les auront portés à exalter les qualités & à aggrandir les actions du héros de leur pays. De conteur en conteur, les faits ont augmenté, se sont grossis. Les nationaux reçurent, avec avidité, une fiction qui flattait, à la fois, leur imagination & leur orgueil : bientôt le moraliste, ou plutôt le poète, cherchant à inspirer une émulation noble

& pure, à exciter aux vertus, s'empara de cette disposition. Il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées ; & on s'efforça de suivre, avec exactitude, l'analogie de leur caractère pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Tel a été probablement l'origine des premiers romans. Ils n'étaient

autre chose que l'histoire exagérée, dans laquelle le commencement & le progrès de la fiction avaient été presque insensibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la vraisemblance scrupuleuse fait douter encore s'il faut les considérer ou comme histoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne furent pas longtemps sans s'écarter de toute espèce de vraisemblance, & enfanterent à l'envi des Oroondates, des Amadis, &c. &c. Le monde fut peuplé de Pé-

lerins militaires, d'Avanturiers inutiles & dangereux. Les superstitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette dépravation. En Asie les Fées, les Génies, & les Magiciens ; en Europe les Enchanteurs, les Sorciers, & les Revenans, se mêlaient aux contes populaires, & enseignaient aux peuples une espèce de providence intermédiaire qui n'était propre, en détruisant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu & à égarer sur les routes de la vraie religion. L'ignorance du peuple



trouvait tout simple l'amas d'exagérations qu'on lui présentait.

Il faut remarquer que tous ces romans merveilleux, toutes ces grandes aventures, étaient analogues à des tems de défordres & de licence ; à des époques malheureuses dans lesquelles les gouvernemens encore chancelans, ne donnaient point aux hommes la sécurité des loix ; & où les individus cherchaient à croire à une protection particulière, surnaturelle, & miraculeuse. Les peuples ignorans aiment la

féerie, parce qu'elle est une manière d'expliquer les phénomènes de la nature : les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle présente des secours inattendus contre la barbarie des oppresseurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la simple raison ne suffisait pas. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus aigu. Cervantes se créa une route nouvelle, & il eut des succès prodigieux. Le ridicule qu'il employa si habilement était une forte

d'arme enchantée plus puissante que celle des Magiciens. Elle frappait, amusait, détruisait les erreurs sans paraître essayer de les combattre, & produisait son effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas son dessein ; on n'était pas en garde contre ce genre d'attaque ; & le préjugé était vaincu sans avoir songé à se mettre en défense.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux esprits fit examiner, avec attention, le moyen qu'il avait employé ; & on s'aperçut bien-

tot qu'il pouvait se modifier à l'infini, & s'appliquer à tous les changemens survenus dans les mœurs. Le caractère connu des personnages historiques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des esprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaissance du cœur humain, que leur vérité était plutôt une vérité de sentiment que de fait. On quitta l'histoire pour descendre dans la vie privée : & de là sortirent trois genres sous lesquels peuvent se placer, je crois, tous les romans pos-

térieurs à cette époque : le roman philosophique, le roman satirique, & le roman sentimental (1).

Le roman philosophique est celui dans lequel l'auteur se propose de donner une instruction déterminée, de présenter un modèle de politique ou de mo-

---

(1) Ces trois genres sont capables d'être modifiés & mêlés de différentes manières : mais je serais portée à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un seul ou à plusieurs de ces genres. Les bergeries descriptives, & les contes purement burlesques qui paraissent former une exception, ne me semblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du sentimental, les seconds du satirique.

rale, place ses personnages dans une suite d'événemens qui tendent tous au même but : si la Cyropédie est un roman, c'est le plus beau de ce genre. Le génie, ou l'ame, de Fénelon ont aussi donné, à la France, un chef-d'œuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette classe plusieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduise à la doctrine que l'auteur se propose d'avancer ou de détruire, on n'est pas difficile sur la probabilité dans les événemens : & cela

est nécessaire ; car où est l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples d'une règle générale quelconque ? Pour être vraisemblable il faudrait souvent perdre de vue l'unité de son objet.

Le roman satirique renferme aussi de l'instruction, mais d'une manière analogue à la comédie ; son champ est varié, étendu ; il s'empare du ridicule de tous les états ; il roule sur les incidents de la vie commune. Gilblas s'élève graduellement d'une caverne de voleurs à la peinture d'une cour. Les

seigneurs, les moines, les militaires, les valets, les comédiens, les joueurs, les aventuriers, tout est représenté, tout est mis en action dans ce drame immense. La littérature Anglaise est riche en ce genre.

On peut regarder, comme des romans mixtes de satire & de philosophie, ceux qui, au lieu de peindre seulement les mœurs & les caractères, attaquent les opinions & les systèmes du jour ; ceux de Swift, de Voltaire, &c. sont presque tous de cette espèce. Ces romans, quand ils ont



rempli leur mission d'utilité, restent encore comme un amusement de l'esprit.

Les matériaux sur lesquels s'exerce le roman sentimental, sont d'une nature toute différente. Le tems amène sans cesse de nouveaux systèmes, de nouvelles opinions ; les mœurs, les usages, les manières changent ; mais les passions sont éternellement les mêmes : elles pénètrent par toute la vie, donnent leur coloris & leur caractère aux événemens qui la remplissent, & en modifient toutes les actions

journalieres. De grands peintres ont essayé d'en représenter les mouvemens impétueux & sublimes. Ils ont pris un terrain vaste, où ils ont réuni de grands accidens. Dans le vertueux projet de rehausser les hommes ordinaires, ils se sont placés au dessus d'eux ; c'est ainsi que Clarisse, Grandison, ont élevé l'homme pour l'améliorer. L'amour a presque toujours été choisi comme l'agent principal de ces grandes compositions, parce qu'il est la plus brillante & la plus active de toutes les passions ;

parce que c'est la seule qui ne prenne qu'une époque dans la vie, & que tout ce qui finit porte toujours sa morale avec soi ; parce que c'est plutôt une situation qu'une habitude ; parce que la franchise, la vanité, la colère, l'orgueil, la générosité, les qualités comme les défauts de l'individu qu'il anime, influent sur ses mouvemens & en varient toutes les expressions. Mais la formation de ces grands tableaux exige des talens supérieurs ; ils représentent des efforts extraordinaires, des élans de l'ame,

des situations rares plutôt que les sentimens simples & habituels qui composent le tissu d'une existence commune.

J'aime à croire que l'on pourrait se rapprocher davantage de la nature, & que l'on ne manquerait pas à l'utilité, peut-être même à l'intérêt, en cherchant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines & délicates :

chaque moment a son occupation, & chaque occupation a son ressort moral : il est même bon de rapprocher, sans cesse, la vertu de ces circonstances obscures & inaperçues, parce que c'est la suite de ces devoirs journaliers qui forme essentiellement le fonds de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un tems qui semblait imposer à une femme, à une mere, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, & même d'écarter

la prévoyance : & il a été achevé dans les intervalles d'un dépérissément lent & douloureux : mais tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . A faint shadow of uncertain light,  
Such as a lamp whose life doth fade away,  
Doth lend to her who walks in fear and  
sad affright.

Seule, dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études feraient le fruit de mon travail.

MON CHER ENFANT ! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application, en vous rappelant qu'elle eut fait mon bonheur ; & ils peuvent vous l'attester, eux, qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé ; eux qui, lorsque la maladie m'accablait, ont si souvent détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits mots, les premiers mouve-

de votre bon cœur ! combien leur repétois - je la même histoire ; & avec quelle patience ils se prêtaient à m'écouter ! Souvent, à la fin d'un de mes contes, je m'apercevais que je l'avais dit bien des fois ; alors ils se moquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, & me parlaient encore de vous!.. Je les remercie.... je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mere puisse avoir.

*A. de F.*

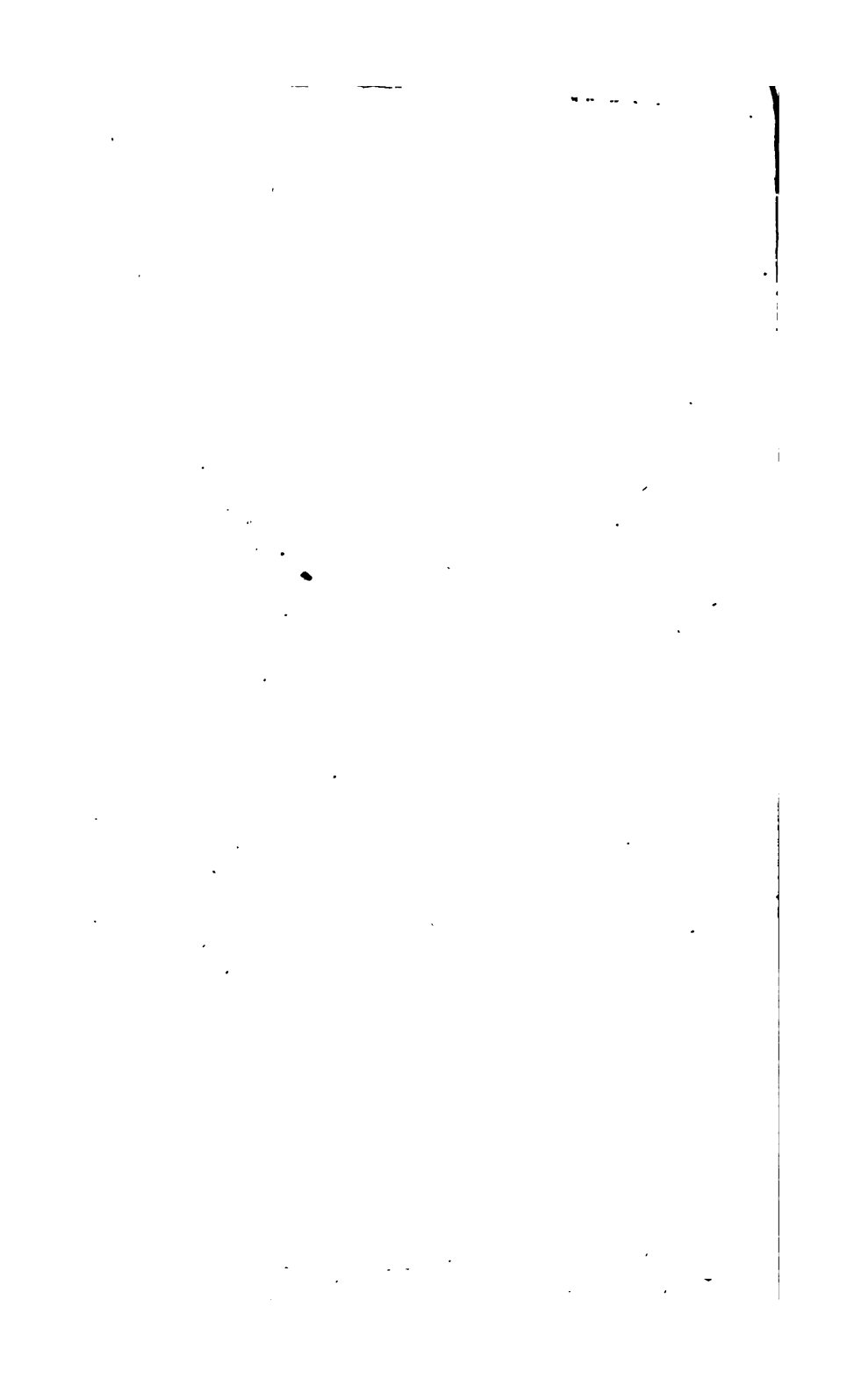


# ERRATA.

## VOL. I.

pag. lig.

- 11 9 triteffe, *lisez* tristesse.  
15 1 Verneui, *lisez* Verneuil.  
16 11 prétension, *lisez* prétention.  
31 17 vus, *lisez* vu.  
38 18 donné, *lisez* donnés.  
48 3 viel, *lisez* vieil.  
105 ligne dernière, après le mot *conduite*,  
placez, au lieu d'un . une ,  
131 8 tous, *lisez* tout.  
138 16 j'ai, *lisez* j'aie.  
169 17 aimé. Je, *lisez* aimé, je  
171 20 apperçu, *lisez* apperçue. )  
185 4 bannis, *lisez* bannies.



# LETTRES

DE

## LORD SYDENHAM.

---

### LETTRE I.

Paris, ce 24 Mai 17 - -

**J**E ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri, & déjà notre Ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais : cependant, n'ayant point d'objection à lui faire, je n'ai

B

pu me refuser à le fuivre ; mais j'y ai d'autant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit & me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré ce matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup ; elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais jamais ressenti ; je voudrais la revoir, la connaître. . . . . mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, & je revenais doucement par les Champs Elisées, lorsque je vis sortir de Chaillot une grosse Berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presque également l'extrême antiquité de sa forme, & l'éclat, la fraîcheur de l'or & des payfages qui la couvraient ;

de grands chevaux bien engraissés, bien lourds ; d'anciens valets, dont les habits d'une couleur sombre étaient chargés de larges galons : tout était antique, rien n'était vieux : & j'aimai assez qu'il y eut des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avaient fait le brillant & le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place, lorsqu'un charetier conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses chevaux qui, voulant se hater, accrocherent la voiture & la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carrosse, & dont une faisait des cris effroyables : elle saisit mon bras la première ; l'ayant sortie de là avec peine, je vis une grande & grosse créature, espèce de

femme-de-chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charetier, protester que Madame la Comtesse le ferait mettre en prison, ordonner aux gens de le battre, quoique, jusques - là, ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les Dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, & dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion. La première qui s'offrit à moi était âgée, délicate, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jetter dans les bras de son amie, l'embrasser, lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, & la

pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle me parut avoir seize ou dix-sept ans ; je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai de gagner un café pour éviter la foule & se reposer : elles prirent mon bras ; je fus étonné de voir que la jeune personne pleurait. Attribuant ses larmes à la peur j'allais me moquer de sa faiblesse, quand ses sanglots, ses yeux rougis, fatigués, me prouverent qu'une peine profonde la suffoquait ; j'en fus si attendri que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, & en tremblant : “ Si  
 “ jeune ! connaissez-vous déjà le  
 “ malheur ? auriez-vous déjà besoin  
 “ de consolation ? . . . . ses larmes  
 redoublerent sans me répondre——

J'aurais dû m'y attendre ; mais quand on se sent un intérêt vif, des intentions pures, pense-t-on aux convenances ? — Nous gagnames la première maison, où nous demandames une chambre pour nous retirer : l'extreme douleur de cette jeune personne me touchait & m'étonnait également ; je la fixais, pour tacher d'en pénétrer le motif, lorsque la Dame plus agée, sentant peut-être que les pleurs de la jeunesse demandent encore plus d'explications que ses étourderies, cette Dame me dit : “ Vous  
 “ ferez sans doute surpris d'apprendre  
 “ que la douleur de ma petite amie  
 “ a pour objet sa sortie du couvent ;  
 “ mais elle y fut mise pensionnaire  
 “ dès l'age de deux ans ; longtems  
 “ avant je m'y étais retirée près de  
 “ l'Abessè, avec laquelle j'avais été



“ élevée dans la même maison. Nous  
 “ fumes séduites par les graces & la  
 “ faiblesse de cette petite enfant ;  
 “ l’Abeffe s’en chargea particuliere-  
 “ ment ; & depuis, son éducation  
 “ & ses plaisirs furent l’objet de tous  
 “ nos soins. Sa mere l’ayant laissée  
 “ jusqu’à ce jour sans jamais la faire  
 “ sortir de l’intérieur du monastère,  
 “ nous pensions qu’ayant deux gar-  
 “ çons elle desirait peut-être qu’elle  
 “ se fit Religieuse: mais, avant-hier,  
 “ elle a fait dire qu’elle reprendrait  
 “ sa fille aujourd’hui. Adèle se dé-  
 “ solait en pensant qu’il fallait quitter  
 “ ses amies, & j’ose dire sa patrie;  
 “ car, sentimens, habitudès, devoirs,  
 “ elle ne connaît rien au - delà de  
 “ l’enceinte de cette maison : mais  
 “ lorsque la voiture de sa mere est  
 “ arrivée, que cette femme, que

“ vous avez vue, s’est présentée  
“ comme la personne de confiance à  
“ qui nous devions remettre notre  
“ chère enfant, nous avons craint  
“ qu’il ne fallut employer la force  
“ pour la faire sortir, & l’arracher  
“ des bras de l’Abbesse. J’ai voulu  
“ adoucir sa douleur en la suivant  
“ & la présentant moi-même à une  
“ mère qui desirait sûrement la rendre  
“ heureuse, puisqu’elle la rappelle  
“ auprès d’elle.” A ces mots les  
pleurs de la petite redoublerent, &  
sa vieille amie la supplia de se calmer.  
“ Par pitié pour moi,” lui disait-elle,  
“ ne me montrez pas une douleur si  
“ vive ; pensez à celle que je res-  
“ sens ! . . . . Au nom de votre bon-  
“ heur, ma chère Adèle, faites un  
“ effort sur vous-même ; si cette  
“ femme revenait, que ne dirait-elle

“ pas à votre mere ! déjà elle a osé  
 “ blamer vos regrets. . . . .” La  
 pauvre petite, sentant furement qu'elle  
 ne pouvait pas lui obéir, se précipita  
 aux pieds de son amie & cacha sa  
 tête sur ses genoux ; nous n'enten-  
 dimes plus que ses sanglots. Pres-  
 qu'aussi ému qu'elles - mêmes, je  
 m'en étais rapproché ; j'avais repris  
 leurs mains, je les plaignais, j'essayais  
 de leur donner du courage, lorsque  
 cette espèce de gouvernante, qui fu-  
 rement nous avait écouté, rentra &  
 dit, en me voyant si attendri & si  
 près d'elles : “ Comment donc,  
 “ Monsieur ! Mademoiselle doit être  
 “ fort sensible à votre intérêt ; je  
 “ doute cependant que Madame la  
 “ Comtesse fut satisfaite de voir  
 “ Mademoiselle faire si facilement de  
 “ nouvelles connaissances.” — C'est

“ une facilité, repris-je avec mépris,  
 “ dont Madame sa mère jouira bien-  
 “ tot ; elle fera, je crois, fort utile  
 “ à toutes deux.” — “ Je n’entends  
 “ pas ce que Monsieur veut dire.” —  
 “ Hé bien,” lui répondis-je, “ vous  
 “ pourrez en demander l’explication  
 “ à Madame la Comtesse.” — “ Je  
 “ n’y manquerai pas,” dit - elle en  
 ricanant ; & charmée de montrer  
 son autorité, elle ajouta avec aigreur :  
 “ Mademoiselle, la voiture est prête,  
 “ je vous conseille d’effuyer vos  
 “ yeux afin que Madame votre mère  
 “ ne voie pas la peine avec laquelle  
 “ vous retournez vers elle.” Nous  
 nous levâmes sans lui répondre, &  
 nous la suivîmes dans un silence que  
 personne n’avait envie de rompre. —  
 Avant de monter en voiture, la petite  
 me salua avec un air de reconnaîs-

fance & de sensibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avais témoigné : je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles ; elle me l'accorda en disant : “ Je pensais avec peine que “ peut-être nous ne nous reverrions plus.” — Je restai dans une triteffe qui me domine encore.—Que pensez-vous, Henri, d'une mère qui peut négliger ainsi son enfant ? oublier le plus sacré de tous les devoirs ? le premier de tous les plaisirs ? — Ah pauvre Adèle, pauvre Adèle ! . . . . en lui voyant quitter sa retraite, pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas, en voyant sa douleur, je sentais cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant.— Je faisais des vœux pour son bonheur,

en pensant, avec mélancolie, combien il était incertain qu'elle en connut jamais; & regardant ses larmes comme de tristes pressentimens, je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierais pas, & qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avait besoin d'un ami zélé, ou compatissant.—Mais, adieu, mon cher Henri; je pars, en pensant avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du tems à être seul.

## LETTRE II.

Au Chateau de Verneuil, ce 16 Mai.

ME voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille, soustraite au monde depuis sa naissance, alliant à l'éducation la plus soignée l'ignorance & la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée ! que de soins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! elle aurait été ma femme, ma maitresse, mon amie ! je ne lui aurais demandé que d'être heureuse & de me le dire. Quel

plaisir de l'instruire, de lui montrer le monde peu à peu & par tableaux ; de lui donner ses idées, ses goûts ; de la former pour soi ! Avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite pour l'amener chez moi, lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts ! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes, tandis que son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait . . . . Mais il est trop tard, beaucoup trop tard ; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes ; n'y pensons plus, n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits & pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand



j'y suis arrivé, Mad. de Verneui & sa société avaient l'air de m'y attendre, de me desirer ; & quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance, & même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D . . . a parlé de mon immense fortune, dont je ne savais pas jouir ; de ma jeunesse, dont je n'usais pas ; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies ; enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau, & si ridicule qu'il paraissait amuser beaucoup Madame de Verneuil. Cette jeune femme riait, questionnait, se moquait, comme si je n'eusse pas été dans la chambre : j'avais tant le besoin d'être distrait, que, pour la première fois, j'enviai cette disposition à s'amuser de tout ; & desirant qu'elle me communiquât

sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom, elle me peignait la personne. Elle a une telle envie de rire & de s'amuser, qu'elle n'aime & ne remarque que les choses ridicules ; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétension d'occuper tout un cercle, jamais le desir de fixer l'attention des autres, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle, ce qui donne à sa méchanceté un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne. Elle m'a fait connaître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie ; “ Voyez,” me disait-elle, “ ces deux personnes qui disputent “ avec tant d'aigreur ; ce sont deux

“ hommes de lettres ; leur présence  
 “ constitue beaux esprits les maitres  
 “ d’une maison : l’un plein d’or-  
 “ gueil entendra volontiers du bien  
 “ des autres, parce que l’opinion  
 “ qu’il a de sa supériorité empêche  
 “ qu’il ne soit blessé par les éloges,  
 “ qu’on donne à ses rivaux : l’autre  
 “ pensant & disant du mal de tout  
 “ le monde, permet même qu’on  
 “ se mocque de lui quelquefois :  
 “ tous deux pleins d’esprit, tous  
 “ deux méchans, avec cette nuance,  
 “ que, pour faire une épigramme,  
 “ l’un a besoin d’un ressentiment,  
 “ & qu’il ne faut à l’autre qu’une  
 “ idée.—Pour cet homme avec des  
 “ cheveux blancs & un visage en-  
 “ core jeune, il a éprouvé des mal-  
 “ heurs sans être malheureux. Tour  
 “ à tour riche & pauvre, personne

“ n’était plus magnifique & personne  
 “ ne se passe mieux de fortune ; les  
 “ femmes ont occupé une grande  
 “ partie de sa vie ; parfait, pour  
 “ celle qui lui plaît, jusqu’au jour  
 “ où il l’oublie, pour une qui lui  
 “ plaît davantage : alors, son oubli  
 “ est entier ; son tems, son cœur,  
 “ son esprit sont remplis lorsqu’il est  
 “ amusé. A peine fait - il qu’il a  
 “ donné ses soins à d’autres objets ;  
 “ & si jamais on veut le rappeler à  
 “ d’anciennes liaisons, on pourra  
 “ les lui présenter comme de nou-  
 “ velles connaissances : il sera tou-  
 “ jour aimable parce qu’il est insou-  
 “ ciant . . . Vous semblez étonné,”  
 ajouta-t-elle, “ c’est que peut-être  
 “ vous n’avez pas assez démêlé l’in-  
 “ souciance d’avec la personnalité.  
 “ L’homme insouciant ne s’attache

“ ni aux choses, ni aux personnes ;  
 “ mais il jouit de tout, prend le  
 “ mieux de ce qui est à sa portée,  
 “ sans envier un état plus élevé, ni  
 “ se tourmenter des positions plus  
 “ facheuses : lui plaire, c’est lui  
 “ rendre tous les moyens de plaire ;  
 “ & n’étant assez fort, ni pour l’amitié  
 “ ni pour la haine, vous ne sauriez  
 “ lui être qu’agréable ou indifférent.  
 “ L’homme personnel, au contraire,  
 “ tient vivement aux choses & aux  
 “ personnes ; toutes lui sont pré-  
 “ cieuses ; car dans le soin qu’il  
 “ prend de lui, il prévoit la maladie,  
 “ la vieillesse, l’utile, l’agréable, le  
 “ nécessaire ; tout lui est besoin  
 “ pour le moment ou pour l’a-  
 “ venir : n’aimant rien, il n’est  
 “ aucuns sentimens, aucuns sacri-  
 “ fices, aucuns soins, qu’il n’at-

“ tende & n'exige de ce qui a le  
 “ malheur de lui appartenir.—Mais  
 “ vous ne me parlez d'aucune fem-  
 “ me ?—C'est, me répondit-elle en  
 “ riant, que je n'y pense jamais ;  
 “ cependant j'ai fait un Conte tout  
 “ entier pour elles ; je ne me suis  
 “ occupée que des vieilles ; je ne  
 “ regarde point les jeunes, j'ai tou-  
 “ jours peur de les trouver trop bien  
 “ ou trop mal.” — Je dois entendre  
 demain ce petit ouvrage ; (1) s'il en  
 vaut la peine je vous l'enverrai.—  
 Adieu mon cher Henri, donnez-moi  
 donc de vos nouvelles.

---

(1) Ce Conte est placé à la fin de ces Lettres.

## LETTRE III.

Paris, ce 24 Mai.

JE me plaisais assez chez Mad. de Verneuil, mon cher Henri; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu moqueur, par le besoin de s'amuser; mais sa gaieté si vraie que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même en la désapprouvant. Enfin, près d'elle j'étais occupé, sans être amoureux; & je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire; ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se ferait moquée bien

davantage, si elle avait su que cet Anglais si sévère restait occupé, malgré lui, d'une jeune personne qu'il n'avait vue qu'un instant !—Adèle m'avait fait une impression qui m'étonnait, & que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner en me représentant combien l'amour serait dangereux pour une ame ardente comme la mienne, ou qu'entraîné, sans m'en appercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Elle ne cessait de m'occuper.—J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent, que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier ;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie  
On s'en souvient (1).



& la raison même me parlait d'elle. Md. de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire ; je la cherchais avec soin, me plaçais à ses cotés comme un homme qui craint ou fuit un danger. — Je commençais à espérer que si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une

(1) *Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite Lord Sydenham.*

Pour chasser de sa souvenance  
 L'objet qui plait  
 On se donne tant de souffrance  
 Pour peu d'effet !  
 Une si douce fantaisie  
 Toujours revient,  
 En songeant qu'il faut qu'on l'oublie  
 On s'en souvient.

dispute chez Madame de Verneuil, pour savoir lequel était le plus heureux, d'être aimé d'une très jeune personne, ou del'être par une femme qui eut déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence ; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions ; on dissertait lourdement, lorsque Madame de Verneuil fit ces vers :

Amans, amans, si vous voulez m'en croire,  
A des cœurs innocens consacrez vos desirs :  
Supplanter un amant peut donner plus de  
gloire ;  
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de  
plaisirs.

Personne ne les sentit plus que moi,  
mais je ne les louai point ; j'osai même  
contredire Madame de Verneuil, me  
mocquer de l'amour, douter de l'in-

nocence : je disputais pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête était remplie d'Adèle, & je passai le reste du jour, la nuit entière à y penser.— Je me disais que la voir n'était pas m'engager . . . que peut-être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas. Dans d'autres instans, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir ; mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers & une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts, que sa beauté perdrait par l'habitude de la voir, & que pour cesser de la craindre il ne fallait que la braver. La pitié même vint se mêler à toutes mes réflexions ; je me la figurai malheureuse ; car je ne doute point que

sa mere, après l'avoir abandonnée si longtems, ne l'ait rapproché d'elle pour la tourmenter. Une voix secrete me reprochait le tems que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que même si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon cœur & ma main à celle que je ne connaîtrais pas. . . . . Que de tems je vais passer à l'étudier, à l'éprouver ! mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux, si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à mon bonheur ? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage ? un grand nom, une fortune immense : sûrement sa mere n'en demandera pas davantage : elle

verra un grand établissement pour sa fille, & ne s'informerait pas seulement si elle pourra être heureuse ; mais mon cœur le lui promet ; & si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage !

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle ; on me dit qu'il était trop tard ; que, passé huit heures, personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir des nouvelles ; mais demain j'en aurai certainement, & je vous écrirai. Adieu mon cher Henri.

## LETTRE IV.

Paris, ce 26 Mai.

**H**ENRI, vous devez être content : n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule ? J'ai été hier au couvent de Chaillot pour m'informer de *mon* Adèle ; en entrant dans la cour je vis beaucoup de voitures, de valets, de peuple, qui attendaient : enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eut sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donnait point l'idée d'une fête. Je demandai l'Abbesse ; on me répondit qu'elle était à l'église ; qu'on y cé-

lébrait, dans ce moment, le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison, mais que, dans quelques instans, je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés, que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, & le peuple se presser au bas des degrés qui y conduisent : bientôt les portes s'ouvrirent ; & jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent & de diamans ; cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un

jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme un jour de noces. Sa figure était belle; son maintien modeste & doux; il la regardait avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer; mais je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur.... Adèle, oserait-il vous épouser sans amour?—Immédiatement après eux venait un vieillard gouteux qui est sûrement le père du jeune homme : il se trainait appuyé sur deux hommes qui avaient peine à le soutenir; &, s'il n'avait pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivait; je l'aurais reconnue par-tout où je l'aurais rencontrée. Tous ses traits ressemblent à ceux de sa fille; mais ils ont une expression bien différente : Adèle



a l'air noble & doux ; sa mere paraît fière & sévère : dans quelque état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les auraient fait distinguer parmi toutes les femmes ; mais Adèle a un charme irrésistible ; son ame semble attirer toutes les autres ; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, & vous laisse persuadé que si elle eut parlé, si elle fut restée, elle vous aurait attaché encore davantage. — Ils monterent, tous les quatre, dans la même voiture ; & sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le même chemin que je leur avais vu prendre ; je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre ; je marchais lentement, livré à mes réflexions : ma tristesse s'augmentait

en me retrouvant dans le même chemin où la première fois j'avais rencontré Adèle ; mais lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il était présent : je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, & cette idée me fit frémir ; il me fut impossible d'avancer davantage : j'allais, revenais, sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin, j'entrai dans le café où je l'avais conduite ; je demandai cette même chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri, & là j'interrogeai mon cœur ; j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée : peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé : sûrement, je

ne l'aimais pas encore non plus ; mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes ! . . . Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée, par la vanité ou la cupidité de ses parens, à un homme dont elle ne connaît ni les qualités ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour ; il n'y a point l'indulgence d'un âge avancé. La vie est un jugement continuel ; & quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens ? Les enfans même n'empêchent pas ces fortes de liens de se rompre. Mais, pourquoi toutes ces idées ? Pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je

jamais . . . . Cependant, je ne puis  
cesser d'y penser—Les larmes qu'elle  
repandait, en quittant son couvent,  
étaient trop amères pour être toutes  
de regrets: furement la crainte de ce  
mariage les faisait aussi couler.

LETTRE V.

Paris, ce 16 Juin.

**I**L y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri, mais pendant ce tems ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant: je garderais encore le même silence si, hier, je n'avais pas été, tout à coup, réveillé de cette létargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui Mde. la Marquise de Senange.

J'avais trainé mon oisiveté au spectacle ; le premier acte était déjà assez avancé, sans que je fusse quel opéra on représentait, & j'étais bien déter-

miné à ne le pas demander ; car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusat, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, baillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un Monsieur très-officieux & très-parlant me dit :

“ voilà une actrice qui chante avec  
 “ bien de l'expression ! ”—“ Elle  
 “ me paraît crier beaucoup, lui ré-  
 “ pondis-je, mais je n'entends pas  
 “ un mot de ce qu'elle dit.”—“ Ah !  
 “ c'est que Monsieur ne fait peut-être  
 “ pas qu'on vend ici des livres, où  
 “ sont les paroles de l'opéra ; si  
 “ Monsieur veut je vais lui en faire  
 “ avoir un ? ”—“ Non ; je ne suis  
 “ pas venu ici pour lire ; on m'a  
 “ dit que ce spectacle m'amuserait ;  
 “ c'est l'affaire de ces Messieurs qui

“ chantent là-bas ; je ne dois pas  
 “ me mêler de cela.”—Alors il me  
 quitta pour aller déranger quelqu’un  
 de plus sociable que moi. — Cepen-  
 dant, continuant à ne rien com-  
 prendre à la joie ni aux chagrins des  
 acteurs, je tournai le dos au théâtre  
 & me mis à examiner la salle, lorf-  
 qu’à quelque distance de moi, on ou-  
 vrit, avec bruit, une loge, dans la-  
 quelle je vis paraître Adèle parée avec  
 excès. Je n’ai jamais vu autant de  
 diamans, de fleurs, de plumes, de  
 rouge, entassés sur la même personne :  
 cependant, comme elle était encore  
 belle ! je sentais qu’elle pouvait être  
 mieux, mais aucune femme n’était  
 aussi bien.—Sa mère & ce beau jeune  
 homme étaient avec elle ; je jugeai,  
 à leurs regards, aux questions qu’elle  
 parut leur faire, que c’était la pre-

miere fois qu'elle venait à ce spectacle ; & je ne fais pourquoi je fus bien aise que le hazard m'y eut conduit aussi pour la premiere fois. Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entre-acte, elle promena ses regards sur toute la salle ; mais à peine ses yeux furent - ils fixés sur moi, que je la vis parler à sa mere avec vivacité, me désigner, reparler encore, & toutes deux me saluerent, en me faisant signe de venir les joindre. J'y allai ; Adèle me reçut avec un sourire & des yeux qui m'affluerent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mere m'accabla de remerciemens & d'éloges pour les soins que j'avais donné à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je me retournai vers le jeune homme en lui faisant une espèce de compli-



ment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme.—Ma femme ! reprit-il d'un air étonné : je n'ai jamais été marié.—Comment, lui dis-je, en montrant Adèle, vous n'êtes pas le mari de cette belle personne ?—Non, répondit-il, c'est ma sœur.—Votre sœur ? mais vous lui donniez la main à l'église le jour de son mariage ?—Adèle se retournant alors avec vivacité : “ est-ce que vous y étiez ?... Le jeune homme me dit qu'il avait donné le bras à sa sœur, parce que le marié ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, il avait besoin lui-même d'être soutenu. — Comment, m'écriai-je avec une surprise dont je ne fus pas maître, est-ce que ce serait ce vieillard qui marchait après vous ?... Oui, répondit-il d'un air si embarrassé que bientôt après il nous quitta :

un regard sévère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu ; & craignant sûrement que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays : si j'aimais à voyager ? sur les lieux que j'avais parcourus ? sur ceux où je comptais aller ? enfin elle m'excéda.—Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle, qui, il n'y a pas encore un mois, paraissait si innocente, si sensible, de la voir occupée du spectacle comme si elle y eut passé sa vie ; riant, se moquant, applaudissant, contente de voir & d'être vue. Tout en elle me blessa : paraissait - elle attentive au spectacle, j'étais choqué qu'elle put se distraire de sa nouvelle situation. Salegereté me révoltait plus encore.

Comment, me disais-je, après s'être livrée à un homme qu'elle déteste, comment peut-elle goûter aucun plaisir ? . . . . Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait : si elle eut eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, j'étais à elle pour la vie : la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte de goût avait fait naître ; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même ; quelle honte que ces mariages ! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'estimerait plus, si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser. — Toute la magnificence qui entourait Adèle me paraissait le prix de son consentement. — Je me rapprochai d'elle, & sans fixer un instant mes

yeux sur les siens, j'examinai sa parure avec une attention si affectée, qu'elle en parut embarrassée ; mon visage exprimait le plus froid dédain, & je ne proferais que des éloges stupides. Voilà, disais-je, de bien belles plumes ! — Vos diamans sont d'une bien belle eau ! — Votre collier est d'un gout parfait ! — Elle ne répondait que par monosyllables, cherchant toujours à tourner la conversation sur d'autres objets ; mais je la ramenaïs avec soin à l'admiration que semblait me causer sa parure. — Je me recriai sur sa robe, ses rubans ! — mes yeux se portant, par hasard, sur ses mains, & craignant sûrement que je ne louasse encore de fort beaux bracelets qu'elle portait, elle remit ses gants avec tant d'humeur qu'un des fils se cassa & tout un rang de perles

se perdit : sa mere se récria sur la mal-adresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur grosseur & leur égalité.—Elles ont couté bien cher ! dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain, *elles sont sans prix* . . . . . Je la regardai avec étonnement ; elle baissa les yeux & ne me parla plus.—Que veut-elle dire avec ces mots, *sans prix* ? . . . . . Sa mere fesait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mimes aussi à chercher. La plus grande partie de ces perles était tombée dans la loge ; je les retrouvai toutes, & les remis à Adèle, qui me dit, avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait fort la peine que j'avais pris pour elle.—Sa mere s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de

nouvelles obligations, & me pria d'aller leur demander à diner un des jours suivans. Je refusai; elle insista; mais sa fille eut tellement l'air de le redouter que j'acceptai.—Cependant, ces mots, *sans prix*, me reviennent toujours . . . . Ah ! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt ! si elle était sacrifiée à la nécessité ! . . . . que je la plaindrais ! . . . . Mais sa gaieté ! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier !

## LETTRE VI.

Paris, ce 20 Juin.

**J'**AI été diner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri, &, comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti : — je suis arrivé chez elle, un peu avant l'heure où l'on se met à table ; jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité : une robe de linon plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles ; point de rouge, point de poudre ; enfin,

si jolie & si simple que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais : cependant il me reçut avec assez de bonhomie, me fit mettre, à table près de lui, m'apprit qu'il avait été en Angleterre, il y avait plus de cinquante ans, qu'il en avait alors vingt, & qu'il y avait été bien-heureux. Pendant tout le diner, il me parla des Anglaises qu'il avait connues : aucune d'elles ne vivait plus, & j'étais si peiné de répondre, à chaque personne qu'il me nommait, *elle est morte . . . . elle n'existe plus—déjà! . . encore !* disait-il tristement : les compagnons de sa jeunesse qu'il avait vu mourir successivement, l'avaient moins frappé : ce n'avait jamais été que la maladie d'un seul,



la perte d'un seul, qui l'avait affligé : mais là, il se rappelait un pays tout entier, un monde entier qu'il n'avait pas vu vieillir, quoiqu'il se souvint qu'ils fussent tous de son âge : j'étais si fâché des retours qu'il devait faire sur lui-même, que lorsqu'il me nomma une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, je sentis une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle était morte aussi jeune ; & lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'arrêta à elle, ne me parla plus que d'elle, & s'étendit beaucoup sur le danger des maladies vives dans la jeunesse ; j'entrai dans ses idées, je ne m'occupai que de lui, & réellement, j'étais si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurais consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire.—

Après dinner, nous retournames dans le fallon ; Adèle se mit à un grand métier de tapifferie; son viel époux s'endormit, & moi je me rapprochai d'elle ; je la regardais travailler avec plaisir ; j'étais bien-aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance & d'intimité auquel je n'aurais pas osé prétendre. Le respect qu'elle paraissait avoir pour son repos, sa douceur, tout faisait renaitre en moi, le premier intérêt qu'elle m'avait inspiré.—En regardant la simplicité de sa parure, j'osai lui dire que je la trouvais presque aussi belle que le jour où elle était sortie du couvent ; elle me répondit, assez séchement, qu'elle ne faisait jamais sa toilette que le soir. Je vis clairement, qu'elle aurait été bien fâchée que je crussé

que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout son éclat; mais craindre autant, que je ne m'en flattasse, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait pensé? . . . . Elle me fit beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux; mais, sa mere étant malade, elle n'avait pas osé inviter du monde sans elle . . . . Si elle avait su où je demeurerai, elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour . . . &, sans attendre ma réponse, elle se leva en me demandant permission d'aller rejoindre sa mere. Elle fit venir quelqu'un qui resta auprès de son mari, &, marchant sur la pointe des pieds, elle sortit pour aller remplir d'autres devoirs. — Je la conduisis jusqu'à l'appartement de sa mere : avant de me quitter elle me renouvela encore toutes ses excuses.—

D.

Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politesse m'affligea ? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance ? . . . . Lorsqu'à l'opéra elle me reconnut, m'appella, me reçut avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser ? — Sans la connaître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blamais ; & de quoi ? d'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique, & qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuse, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction ? de chercher à lui rappeler ses peines, à en augmenter le sentiment. Ah ! j'ai été bête & cruel ; est-il donc écrit que je serai toujours mécontent de moi ou des autres ?...

## LETTRE VII.

Paris, ce 26 Juin.

**JE** suis retourné chez Adèle ; on m'a dit que sa mere étant très-mal, elle ne recevait personne.—Voilà donc encore un malheur qu'elle éprouvera, sans avoir près d'elle un ami qui la console, un cœur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auraient-ils cherché : j'avais vu couler ses larmes, elles m'avaient attendri ; n'était-ce pas assez pour qu'elle crut à mon intérêt ? A son âge, l'ame s'ouvre si facilement à la confiance ! la moindre marque de compassion parait de l'amitié ; la plus légère promesse semble un enga-

gement sacré ; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir : je suis sur que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai revue, ses yeux brillaient de joie ; son cœur venait au-devant du mien ; pourquoi l'ai-je repoussé ! — Je crois bien qu'il n'entraîne, dans ses sentimens, que le souvenir de ses Religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie ; elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin ; enfin elle me recevait comme un ami, & j'ai glacé, jusqu'au fond de son cœur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence & de plaisir ! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé, lui apprendre les projets que

j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaitrait dans mon ame, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais ; il ne m'est plus permis de paraître indifférent ; le sentiment vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser & faire naître son indulgence.—Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus un barbare, un brutal, je serai tranquille, & alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au desir que j'ai d'aller vous retrouver.

## LETTRE VIII.

Paris, ce 4 Juillet.

A DELE ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux ; ainsi je suis un peu moins tourmenté.—Comme je voudrais qu'elle fut heureuse ! son bonheur m'est devenu absolument & *ridiculement* nécessaire ; ses peines ont le droit de m'affliger ; & je sens cependant que sa joie & ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis—Mais enfin, sa mère est mieux ; jouissons au moins de ce moment de tranquillité.—Cette nouvelle m'ayant mis d'assez bonne humeur, je me crus un peu plus sociable, & j'allai



à une grande assemblée chez la Duchesse de \*\*\*. Il y avait beaucoup de monde, & surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le système que vous me connaissez. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur & la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir ; ce qui, à une première vue, est, je vous assure, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une, d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant

seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit, c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendu muette : je suis sûr que, depuis des années, il lui a été impossible de placer une parole dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer ; & me rapprochant d'un homme vêtu de noir, ayant une figure assez sombre, & se tenant, comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne—"Oserais-je vous demander," lui dis-je, "si cette Dame qui est là-bas en brun ?—où ?—celle qui est bien mise, à laquelle il ne manque pas une épingle !—hé bien ?"—"si cette Dame n'a pas un mari fort bavard ?"—*Je ne le connais pas, ils sont séparés depuis longtems.*—

“ Séparés ? mais au moins,” ajoutai-je, “ son meilleur ami ne parle-t-il pas beaucoup ? ” — *Affreusement; avec de l'esprit, il en est insupportable !* “ j'en suis charmé ! ” — *Et pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaisir ?* — Alors je lui expliquai mon système qu'il saisit avidement, & toujours jugeant sur les personnes que nous voyons, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fîmes des découvertes qui auraient fort étonné toutes ces Dames. Je me suis très amusé ; mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait, en me regardant : *comme les Anglais sont tristes !* je devinai que cela pouvait bien signifier, *comme Lord Sydenham est ennuyeux !* & mon compagnon

l'aperçus de loin qui se promenait appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, & souhaitant de m'en aller ; car, puisqu'elle m'avait fait défendre sa porte, il m'était bien démontré qu'elle ne désirait pas de me voir ; mais le valet-de-chambre avançant toujours, il fallut bien le suivre.—Lorsqu'il m'eut annoncé, le Marquis & sa femme se retournerent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre : un sentiment secret me disait que j'étais désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus ; je me sentais rougir, je baissais les yeux, & je ne conçois pas encore comment je ne me suis pas en allé, au lieu de leur parler. Je les saluai en leur barbouillant un com-

pliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savais ce que je disais.—Monsieur de Sénange me reprocha d'avoir été si longtems sans les voir.—Je lui dis combien de fois j'étais venu, sans avoir été assez heureux pour les trouver.—Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mere, qui, pendant longtems, l'avait empêchée de recevoir du monde ; & son départ pour les eaux, qui la laissant aussi jeune, sans mentor, l'obligeait à garder encore la même retraite ; mais, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir Mr. de Sénange, je serai très aise si je me trouve chez lui.—Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux & la fixer : la sérénité de son visage, son sourire, me rendirent le calme & l'assurance. Je marchai

auprès d'eux, mesurant mon pas sur la faiblesse de Mr. de Sénange. J'éprouvais une forte de satisfaction à m'unir ainsi, à la bonne, à la complaisante Adèle. — Après quelques minutes de conversation, je me trouvais si à mon aise, Monsieur de Sénange était de si bonne humeur, que je me regardai presque comme de la famille, & sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre je pris doucement sa main, & la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi : il me regarda en souriant, & nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas ! il fut bien longtemps pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en trois sauts si elle eut été seule : je l'admiraïs de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger

mouvement de vivacité. Enfin, nous arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'affit. Je restai avec lui ; pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger ; & continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, & même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil ; l'air était pur, le tems magnifique : Adèle gaie, contente ; son mari me regardait avec affection. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement : “ je  
 “ suis bien coupable de n'avoir pas  
 “ d'abord reconnu votre nom : je ne  
 “ me le pardonnerais pas, s'il n'a-  
 “ vait pas été indignement prononcé.  
 “ Lorsque j'ai été en Angleterre,

“ j’ai contracté, avec votre famille,  
 “ les plus grandes obligations ; j’ai  
 “ aimé votre mere comme ma fille ;  
 “ je veux vous chérir comme mon  
 “ enfant : un jour, je vous conterai  
 “ des détails qui vous feront bénir  
 “ ceux à qui vous devez la vie.”

Adèle revint, & il changea aussitôt de conversation : je ne pus ni le remercier, ni l’interroger ; mais s’il n’a besoin que d’un cœur qui l’aime, il peut compter sur mon attachement. Sans pouvoir définir cette sorte d’attrait, je me sentais content près d’eux. Adèle me demanda si je trouvais sa volière jolie ? je lui répondis qu’elle allait bien au reste du jardin.— Ce n’était pas en faire un grand éloge, car il est affreux : c’est l’ancien genre Français ; du buis, du sable, & des arbres taillés. La maison est su-



perbe ; mais on la voit toute entière, elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles, & ce jardin qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison : cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais des terres, de beaux jardins, & surtout des oiseaux ? Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je ; mais les miens seraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, & demanda à son mari de tout changer dans le leur, & d'en planter un autre sur mes desseins. Il s'y refusa avec l'humeur d'un vieillard qui regrette

d'anciennes habitudes ; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit : les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés, & bientôt il arriva jusqu'à désirer aussi, que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons ; ils exigèrent donc que je vinssse aujourd'hui, dès le matin, avec des crayons, des desseins, un plan qui put être exécuté très promptement : ainsi me voila créé *jardinier, architecte*, &, comme ces Messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès.—Adieu, mon cher Henri; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

## LETTRE X.

Paris, ce 15 Juillet.

**J**E suis arrivé chez Monsieur de Sénange avec mon porte-feuille & mes crayons ; il n'était que midi juste, & cependant le mari & la femme avaient l'air de m'attendre depuis longtems. *Voyons, voyons,* m'ont-ils crié du plus loin qu'ils m'ont apperçu. — J'ai eu bien de la peine à leur faire entendre que les ayant quittés la veille au jour tombant, & revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le tems de travailler : que ferous-nous donc, dit Adèle d'un air

un peu boudeur ? — Je lui proposai de dessiner. — Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. Monsieur de Sénange fit apporter les plans de sa maison, ceux du jardin ; je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout, je n'oubliai rien ; mais Adèle voulant une rivière, & n'ayant pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva, entre eux, un différent dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Adèle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une ; son mari l'écoutait avec bonté, s'en mocquait doucement, louait avec admiration l'adresse qu'elle em-

ployait à rendre vraisemblable, une chose impossible : elle riait, s'obstinait, mais ne montrait de volonté, que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin, ils finirent par décider que ma peine ferait perdue, & qu'on ne changerait rien au jardin ; mais que Monsieur de Sénange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir ; & là, dit-il à Adèle, “ il y a une ile de quarante  
“ arpens ; je vous la donne ; vous y  
“ changerez, batirez, abattrez, tant  
“ qu'il vous plaira ; & moi, je garderai cette maison-ci telle qu'elle  
“ est ; ces arbres, plus vieux que  
“ moi encore, & qu'intérieurement  
“ je vous sacrifiais, avec un peu de  
“ peine, l'été, me garantiront du  
“ soleil, l'hiver, me préserveront du

“ froid ; car, à mon age, tout fait  
 “ mal. Peut-être, aussi, la nature  
 “ veut-elle que nos besoins & nos  
 “ goûts nous rapprochent toujours  
 “ des objets avec lesquels nous  
 “ avons vieilli : ces arbres, mes  
 “ anciens amis, vous les couperiez,  
 “ ils me sont nécessaires . . . Adèle,  
 “ ajouta - t - il avec attendrissement,  
 “ puissiez - vous, dans votre ile,  
 “ planter des arbres que vous pro-  
 “ tegent aussi dans un age bien  
 “ avancé ! . . .” Elle prit sa main,  
 la pressa contre son cœur, & il ne  
 fut plus question de rien changer.  
 Elle déchira mes plans, mes dessins,  
 sans penser, seulement, à m’en de-  
 mander permission ou à m’en faire  
 des excuses : son cœur l’avertissait,  
 j’espère, qu’elle pouvait disposer de  
 moi.

Le reste de la journée se passa en projets, en arrangemens pour ce petit voyage : Adèle sautait de joie en pensant à son île ; il y aura, disait-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais : rien n'était commencé, & déjà elle voyait tout à son point de perfection!.. Heureuse imagination, avenir brillant mais trompeur ! je vous remercie pour elle, & lorsque le tems lui apportera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances ! . . . . Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avais toujours dû la suivre. Tous les momens du jour étaient déjà destinés ; *nous* déjeunerons à dix heures, me disait-elle ; ensuite *nous* irons dans l'île ; à trois heures *nous*

dinerons, & toujours *nous*. Je n'osais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque Monsieur de Sénange pensa à me proposer d'aller avec eux ; la pauvre petite n'avait sûrement pas imaginé que cela put être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, & attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant, dans ma tête, si je n'avais pas d'autres engagements, mais effectivement pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher : & lorsque j'acceptai, tous ses châteaux & sa gaieté revinrent ; elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly ; mais j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage ;



il y a déjà trois jours de passés, & depuis ce tems, peut-être, a-t-elle quitté, repris, & changé vingt fois sa détermination. *Le jardin Anglais* me donne un peu de méfiance ; cependant, j'avoue que j'aurais plus de peine à renoncer à ce projet.

## E

## LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 Juillet.

**C'**EST de Neuilly que je vous écris, mon cher Henry ; nous y sommes arrivés hier, & j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle & de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez Monsieur de Sénange, elle était si pressée d'aller voir son ile, qu'à peine me donna-t-elle le tems de le saluer ; il fallut partir tout de suite. Allons, venez, lui dit-elle en prenant son bras pour l'enmener. Il se leva ; mais au lieu de secourir sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans

une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire ; tous les domestiques attendaient, dans l'antichambre, le passage de leurs maîtres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés ; chacun d'eux avait quelque chose à dire ; & Adèle répondait à tous, *oui, oui, oui*, sans même les avoir entendus : son mari voulait-il leur parler, elle ne lui en laissait pas le tems, & le tirait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut ; je pris l'autre bras de Monsieur de Sénange, & lui servant de contrepoids, je m'arrêtais, avec égard, dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre ; j'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle ; mais l'étourdie ne s'en aperçut

même pas—elle répétait sans cesse, *dépêchons-nous donc, venez-donc, allons-nous-en donc* : enfin, son mari la suivit, & nous montâmes en voiture. Ah ! un vieillard qui épouse une jeune personne, doit consentir à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître, trop heureux encore quand elle n'est pas tous les deux. Cependant, Adèle fut plus aimable pendant le chemin ; il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir, mais au moins y joignait elle un sentiment de reconnaissance, & elle lui disait *je serai bien heureuse*, comme on dit, *je vous remercie*. Je commençais à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas ; une avenue magnifique,

une maison qui ferait partout un chateau superbe ; rien de tout cela ne la frappa ; elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, & comme elle aurait fait un grand chemin : ce qui était à eux deux, ne lui paraissait plus suffisamment à elle ; c'était à son ile qu'elle allait ; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée ; mais comme il était trois heures, son mari voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade ; Adèle fut très contrariée, & le montra beaucoup trop ; car elle alla même jusqu'à dire, que, n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, & qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, & tout de suite.—Monsieur de Sénange prit un peu d'humeur : & vous Milord, me dit-il, voudrez-vous bien me tenir compagnie ? — Oui assurément, lui

répondis-je, & j'espère que Madame de Sénange nous attendra, pour que nous soyons témoins de sa joie, à la vue d'une première propriété—Ah ! reprit son mari, j'en aurais joui plus qu'elle ! — Adèle sentit sa faute, baissa les yeux, & s'alla mettre à une fenêtre, où elle resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à Monsieur de Sénange, sa goutte l'obligeant toujours à en prendre un.— Elle nous suivit en silence, & notre diner se passa assez tristement : elle ne me regarda ni ne me parla. En sortant de table, Monsieur de Sénange nous dit que, se sentant fatigué, il allait dormir, & qu'il nous priait d'aller, sans lui, à cette fameuse ile : “ Adèle,” ajouta-t-il avec bonté, “ nous avons eu un peu

“ d’humeur ; mais vous êtes un  
 “ enfant, & je dois encore vous  
 “ remercier de me le faire oublier  
 “ quelquefois.” Elle avoua qu’elle  
 avait eu tort, lui en fit les plus tou-  
 chantes excuses, & parut desirer, de  
 bonne foi, d’attendre son réveil pour  
 se promener; il ne le voulut pas souf-  
 frir; elle insista; mais il nous ren-  
 voya tous deux, & nous partîmes  
 ensemble.—Nous marchâmes long-  
 tems, l’un auprès de l’autre, sans  
 nous parler; elle gagna le bord de la  
 rivière, & s’assayant sur l’herbe, en  
 face de son île, elle me dit: “ j’ai  
 “ été bien maussade aujourd’hui,  
 “ mais vous m’avez paru un peu  
 “ austère: au surplus, continua-  
 “ t-elle en riant, je dois vous en  
 “ remercier; il est bien heureux de  
 “ trouver de la sévérité, lorsqu’on

“ n’attendait que de la politesse & des complimens.” Cette plaisanterie me déconcerta, & je pensai qu’effectivement, elle avait dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta : “ je me punirai, car j’attendrai que Monsieur de Sé-  
 “ nange puisse venir avec nous pour  
 “ jouir de ses bienfaits ; je suis trop  
 “ heureuse d’avoir un sacrifice à lui  
 “ faire.” Cette dernière phrase fut dite de si bonne grace, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. “ Si  
 “ vous saviez,” lui dis-je, “ com-  
 “ bien vous me paraîsez près de la  
 “ perfection, vous excuseriez mon  
 “ étonnement, lorsque je vous ai  
 “ vu un mouvement d’impatience,  
 “ que dans une autre je n’eusse pas  
 “ même remarqué.” N’en parlons plus, me répondit-elle, en se levant



& regardant l'autre coté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri; elle le salua de la tête, en disant :  
 “ à demain ; aujourd'hui j'ai besoin  
 “ d'une privation pour me raccommoder avec moi-même.” Elle s'en revint gaiement : son mari venait de s'éveiller lorsque nous rentrames ; Adèle fut charmante le reste de la journée, & lui montra une si grande envie de réparer, que, sûrement, il l'aime encore mieux qu'il ne fesait la veille.—Pour moi, Henri, je resterai ici, au moins, jusqu'à ce que Monsieur de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à s'intéresser à moi, & à me traiter avec tant de bonté.

## LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 Juillet.

**ENFIN**, *elle* a pris possession de son île; ce matin nous nous sommes réunis, à neuf heures, pour déjeuner: Monsieur de Sénange avait l'air plus satisfait que je ne l'avais encore vu. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tachait de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point: pour moi, je pris une tasse de thé; mais comme il faut, je crois, que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le

trouver d'une lenteur insupportable; sa main soulevait sa tasse avec tant de peine, il regardait si attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre un morceau & l'autre, que je m'impatientais encore plus qu'elle n'avait fait la veille, si elle avait pu lire dans mon cœur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité ! A la fin, son déjeuner finit ; il se mit dans un grand fauteuil roulant, & ses gens le trainerent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y fut toujours sautant, courant, car sa jeunesse & sa joie ne lui permettaient pas de marcher.—Arrivés auprès du bateau, nous eumes bien de la peine à y faire entrer Monsieur de Sénange; & c'est là que la vivacité d'Adèle dis-

“ ne me pardonnait-il d’être l’héri-  
 “ tier de sa fortune, que parce que  
 “ j’étais, en même - tems, le repré-  
 “ sentant de ses titres. J’avais perdu  
 “ ma mere en naissant, & toute ma  
 “ premiere enfance se passa avec des  
 “ gouvernantes, sans jamais voir  
 “ mon pere. A sept ans il me  
 “ mit au college, dont je ne sortais  
 “ que la veille de sa fête & le premier  
 “ jour de l’an, pour lui offrir mes  
 “ respects. Les parens ne savent  
 “ pas ce qu’ils perdent de droits sur  
 “ leurs enfans, en ne les élevant  
 “ pas eux - mêmes ; l’habitude de  
 “ leur devoir tous ses plaisirs, d’o-  
 “ béir aveuglement à toutes leurs  
 “ volontés, laisse un sentiment de  
 “ déférence qui ne se perd jamais,  
 “ & que j’étais bien éloigné de sentir.  
 “ Je ne voyais, dans mon pere,

“ qu’un homme que le hasard avait  
 “ rendu maître de ma destinée, &  
 “ dont aucune des actions ne pouvait  
 “ me répondre que ce fut pour mon  
 “ bonheur. Le jour même que je  
 “ sortis du collège, il m’envoya au  
 “ service, en me recommandant  
 “ d’être sage, avec une sécheresse  
 “ qui approchait de la dureté, &  
 “ sans y joindre le moindre encou-  
 “ ragement, la plus légère marque  
 “ de tendresse, si je réussissais à lui  
 “ plaire. Aussi, à peine fus-je à  
 “ mon régiment, que j’y fis des  
 “ dettes, des sottises, & que je me  
 “ battis : mon père me rappella près  
 “ de lui ; il me reçut avec une hu-  
 “ meur & une colère épouvantable ;  
 “ loin de me corriger, il m’apprit  
 “ seulement qu’il avait aussi des dé-  
 “ fauts ; je me mis à les examiner

“ avec soin, & chaque jour, au lieu  
 “ de l’écouter, je le jugeais avec  
 “ une sévérité impardonnable. Il  
 “ voulut me marier, &, disait - il,  
 “ m’apprendre l’économie : j’étais  
 “ né le plus prodigue & le plus in-  
 “ dépendant des hommes ; mon  
 “ pere, qui ne s’était jamais occupé  
 “ de mon éducation, fut tout étonné  
 “ de me trouver des goûts différens  
 “ des siens, une résistance à ses or-  
 “ dres que rien ne put vaincre : il  
 “ se facha, je persistai dans mes re-  
 “ fus ; ils le rendirent furieux ; je  
 “ me revoltai : & moi, que plus de  
 “ bonté aurait rendu son esclave,  
 “ rien ne pouvait plus m’arrêter ni  
 “ me contenir. J’étais devenu in-  
 “ quiet, ombrageux : revenait-il à la  
 “ douceur, je craignais que ce ne fut  
 “ un moyen de me dominer. Sa sévé-

“ rité me blessait encore davantage ;  
 “ toujours en garde contre lui, contre  
 “ moi, je le rendais fort malheu-  
 “ reux, & je passais pour un très  
 “ mauvais sujet. Je le serais devenu,  
 “ si un de ses amis ne lui eut con-  
 “ feillé d’éloigner ce monstre qui  
 “ faisait le tourment de sa vie. On  
 “ me proposa, de sa part, de voya-  
 “ ger ; j’acceptai avec joie, & je  
 “ choisis l’Angleterre, parce que la  
 “ mer, qu’il fallait traverser, sem-  
 “ blait nous séparer davantage. La  
 “ veille de mon départ, je demandai  
 “ la permission de lui dire adieu ;  
 “ il refusa de me voir, & je partis,  
 “ charmé de ce dernier procédé, car  
 “ mes torts me donnaient le besoin  
 “ de le hair.—J’arrivai à Calais, irrité  
 “ contre mon pere & toute ma fa-  
 “ mille ; on me dit qu’un vaisseau,

“ loué par Milord B . . . . votre  
 “ grand-pere, allait partir dans l’inf-  
 “ tant. Je lui fis demander la per-  
 “ mission de passer avec lui, il y  
 “ consentit. En entrant sur le pont,  
 “ je vis une femme de vingt-cinq  
 “ ans, assise sur des matelats dont  
 “ on lui avait fait une espèce de lit.  
 “ Elle nourrissait un enfant de sept à  
 “ huit mois, qu’elle caressait avec  
 “ tant de plaisir, que je m’attendris  
 “ sur moi-même, sur le malheureux  
 “ sort qui m’avait empêché de rece-  
 “ voir jamais d’aussi tendres soins ;  
 “ quatre autres enfans l’entouraient ;  
 “ son mari la regardait avec affection ;  
 “ ses gens s’empressaient de la servir,  
 “ mais aucun ne parla Français. Je  
 “ tenais, dans ma main, une montre  
 “ à laquelle était attachée une fort  
 “ belle chaîne d’or, avec beaucoup



“ de cachets ; elle frappa un de ces  
 “ enfans qu’on promenait encore à  
 “ la lisière : il se traina vers moi, &  
 “ élevant ses petites mains, il semblait  
 “ vouloir atteindre ce qui lui paraîs-  
 “ sait si brillant. Je descendis la  
 “ chaîne à sa portée, & la faisant  
 “ sauter devant lui, je l’élevais dès  
 “ qu’il était prêt de la saisir. Sa  
 “ mère nous regardait avec un sou-  
 “ rire inquiet ; je voyais bien qu’elle  
 “ craignait que je ne prolongeasse ce  
 “ jeu jusqu’à la contrariété. Touché  
 “ d’une aussi tendre sollicitude, je  
 “ pris cet enfant dans mes bras, en  
 “ lui donnant ma montre pour jouer,  
 “ & croyant que, puisqu’on n’avait  
 “ pas parlé Français, on ne devait  
 “ pas l’entendre, je lui dis tout haut,  
 “ en l’embrassant : *ah que tu es heu-*  
 “ *reux d’avoir encore une mère !* La

“ mere me regarda comme si elle  
 “ m’avait entendu ; & son pere,  
 “ qui jusques là ne m’avait pas re-  
 “ marqué, se rapprocha de moi, ne  
 “ me parla point du sentiment de  
 “ tristesse qui m’était échappé, mais  
 “ me fit de ces questions qui ne si-  
 “ gnifient que le desir de commencer  
 “ à se connaitre : je lui répondis  
 “ avec politesse & réserve. Pendant  
 “ ce peu de mots, l’enfant, que je  
 “ tenais encore, jetta ma montre  
 “ par terre de toute sa force, & se  
 “ pencha en même-tems pour la  
 “ reprendre. Elle n’était pas cassée,  
 “ je la lui rendis avant que sa mere  
 “ eut eu le tems de me faire aucune  
 “ excuse ; je vis que cette complai-  
 “ sance m’avait attiré toute son af-  
 “ fecton ; & furement nous étions  
 “ amis avant de nous être parlés.

“ Elle me pria de lui rapporter son  
 “ enfant, ( hélas, cette petite en-  
 “ fant s’est mariée depuis à votre  
 “ pere, & est morte en vous donnant  
 “ le jour ; je ne pensais pas alors  
 “ que je lui survivrais si longtems.)  
 “ J’entendis, au son de voix de Lady  
 “ B . . . . . , qu’elle la grondait en  
 “ Anglais, en lui otant ma montre.  
 “ La petite fille se mit à pleurer ;  
 “ mais sans lui céder, sa mere essaya  
 “ de la distraire, lui montra d’autres  
 “ objets qui fixerent son attention,  
 “ & l’enfant riait déjà, que ses yeux  
 “ étaient encore pleins de larmes.—  
 “ Lady B . . . . . me pria de lui ca-  
 “ cher ma montre ; car, me dit-elle,  
 “ il est encore plus dangereux de  
 “ leur donner des peines inutiles,  
 “ que de les gêner par trop d’indul-

“ gence. — Je me remis à causer  
 “ avec le mari ; cependant, le vent  
 “ devint si fort que nous fumes  
 “ obligés de descendre dans la  
 “ chambre : il augmenta toujours,  
 “ & bientôt nous fumes en dan-  
 “ ger. — Mais je finirai le reste une  
 “ autre fois, car voici Madame de  
 “ Sénange ; elle va jeudi passer  
 “ la journée à son couvent ; si cela  
 “ ne vous ennuyait pas trop, nous  
 “ dinerions ensemble ? ” — Je n’eus  
 que le tems de l’assurer que je serais  
 très aise de rester avec lui. — Adèle  
 nous rejoignit, extrêmement fatiguée  
 de sa promenade, enchantée de ce  
 qu’elle avait vu, & cependant ne  
 parlant que de tout changer. — Mon-  
 sieur de Sénange ayant du monde à  
 diner, nous rentrames aussitôt pour

nous habiller.—Je restai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. N'êtes - vous pas étonné que tous les peres voulant conduire leurs enfans, il y en ait si peu qui imaginent d'être pour eux, ce qu'on est pour ses amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix ; l'enfance compare, de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut être, à ses yeux, le meilleur des peres pour pouvoir se faire craindre, sans risquer un moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnaissance comme un devoir ; elle devient un sentiment, & les obligations en sont mieux remplies.

Adieu, mon cher Henri, je vous  
écrirai aussitôt que Monsieur de Sé-  
nage aura fini de m'apprendre ce  
qui le concerne.

## LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 Juillet.

**A**DÈLE est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec Monsieur de Sénange; je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après diner, je le conduisis sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous apportèrent des fauteuils, & il continua son histoire :—

“ Je ne vous ferai point,” me dit-il, “ le détail des dangers que nous courumes : j'en fus peu effrayé; non qu'un excès de cou-

VOL. I.

F

“ rage m’aveuglat sur notre situation  
 “ ou m’y rendit insensible, mais  
 “ j’étais si occupé de la frayeur  
 “ dont cette jeune femme était fai-  
 “ sie ; elle regardait ses enfans avec  
 “ tant d’amour ! les rapprochait  
 “ d’elle, les prenant dans ses bras,  
 “ comme si elle avait pu les sauver  
 “ ou les défendre ! Je ne tremblais  
 “ que pour elle, & je suis sur qu’un  
 “ grand intérêt, non seulement em-  
 “ pêche la crainte, mais distrairait  
 “ de la douleur même ; car, après  
 “ que le premier danger fut passé,  
 “ je m’apperçus que je m’étais fait  
 “ une forte contusion à la tête, sans  
 “ que j’aie jamais pu me rappeler  
 “ ni où ni comment. — Lorsque  
 “ nous fumes un peu plus tranquilles.  
 “ Milord B. . . . vint à moi, & me  
 “ jura une amitié que rien, disait-il,



“ ne pouvait plus détruire ; effecti-  
 “ vement, dans ces momens de  
 “ trouble on se montre tel que l’on  
 “ est, & peut-être me savait-il gré  
 “ de n’avoir pas, un instant, pensé  
 “ à moi-même : pour lui, toujours  
 “ froid, toujours raisonnable, il  
 “ s’occupait de sa femme, avec le  
 “ regret de la voir souffrir, mais  
 “ sans rien prévoir de ce qui pouvait  
 “ la soulager ou tromper son inqui-  
 “étude. Nous arrivâmes à Douvres  
 “ le lendemain au soir. Lady B.....  
 “ ayant à peine la force de marcher,  
 “ on la porta jusqu’à l’Auberge où  
 “ elle se coucha, & je ne la revis  
 “ plus du reste de la journée. Son  
 “ mari vint me retrouver ; nous  
 “ soupâmes ensemble. Pendant le  
 “ repas, m’ayant entendu dire qu’au-  
 “ cune affaire ne m’appellait direc-

“ tement à Londres, & que même  
 “ la curiosité ne m’y attirait pas  
 “ vivement, il me proposa d’aller  
 “ passer quelques semaines dans leur  
 “ terre, qui n’était qu’à peu de milles  
 “ de cette ville. J’y consentis avec  
 “ un sentiment de répugnance dont  
 “ je ne saurais vous rendre raison,  
 “ mais que j’éprouvais d’une ma-  
 “ nière sensible : je crois que le  
 “ cœur pressent toujours les peines  
 “ qu’il doit éprouver ; cependant,  
 “ aucune bonne raison ne se pré-  
 “ sentant pour justifier mon refus,  
 “ j’acceptai, par cette sorte d’em-  
 “ barras, suite naturelle de la ma-  
 “ nière dont on m’avait élevé : il  
 “ fut décidé que nous partirions le  
 “ lendemain de bonne heure. Je  
 “ me retirai dans ma chambre, con-  
 “ trarié ; je fus longtems sans pou-

“ voir m’endormir ; je m’éveillai  
 “ de mauvaise humeur ; j’étais fa-  
 “ ché de partir, je l’aurais été en-  
 “ core plus de rester. Lady B.....  
 “ m’attendait ; elle me fit les plus  
 “ touchans remerciemens pour les  
 “ soins que je lui avais rendus ; &  
 “ me présentant ses enfans, elle  
 “ leur dit de m’aimer, parce que je  
 “ ferais toujours l’ami de leur pere  
 “ & le sien. Je les embrassai tous,  
 “ & après le déjeuner nous partimes.  
 “ Je montai dans sa voiture, les  
 “ enfans allerent dans la mienné.  
 “ Je ne vous ferai point la descrip-  
 “ tion de la terre de Milord B.....  
 “ vous devez la connaitre aussi bien  
 “ que moi, mais pas mieux, ajou-  
 “ ta-t-il, car c’est le tems de ma  
 “ vie, peut-être le seul dont j’aie  
 “ parfaitement conservé le souvenir

“ Depuis le premier moment où  
 “ j’aperçus Lady B . . . . . jusqu’au  
 “ jour où je repartis, il n’est pas un  
 “ instant que je ne me rappelle; il  
 “ semble que ce soit un tems séparé  
 “ du reste de ma vie; avant, après,  
 “ j’ai beaucoup oublié; mais tout  
 “ ce qui la regarde m’est présent &  
 “ cher. Ce que je ne saurais vous  
 “ rendre,” me dit-il, “ c’est l’espèce  
 “ de charme qui régnait autour  
 “ d’elle, & qui faisait que tout ce  
 “ qui l’approchait paraissait heureux;  
 “ une réunion de qualités telle, que  
 “ j’ai mille fois entendu faire son  
 “ éloge, & presque toujours d’une  
 “ manière différente; mais tous la  
 “ louaient, car il semblait qu’elle  
 “ eut particulièrement ce qui plai-  
 “ fait à chacun.—Cependant, j’étais  
 “ dans une si triste disposition d’es-

“ prit, que les premiers jours je fus  
 “ peu frappé de tout le mérite de  
 “ Lady B..... Elle m’attirait sans que  
 “ je m’en apperçusse, & je l’aimais  
 “ déjà beaucoup, sans avoir pensé à  
 “ l’admirer. Les premiers jours que  
 “ je fus chez elle je me promenais  
 “ seul, & lorsque le hasard me faisait  
 “ trouver avec du monde, je restais  
 “ dans le silence, sans chercher à  
 “ plaire ni souhaiter d’être remarqué.  
 “ Le mari, les entours de Lady B....  
 “ me trouvaient sûrement ennuyeux  
 “ & sauvage ; elle seule devina que  
 “ j’avais des chagrins & une timi-  
 “ dité excessive. Elle essaya de me  
 “ rapprocher d’elle, & de me faire  
 “ parler en me questionnant sur des  
 “ objets qu’elle connaissait sûrement ;  
 “ aussi, ne lui répondais-je que des  
 “ demi-mots qui ne faisaient que

“ m’embarrasser davantage. Sa bonté  
 “ lui fit sentir qu’il fallait d’abord  
 “ m’accoutumer à elle avant d’obtenir  
 “ ma confiance ; elle me proposa de  
 “ l’accompagner dans ses promena-  
 “ des : dès le lendemain je commen-  
 “ çai à la suivre ; elle me fit faire le  
 “ tour de son parc, & passant devant  
 “ un temple qu’elle avait fait bâtir,  
 “ elle en prit occasion de me parler de  
 “ la complaisance de son mari pour  
 “ ses goûts, & de sa reconnaissance.  
 “ De ce jour, sans me rien dire que  
 “ ce qu’elle aurait permis que tout  
 “ le monde fut, elle me traita avec  
 “ un air de confiance & d’estime  
 “ qui m’entraînait & me flattait.  
 “ C’est toujours en me parlant d’elle  
 “ même que, peu à peu, elle m’a-  
 “ mena à oser lui confier mes peines ;  
 “ alors elle me donna toute son atten-  
 “ tion, m’écoutait avec intérêt, me

“ questionnait sans indiscretion, &  
 “ finit par m’inspirer le besoin d’être  
 “ toujours avec elle, & de lui tout  
 “ dire : je trouvai, en elle, les  
 “ avis & les consolations d’une amie  
 “ éclairée ; une politesse, dans son  
 “ langage, qui aurait rappelé le  
 “ respect du plus audacieux ; & une  
 “ bienveillance dans ses manières  
 “ qui attirait toutes les affections.  
 “ Je lui parlai de mon pere avec  
 “ amertume ; elle me plaignit d’a-  
 “ bord, mais bientôt, reprenant sur  
 “ moi l’ascendant qu’elle devait  
 “ avoir, sans prendre la peine d’ex-  
 “aminer si mon pere avait usé de  
 “ trop de rigueur, insensiblement  
 “ elle me conduisit à penser que  
 “ les torts des autres deviennent un  
 “ titre à l’estime, lorsqu’ils n’in-  
 “fluent point sur notre conduite.

“ mais ne font jamais une excuse  
 “ lorsqu’ils nous irritent au point de  
 “ nous rendre répréhensibles. En-  
 “ fin, elle fut si bien se rendre mai-  
 “ treffe de mon esprit, que je n’a-  
 “ vais plus une seule pensée qu’elle  
 “ ne devinat. Elle lisait sur ma fi-  
 “ gure, rectifiait toutes mes idées,  
 “ & fit de moi l’homme bon & hon-  
 “ nête, qui n’a jamais pensé à elle  
 “ sans devenir meilleur, & qui,  
 “ depuis qu’il l’a connue, peut se  
 “ dire qu’il n’existe pas une seule  
 “ personne, à qui il ait fait un mo-  
 “ ment de peine.—Je commençais à  
 “ me trouver parfaitement heureux;  
 “ j’adorais Lady B..... comme les  
 “ sauvages adorent le soleil ; je la  
 “ cherchais sans cesse ; mon pere  
 “ ne m’avait point appris à cacher  
 “ mes sentimens sous ces formes qui



“ donnent, aux hommes & aux  
 “ choses, un poli qui les rend tous  
 “ semblables : je ne vivais que pour  
 “ elle, je n’aimais qu’elle, & il n’é-  
 “ tait que trop facile de s’en apper-  
 “ cevoir. Milord B. . . . . ne pa-  
 “ raissait plus chez sa femme qu’aux  
 “ heures des repas ; il parlait fort  
 “ peu, & moins à moi qu’à per-  
 “ sonne : je le remarquai sans m’en  
 “ embarrasser, mais je la voyais  
 “ souvent pensive, & cela m’inquié-  
 “ tait vivement. — Un jour, après  
 “ dîner, au lieu de rester dans le  
 “ salon avec ses enfans, elle suivit  
 “ son mari, & ne reparut plus du  
 “ reste de la journée : le soir, à  
 “ l’heure du souper, ils vinrent tous  
 “ deux se mettre à table : je la  
 “ trouvai fort pâle, & je vis qu’elle  
 “ avait beaucoup pleuré : j’en fus

“ si bouleversé, que je ne cessai de  
 “ la regarder, sans m’apercevoir  
 “ combien cette attention était ridi-  
 “ cule : je ne pensai plus au soupé ;  
 “ j’oubliai de déployer ma serviette ;  
 “ elle ne mangea pas non plus ;  
 “ Lord B. . . . . ne soupait jamais,  
 “ &, au bout de dix minutes, je  
 “ l’entendis qui poussait sa chaise  
 “ avec humeur, en disant que, puis-  
 “ que personne n’avait appétit il  
 “ était inutile de rester à table plus  
 “ longtems. — Lady B. . . . ., tou-  
 “ jours douce, toujours occupée des  
 “ autres, vint me dire qu’une forte  
 “ migraine la forçait à se retirer de  
 “ bonne heure, mais qu’elle me  
 “ priait de la suivre, le lendemain,  
 “ à sa promenade du matin : je la  
 “ fixai sans lui répondre, car je ne  
 “ pensais qu’à deviner ce qui pou-

“ vait l’avoir affligée : elle me  
 “ quitta, & ils s’en allerent ensemble.  
 “ Je regagnai ma chambre où, pour  
 “ la première fois, je connus à  
 “ quel point je l’aimais ; je passai  
 “ toute la nuit sans me coucher :  
 “ j’avais beau chercher, me creuser  
 “ la tête, je ne concevais rien à sa  
 “ douleur ; & me perdant dans mes  
 “ conjectures, je ne sentais, bien  
 “ clairement, que le chagrin de lui  
 “ savoir des peines, & le desir de  
 “ donner ma vie pour la voir heu-  
 “ reuse.—Dès que le jour parut,  
 “ j’allai me promener jusqu’à l’heure  
 “ où elle descendait ordinairement ;  
 “ alors, ne la trouvant point dans  
 “ le salon, je montai la chercher  
 “ chez ses enfans ; leur chambre  
 “ était ouverte ; je m’arrêtai en  
 “ voyant Lady B. . . . . assise le dos

“ tourné à la porte, ayant ses quatre  
 “ enfans à genoux devant elle ; le  
 “ cinquieme, qu’elle nourriffoit en-  
 “ core, étoit fur ses genoux ; ces  
 “ enfans fesoient leur priere du ma-  
 “ tin : lorsqu’ils eurent prié pour  
 “ la fanté de leur pere & de leur  
 “ mere, elle leur dit : *demandez*  
 “ *aussi à Dieu que Mr. de Sénange,*  
 “ *qui a eu tant de soin de vous pendant*  
 “ *la tempête, n’éprouve aucun accident*  
 “ *pour son retour ; —* & prenant les  
 “ deux petites mains de ce dernier  
 “ enfant, elle les joignit dans les  
 “ siennes, en levant les yeux au  
 “ ciel, & sembla s’unir à leur priere.  
 “ Je n’avois pas encore pensé à mon  
 “ départ ; jugez ce que je devins en  
 “ l’entendant parler de voyage. Elle  
 “ me trouva encore appuyé sur la  
 “ porte, sans pouvoir lui exprimer

“ mon trouble ; mais, devinant su-  
 “ rement que je l'avais entendue,  
 “ elle m'enmena dans les jardins ; je  
 “ la suivis sans lui parler ; elle  
 “ garda aussi, quelques tems, le  
 “ silence ; puis, le rompant tout  
 “ à coup, elle me pria de l'écouter  
 “ avec attention, & sans l'interrom-  
 “ pre : *lorsque je vous rencontrai, me*  
 “ *dit-elle, je fus sensible à l'intérêt*  
 “ *que vous témoignâtes à mes enfans,*  
 “ *Et dès lors vous m'en inspirâtes un*  
 “ *réel. Le danger que nous cou-*  
 “ *runes ensemble, Et votre sensibi-*  
 “ *lité, l'augmenterent encore ; mais*  
 “ *la mélancolie qui vous dominait*  
 “ *lorsque vous vîntes ici, me toucha*  
 “ *davantage. La première peine, le*  
 “ *premier revers, influe si essentielle-*  
 “ *ment sur le reste de la vie, que je*  
 “ *craignis que, livré à vous-même,*

“ seul, dans une terre étrangère, vous  
 “ ne profitassiez - pas de cette grande  
 “ épreuve, & que vous ne vous laissiez  
 “ s’abattre par le malheur, au  
 “ lieu de chercher à le surmonter. Je  
 “ ne connaissais pas le sujet de vos  
 “ peines ; j’essayai de pénétrer dans  
 “ votre cœur, & vous me devintes  
 “ vraiment cher. Vous savez si je ne  
 “ vous ai pas toujours donné les conseils  
 “ que je desirerais que mes fils reçussent  
 “ un jour. Quel plaisir j’éprouvais  
 “ lorsque j’avais adouci vos sentimens,  
 “ rendu vos idées plus justes, vos dispositions  
 “ plus heureuses ; mais ce  
 “ bonheur si innocent fut mal interprété ;  
 “ on m’accusa d’avoir, pour  
 “ vous, des sentimens trop tendres.....  
 “ Ah ! que je serais heureux, m’écriai-je !  
 “ ne m’interrompez-donc pas,  
 “ me dit-elle sévèrement ; mais re-

“ prenant bientôt sa bonté, sa bien-  
 “ veillance ordinaire, elle ajouta :  
 “ *mon mari en prit de l'ombrage, sans*  
 “ *que je m'en doutasse : hier, il m'a*  
 “ *avoué la peine qu'il en ressent, & je*  
 “ *lui ai promis que vous partiriez au-*  
 “ *jourd'hui . . . . .* Non, par pitié,  
 “ non, lui dis-je en prenant ses  
 “ mains dans les miennes ; que de-  
 “ viendrais-je ! je suis tout seul au  
 “ monde ! — *Si même je m'oubliais*  
 “ *jusqu'à permettre que vous restassiez*  
 “ *près de moi, vous ne pouvez pas*  
 “ *y demeurer toujours. Rendons notre*  
 “ *séparation utile à tous deux ; car*  
 “ *vous ne voudriez pas faire le mal-*  
 “ *heur de ma vie, en troublant le repos*  
 “ *de Lord B. . . . Allons, mon jeune*  
 “ *ami, du courage, vos chevaux*  
 “ *vous attendent . . . . .* Comment,  
 “ mes chevaux ! & qui les a de-

“ mandés ?..... *Moi ; ma tendre*  
 “ *amitié a voulu vous éviter les détails*  
 “ *d'un moment fâcheux pour tous*  
 “ *deux : . . . & détournant ses yeux*  
 “ pleins de larmes, elle se leva.  
 “ J'étais si étourdi, si peu préparé à  
 “ cette prompte séparation, qu'il ne  
 “ me vint aucune objection, aucun  
 “ obstacle : d'ailleurs, je ne savais  
 “ que lui obéir. — Elle regagna le  
 “ château le plus vite qu'il lui était  
 “ possible, & montant, tout de  
 “ suite, à la chambre de ses enfans,  
 “ elle me dit : *je ne sais quel pressen-*  
 “ *timent m'a toujours persuadé que je*  
 “ *mourrais jeune ; assurez-moi que, si*  
 “ *mes fils se trouvaient jamais dans votre*  
 “ *pays comme je vous ai rencontré dans*  
 “ *le mien, seuls, sans conseil, sans pa-*  
 “ *rens, dans la jeunesse ou le malheur,*  
 “ *jurez-moi que, vous souvenant de*



“ leur mere, vous seriez leur ami &  
 “ leur guide . . . . . Ah ! je jure au  
 “ nom de vous-même, qu’ils feront  
 “ toujours ce que j’aurai de plus  
 “ cher. — je les embrassai tous, en  
 “ leur donnant les noms les plus  
 “ tendres, & promettant solemnel-  
 “ lement de ne jamais les oublier.—  
 “ *Ce n’est pas tout encore, ajouta-*  
 “ *t-elle, s’il est vrai que j’aie adouci*  
 “ *vos peines, que vous partagiez l’a-*  
 “ *mitié que vous m’avez inspirée, ré-*  
 “ *compensez mes soins en allant, tout*  
 “ *de suite, retrouver votre pere ; pro-*  
 “ *mettez-moi de le rendre heureux, de*  
 “ *vous y dévouer tout entier ! . . c’est*  
 “ *encore m’occuper de vous, conti-*  
 “ *nua-t-elle, & vous prouver que je*  
 “ *crois à vos regrets ; car il n’est de*  
 “ *consolation, pour les cœurs vraiment*  
 “ *affligés, que de s’occuper du bonheur*

“ toujours avec la même amitié, la  
“ même raison ; mais se plaignant  
“ souvent de sa santé, ses lettres  
“ devinrent plus rares : enfin, je  
“ reçus, de Londres, un paquet  
“ d’une écriture que je ne connais-  
“ fais pas, & cacheté de noir. Ces  
“ marques de deuil me firent fré-  
“ mir ; je n’osais ni l’ouvrir, ni  
“ m’en éloigner : il fallut bien,  
“ cependant, connaître mon mal-  
“ heur, & j’appris que Lady B.....,  
“ sentant sa fin approcher, avait  
“ chargé une femme de confiance  
“ d’une boëte qu’elle m’envoyait :  
“ j’y trouvai un petit tableau, sur  
“ lequel elle était peinte avec ses  
“ enfans : il était accompagné d’une  
“ dernière lettre d’elle, plus tou-  
“ chante que toutes les autres, où,  
“ me rappelant mes promesses, elle

“ *mission.* — Mon pere, encore plus  
 “ étonné de ce langage que de mon  
 “ arrivée, me demanda à qui il de-  
 “ vait des retours aussi inattendus ?  
 “ Je lui racontai tout ce que je viens  
 “ de vous dire ; il s’attendrit avec  
 “ moi, & pour la première fois,  
 “ m’appella son cher fils.— Je cher-  
 “ chais à lui plaire ; souvent je trou-  
 “ vais qu’il me jugeait avec d’an-  
 “ ciennes & d’injustes préventions,  
 “ car les torts de la jeunesse laissent  
 “ des impressions qu’on retrouve  
 “ longtems après être corrigé. Mais  
 “ j’étais déterminé à le rendre heu-  
 “ reux, & je parvins à m’en faire  
 “ aimer. Je m’apercevais du suc-  
 “ cès de mes soins, à la tendre re-  
 “ connaissance qu’il avait prise pour  
 “ Lady B..... Je lui écrivis  
 “ plusieurs fois, elle me répondait

“ mais me rappeler à son souvenir;  
 “ mais je ne perdis point de vue ses  
 “ enfans : j'appris, avec intérêt,  
 “ leur mariage, celui de votre mere,  
 “ & je vous assure que vous rendrez  
 “ mes derniers jours heureux, si  
 “ vous me mettez à portée de rem-  
 “ plir mes engagements, & si vous  
 “ comptez sur moi comme sur un  
 “ second pere.” — Je l'assurai de  
 tout mon attachement.—Adieu, j'ai  
 la main fatiguée d'avoir écrit si long-  
 tems : en vérité, je commence à ne  
 plus me croire aussi malheureux,  
 puisque le hasard m'a fait rencontrer  
 ce digne homme.

## LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 Juillet.

**MONTESQUIEU** dit, *que comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de desirs.* Je l'éprouve, Henri, car depuis que je fais les liaisons que Monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite ; & à présent je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme aussi raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans ! car Adèle n'est qu'un enfant, dont la jeunesse & l'inconséquence m'impatientent souvent, moi qui, plus rap-

proché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.—Elle est revenue de son couvent les yeux bien rouges ; elle a été silencieuse & triste le reste de la soirée : le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé & de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé ; j'avais passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, & je suis sûr que, non seulement elle a dormi tranquille, mais, qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très aimable : ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez, dans la vie, que des scènes nouvelles.—Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible, qui ne dispute ni ne cède jamais.

Son humeur est égale, habituellement gaie ; ses affections sont si vives, son caractère si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne mettre ni borne ni mesure dans sa générosité, ou ses promesses ; mais bientôt, oubliant qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies : & passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre & vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel & d'une franchise qui enchante ; ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal ; ne s'étonnant ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en paraîssiez fâché ; mais, l'oubliant aussitôt que vous êtes

adouci, il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, & se fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir ; & si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile d'y être insensible. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas ; une grace enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens ; un besoin de plaire & d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, & qui ferait le tourment de celui qui serait assez fol pour en être amou-



reux ; mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances ; car elle est aussi coquette, par instinct, que toutes les femmes ensemble le feraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement : donne-t-elle à un pauvre, ce n'est point de la simple compassion ; son visage lui peint le plaisir de l'avoir rendu heureux : le refuse-t-elle ? ce n'est jamais sans lui en exprimer le regret, ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant, quelque fois, vos goûts, une phrase, un mot, qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant, sans scrupule, aux choses

que vous desirez le plus, à celles même qu'elle avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente ; enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses grâces, ses heureuses dispositions. Un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque entre un septuagénaire & une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences & ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri, car je suis sur qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

## LETTRE XV.

Neuilly, ce 4 Août.

**J**E suis toujours à Neuilly, mon cher Henri ; je comptais n'y passer que peu de jours, & les semaines se succèdent sans que Monsieur de Sénange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié ; cependant je voudrais vous revoir. Je ne fais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais je desirer m'éloigner.— La vie qu'on mène ici est douce, agréable, & me plairait assez, si je pouvais m'y livrer sans inquiétude.

G 4

On se réunit, à dix heures du matin, chez Monsieur de Sénange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie ; on dine à trois heures ; deux fois par semaine Monsieur de Sénange a beaucoup de monde ; les autres jours nous sommes absolument seuls, & ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le diner, Monsieur de Sénange dort environ une demi-heure ; ensuite la promenade recommence, ou, s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est à une si petite distance, qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, & surtout sans ennui.— Adèle a commencé ses travaux dans l'île, je les dirige ; cette occupation

suffit à mon esprit : Monsieur de Sénange fuit, avec nous, le travail des ouvriers : il est toujours le juge & l'arbitre de nos divisions. Il a l'air heureux; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde. Hier nous avons été jusqu'à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers, si rapprochés les uns des autres, si élevés, qu'ils semblent toucher le ciel. Le jour ne pénètre que par rayons; le gazon est d'un verd sombre; la rivière s'aperçoit à peine à travers les arbres; cet endroit sauvage paraît être le bout du monde, & inspire, malgré soi, une tristesse dont Monsieur de Sénange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle : *vous devriez ériger ici un tombeau,*

*bientôt il vous ferait souvenir de moi.*  
La pauvre petite fut frappée de ces paroles comme si elle n'avait jamais pensé à la mort : elle rougit, pâlit, & nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher ; je la trouvai qui pleurait, & j'eus bien de la peine à la ramener : car elle craignait que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé Monsieur de Sénange. Elle revint cependant, crut qu'il était plus délicat de ne pas chercher à le rassurer : mais elle observa de ne pas laisser le tems à de pareilles réflexions de renaître. A peine fumes nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, joua les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il se prêta à tout ce qu'elle

voulut, écouta la musique, joua aux échecs, mais fut préoccupé le reste de la soirée, &, pour la première fois, se retira immédiatement après le souper. Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencerent à couler. “ Si vous saviez,” me disait-elle, “ combien il est bon, tous ce que “ lui dois, & quel tourment j’é- “ prouve quand je considère son “ grand âge ; il est heureux, il est “ bon, je donnerais de ma vie pour “ le conserver !.....” La pauvre petite était toute saisie ; je voulus qu’elle descendit dans les jardins, espérant qu’une légère promenade, & la fraîcheur de la nuit dissiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras, je la sentais soupirer. Elle marchait doucement, appuyée sur moi : pour la première fois, elle

avait besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchait ! cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus longtems ; & doublant le pas, je la trainai, malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réussit mieux que tous mes discours ; car moitié riant, moitié se fachant, je lui fis faire plusieurs fois le tour de la terrasse. Dès qu'elle fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appellai la raison à mon secours ; & quoique la nuit fut superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette premenade, de lui demander ce qui avait pu occasionner un mariage qui me paraissait heureux, mais bien disproportionné, je la ramenai chez elle, dans la crainte que ses gens ne



trouvassent extraordinaire que nous rentrassions plus tard.-- Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de Monsieur de Sénange ; je m'y arrêtai involontairement, en souhaitant que son sommeil fut amusé par quelques songes heureux, & lui rendit assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin Monsieur de Sénange m'a fait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit, & qu'il avait la goutte très fort : sûrement, hier il souffrait déjà, car je suis persuadé, Henri, que, dans la vieillesse, les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme dans la jeunesse, les maladies sont presque toujours le résultat des peines de l'ame ; & celui qui,

vraiment compatissant, voudrait soulager les semblables, risquerait peu de se tromper en disant, au jeune homme qui souffre, *contex - moi vos chagrins ?.....* & au vieillard qui s'afflige, *quel mal ressentez-vous ?...*

## LETTRE XVI.

Neuilly, ce 20 Août.

**M**ONSIEUR de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri, & pendant que je passais tout mon tems à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plait encore ; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, & en même-tems vous me demandez si je l'aime, moi-même ? oui sûrement, je l'aime ; mais comme un frere, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous

en avais fait ; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec quelle attention elle soigne Monsieur de Sénange, comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire ! elle est redevenue cette sensible Adèle, qui m'avait inspiré un intérêt si tendre : ce n'est plus Madame de Sénange vive, étourdie, magnifique ; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation : il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude, pour faire ressortir toutes ces qualités ; depuis que Monsieur de Sénange est malade, il ne reçoit personne ; aussi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le desir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt, avec rési-

gnation. Il ne se plaint pas; quelquefois seulement on apperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre.—Tous ces derniers jours, il nous parlait de la vie comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied.—C'est depuis la maladie de Monsieur de Sénange que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne m'en a-t-il pas fait rencontrer plutôt?.. Vous savez que jamais l'amitié de la jeunesse n'a de réticence : Adèle me laisse lire dans son cœur : ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité ! quelle innocence ! elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes,

la perfidie des femmes m'avaient inspirées. Près d'elle, ma sévérité s'adoucit, je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse, à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore fait de traces, où le repentir n'en formera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux ; si je croyais le devenir je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de Monsieur de Sénange, ne seront point trahies. Je ne troublerai point la fin de la vie d'un homme qui peut se dire : *il n'y a personne à qui j'ai fait un moment de peine* : je ne me permettrais pas même les plus insignifiantes coquetteries, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde,

avec quelle legereté on fait de la peine à un vieillard ou à un malade ; fait-on si l'on aura le tems de réparer ? Ah, ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années, que le ciel semble lui avoir laissé par prédilection.—Ainsi, mon cher Henri, aimez Adèle, mais aussi, comme moi, chérifiez-les, respectez-les tous deux.

## LETTRE XVII.

Neuilly, 24 Août.

**I**L n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, tous les jours d'avantage, l'intérieur de Monsieur de Sénange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, tous les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont égalemens bons. Pendant le déjeuner, le garde - chasse a apporté un Héron à Adèle; cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres : *ce matin*, nous dit-il, *ils étaient deux ; lorsque celui-ci est tombé,*



*son compagnon a fait plusieurs cris, & est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus de lui, en criant toujours—*Vous ne l'avez pas tiré ? dit vivement Adèle ! *non Madame,* répondit-il, prenant son effroi pour un reproche ; *il est toujours resté trop haut pour que je pusse le tuer.*—Ces derniers mots firent, à Adèle une impression si forte, qu'elle le renvoya très sechement, en lui défendant d'en tuer jamais. Monsieur de Sénange sourit ; &, sans paraître avoir remarqué le mouvement d'Adèle, il parla de la voracité des Hérons !....

“ Ces oiseaux,” dit-il, “ mangent  
 “ les poissons... les plus petits sur-  
 “ tout... Dès qu'il fait soleil, & qu'ils  
 “ viennent, pour se réjouir, sur la sur-  
 “ face de l'eau ! le Héron les guette...  
 “ les saisit...., les porte à son nid....,

“ mais c’est pour nourrir sa famille...  
 “ & lui-même ne prend de nourri-  
 “ ture que lorsque ses petits sont  
 “ rassasiés.....” Je voyais qu’il s’a-  
 musait à varier toutes les impressions  
 d’Adèle, & je me plaisais aussi à la  
 voir exprimer successivement ses re-  
 grets pour le Héron, sa pitié pour les  
 petits poissons, de l’intérêt pour ce  
 nid qu’il fallait bien nourrir . . . . la  
 pauvre enfant ne savait où reposer sa  
 compassion . . . . . Monsieur de Sé-  
 nange l’appella près de lui ; lui ex-  
 pliqua, en ménageant soigneusement  
 sa délicatesse, tous les maux que,  
 dans l’ordre de la nature, le besoin  
 rendait nécessaires : mais, ne voulant  
 point la fixer trop longtems sur des  
 idées qui l’attristaient, il dit qu’il se  
 sentait mieux, & qu’une promenade  
 lui ferait plaisir. Adèle demanda

une voiture, & nous partimes par le plus beau tems du monde. L'air fessant du bien à Monsieur de Sénange, nous pumes aller très loin dans la campagne. — Dans un chemin de traverse, qui était bordé de fortes haies, nous trouvames une charette portant la recolte à une ferme voisine ; en passant, la haie accrochait les épis, & en gardait toujours quelques uns ; Adèle le remarqua, & s'étonnait qu'on eut négligé de l'élaguer .... “ On ne la coupera que “ trop tot,” reprit Monsieur de Sénange ; “ ce que cette haie dérobe “ au riche, elle le rendra aux pauvres : les haies sont les amis “ des malheureux. ” — Effectivement, à notre retour nous trouvames, dans ce même chemin, des femmes, des enfans, qui recueillaient tous

ces épis avec soin, pour les porter, dans leur ménage . . . . Monsieur de Sénange les appella ; sa bienfaisance les secourut tous ; & je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux nécessaires, il prenait plaisir à la faire s'arrêter sur des idées douces, que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une âme sensible.—La réflexion d'Adèle fut “ qu'elle ne laisserait jamais “ couper de haies ; ” & Monsieur de Sénange sourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

## LETTRE XVIII.

Neuilly, ce 26 Août.

NOTRE promenade n'a pas réussi à Monsieur de Sénange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qu'il avaient déterminé à se marier.— La famille de Monsieur de Sénange est alliée de celle de Madame de Joyeuse, mere d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement : son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait qu'à un ou deux grands dîners de famille, qu'il donnait tous

VOL. I.

H

les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égards pour la prier de venir chez lui avec ses autres parens ; il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse bien froidement, bien indifféremment, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître ; & ne prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolument se faire religieuse.* “ J'ai à la remercier,” me dit-il, “ des expressions qu'elle employa ; je leur dois peut-être mon “ bonheur ; car je fus révolté de “ voir une mere disposer aussi durement de sa fille, la livrer au mal- “ heur pour sa vie, uniquement “ parce qu'elle était peu riche. “ Cette jeune victime, sacrifiée ainsi “ par ses parents, ne me fortait pas

“ de l'esprit. Après notre grand  
 “ diner, je proposai à Madame de  
 “ Joyeuse de la conduire au cou-  
 “ vent où était Adèle. J'étais bien  
 “ sûr qu'elle ne me refuserait pas ;  
 “ car c'est la première femme du  
 “ monde pour tirer parti de tout ;  
 “ & la seule pensée que mes che-  
 “ vaux feraient cette course, au lieu  
 “ des siens, devait la déterminer  
 “ bien plus que le plaisir de voir sa  
 “ fille. Nous arrivâmes au parloir  
 “ à sept heures ; c'était le moment  
 “ de la récréation. L'on nous dit  
 “ que les pensionnaires étaient au  
 “ jardin ; cependant nous atten-  
 “ dimes peu : Adèle arriva bientôt,  
 “ rouge, animée, toute essoufflée,  
 “ tant elle avait couru. Sa mère,  
 “ loin de lui savoir gré de cet em-  
 “ preffement, ne le remarqua même

“ pas, la reçut froidement, & parla  
“ longtems bas à la religieuse qui  
“ l'avait accompagnée. Pour moi,”  
continua Monsieur de Sénange, “ qui  
“ ai toujours aimé la jeunesse, je  
“ me plûs à lui demander quels  
“ jeux l'amusaient avec ses compa-  
“ gnes ; & de quelles occupations  
“ ils étaient suivis ?—Elle me pei-  
“ gnit le Colin-maillard, les Quatre  
“ coins, avec un plaisir qui me rap-  
“ pella mon enfance ; mais, passant  
“ à ses devoirs, aux heures du tra-  
“ vail, elle m'en parla avec une  
“ égale satisfaction. Cet heureux  
“ caractère m'intéressa ; je demandai  
“ à sa mere la permission de venir  
“ la revoir. Elle n'osa pas la refu-  
“ ser à mon age, quoiqu'elle n'eut  
“ encore permis à sa fille de recevoir  
“ personne. La semaine suivante



“ je retournai à ce couvent : Adèle  
 “ me reçut avec plaisir ; je l’inter-  
 “ rogeai sur la vie qu’elle avait me-  
 “ née jusqu’alors, elle m’en parut  
 “ fort contente ; mais,” lui deman-  
 dai-je, “ si votre mere voulait vous  
 “ faire religieuse ?—*j’en ferais char-*  
 “ *mée*, me dit-elle gaiement, *car*  
 “ *alors je ne quitterais pas mes amies.*  
 “ —Et si elle vous mariait ? —*Il*  
 “ *faudrait bien aussi lui obéir ; mais*  
 “ *je serais bien affligée si elle me don-*  
 “ *nait un mari qui, m’enmenant en*  
 “ *province, m’éloignât de mes com-*  
 “ *pagnes & de mes religieuses.*—Je ne  
 “ pus m’empêcher de prendre en  
 “ pitié cette ame innocente, toujours  
 “ prête à se soumettre à sa mere,  
 “ sans même considérer quels de-  
 “ voirs elle lui imposerait ! si elle  
 “ se fut plainte, si elle eut senti sa

“ situation, j’aurais peut-être été  
 “ moins touché : mais la trouver  
 “ douce, résignée, m’intéressa bien  
 “ davantage ; je ne pouvais me ré-  
 “ soudre à lui laisser consommer ce  
 “ sacrifice, sans l’avertir, au moins,  
 “ des regrets dont il ferait suivi. Je  
 “ revins, tourmenté de son souvenir  
 “ & de son malheur ; je voyais tou-  
 “ jours cette pauvre enfant propon-  
 “ çant ces vœux terribles ; cepen-  
 “ dant, il m’était bien difficile de la  
 “ secourir, car, dans le tems que  
 “ mon pere était irrité contre moi,  
 “ il avait fait un testament qu’il a  
 “ sûrement oublié de détruire. Par  
 “ cet acte, je ne jouissais que du re-  
 “ venu de sa fortune, & il ne m’était  
 “ permis de disposer du fonds, qu’au  
 “ seul cas où je me marierais ; alors  
 “ j’en deviendrais le maître, la moitié

“ *seulement restant substituée à mes*  
 “ *enfants.*—J’ai toujours cru que, de-  
 “ firant passionnement que sa fa-  
 “ mille se perpétuat, mon pere avoit  
 “ pensé, qu’en me gênant ainsi  
 “ jusqu’à l’époque de mon mariage,  
 “ je me résoudrais plus aisément à  
 “ former un établissement. L’évé-  
 “ nement justifia sa prévoyance ;  
 “ car certainement, sans cette clause,  
 “ je n’eusse jamais imaginé d’épou-  
 “ ser, à mon age, une aussi jeune  
 “ personne ; je l’aurais dotée, ma-  
 “ riée, sûrement rendue plus heu-  
 “ reuse : mais je n’en avais pas la  
 “ possibilité. Je revis Adèle plu-  
 “ sieurs fois, & chaque fois elle  
 “ m’intéressa davantage. M’étant  
 “ bien assuré que son cœur n’avait  
 “ point d’inclination, qu’elle m’ai-

“ mait comme un pere, je me dé-  
 “ terminai à la demander en mariage.  
 “ Jem’y décidai avec d’autant moins  
 “ de scrupule, que je n’avais que  
 “ des parens éloignés, qui jouissaient  
 “ tous de fortunes immenses, que  
 “ j’étais résolu à la traiter comme  
 “ ma fille, & que d’ailleurs ma  
 “ vieillesse, ma faible santé, me  
 “ faisaient croire que je la laisserais  
 “ libre, avant que l’age eut déve-  
 “ loppé, en elle, aucune passion.  
 “ J’espérai qu’alors, se trouvant  
 “ riche, elle serait plus heureuse ;  
 “ car on dit toujours, lorsqu’on est  
 “ jeune, que la fortune ne fait pas  
 “ le bonheur ; mais à mesure que  
 “ l’on avance dans la vie, on ap-  
 “ prend qu’elle y ajoute beaucoup.  
 “ Madame de Joyeuse fut charmée

“ de me donner sa fille ; je crois  
 “ bien qu’on se mocqua un peu  
 “ du vieillard qui épousait, avec tant  
 “ de confiance, une aussi jeune &  
 “ aussi belle personne ; mais le bon  
 “ caractère d’Adèle m’a justifié.—  
 “ Pour moi, j’espère ne lui avoir  
 “ causé aucune peine ; cependant,  
 “ si un jour je la voyais moins gaie,  
 “ moins heureuse, je penserais en-  
 “ core qu’un lien qui, naturelle-  
 “ ment, ne doit pas être long, vaut  
 “ toujours mieux que le voile, &  
 “ les vœux éternels qui étaient son  
 “ partage.”

Je remerciai Monsieur de Sénange  
 de sa confiance, en admirant sa mo-  
 dération & sa générosité. “ Mon-  
 “ jeune ami,” me dit-il, “ ne me  
 “ louez pas tant, je suis bien ré-

“ compensé ; j’ai obtenu l’amitié  
 “ d’Adèle : si j’avais prétendu à un  
 “ sentiment plus vif, tout le monde  
 “ se ferait moqué de moi, & vous  
 “ tout le premier ; au lieu que je  
 “ puis me dire, toutes ses pensées,  
 “ tous ses sentimens, doivent l’at-  
 “ tacher à moi : cela vaut mieux  
 “ que les plaisirs de la vanité ; car  
 “ j’ai remarqué que, même lors-  
 “ qu’elle est flattée, elle n’est ja-  
 “ mais complètement dupe ; il y a  
 “ toujours des momens où la vérité  
 “ se fait sentir.”

Hé bien, Henri, aimez - vous  
 Monsieur de Sénange ? Exista-t-il  
 jamais un meilleur homme ? &  
 croyez-vous qu’Adèle eut raison de  
 paraître satisfaite de lui apparte-  
 nir. Comme ma sévérité était in-

[ 155 ]

juste & ridicule ! Ah ! Adèle,  
n'était-ce pas assez de vous connaître,  
pour vous aimer ?.... fallait-il  
encore avoir à réparer auprès de  
vous ?

H 6

## LETTRE XIX.

Neuilly, 26 Août.

**M**ONSIEUR de Sénange est assez bien pour son état, mon cher Henri : mais quel état, ou plutôt quel âge, que celui où l'on compte à peine la souffrance ; où l'on vous trouve heureux parce que vous ne mourez pas ! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace ; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne saurait marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles ; & on lui dit qu'il est bien, très bien ; il ne paraît même pas trop loin de le



penser ; du moins, reçoit-il ces con-  
 solations avec une douceur qui m'é-  
 tonne.—Serait-il possible qu'un jour  
 j'aimasse assez la vie pour supporter  
 une pareille situation ?... Peut-être...  
 si j'ai fait quelque bien, & si, comme  
 Monsieur de Sénange, j'ai mérité  
 d'être chéri de tout ce qui m'en-  
 toure....—Depuis qu'il est mieux, il  
 ne veut plus que les promenades  
 soient interrompues, & il nous ren-  
 voie avec autorité, aux heures où nous  
 les commençons avant sa maladie.  
 Le croiriez-vous, Henri, elles me  
 sont moins agréables que lorsqu'il  
 nous accompagnait ; je les commence  
 en tremblant, & lorsqu'elles sont  
 finies, je reste mécontent de moi, de  
 mon esprit, de mes manières. Je  
 suis continuellement tourmenté par  
 la crainte d'ennuyer, ou, ce que

j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. Monsieur de Sénange, avec toute sa bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour ? & l'âge a-t-il tellement refroidi ses sentimens, qu'il soit incapable d'inquiétude ? ou, ce que je redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes ? — Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès ! Cependant, je suis encore libre, puisque je prévois le danger, & que je pense à le fuir ; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi. — Avant-hier, après le diner, Monsieur de Sénange voulut reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, & me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit

mon bras; je ne le lui avais pas offert, je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi : elle n'était jamais sortie à pied de l'enceinte des jardins ou de l'île, la faiblesse de Monsieur de Sénange ne lui permettant pas de s'en éloigner : mais, seule avec moi, elle voulut entreprendre une longue promenade. Les champs lui paraissaient superbes ; elle ne connaît rien encore ; car, à peine eut elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère l'empêcha de sortir. Tout la frappait agréablement ; les Bleuets, les plus simples fleurs, attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes ; car l'ingénuité de l'esprit suppose toujours l'innocence du cœur. J'aurais été très content de cette journée, si, me redoutant moi-même,

je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devrois. Le lendemain elle me proposa la même promenade; je la refusai sous le prétexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'en exprima un vif regret; mais sa bouche ne prononça aucun reproche, & respectant mes occupations, *j'irai toute seule*, me dit-elle avec une douceur qui faillit détruire toutes mes résolutions : heureusement, elle partit sans insister davantage; si elle eut dit un mot, si elle m'eut regardé, je la suivais..... Je suis resté, Henri !.... mais je ne fus pas longtems sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant tristement : elle est seule, me disais-je ; un passant, le moindre bruit peut lui faire peur : je trouvai qu'il y avait de l'impru-

dence à la laisser ainsi ; enfin, après y avoir bien pensé, je pris aussi mon chapeau, &, descendant doucement par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre.—Je la cherchai dans les jardins, sans la trouver : le batelier me dit qu'elle n'était point passée dans l'île, c'est alors que je m'inquiétai véritablement ; je tremblai que seule, n'en connaissant pas le danger, elle n'eut eu la fantaisie de recommencer la promenade qui l'avait tant amusée la veille. Je n'en doutai plus, en trouvant la porte du parc ouverte ; je fortis aussitôt, & parcourant, à perte d'haleine, tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme ; car je fais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plait, on va, on va, sans penser qu'il faut revenir : mais le

jour tombant tout à fait, voyant à peine à me conduire, il fallut bien retourner vers la maison.—Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit : peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, & je me promis bien, à l'avenir, de ne plus écouter ma raison, & de tout abandonner au hasard.—En rentrant dans la maison, je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, & lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour ? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée, & était rentrée.

auffitot—Et vous ? me dit-elle, vos lettres font-elles écrites ?—Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre.—Henri, je l'aime !.... mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire ? je puis être son ami ; & si jamais elle était libre !..... Ah ! je m'arrête : l'amour n'est pas encore mon maître ; & déjà je pense, sans regret, au moment où ce bon, ce vertueux Monsieur de Sénange ne sera plus ! encore un jour, & peut-être desirerais-je sa mort !..... Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu : ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle, ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même ; je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient : la vertu m'attire encore, mais je sens qu'il en est

de bien difficiles.—Je m'en irai; mais il m'en coutera, peut-être, bien plus que je ne crois.—Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie & remplir mon cœur.



## LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 Août.

**JE** me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle ! En descendant chez Monsieur de Sénange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait aussi un air satisfait, qui avait quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux ; & vingt fois je me suis arrêté, non que je me flattasse qu'elle me regrettât longtems ; mais ils paraissaient heureux, & il faut si peu

de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si Monsieur de Sénange eut souffert, si elle eut été triste, mon départ eut sans doute ajouté bien peu à leur peine ; & j'aurais osé l'annoncer. Tantot, ce soir, me disais-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerais sans qu'ils s'en apperçoivent, ou peut être, lorsqu'ils seront séparés, aurai-je plus de courage : enfin, je n'ai pas eu la force de parler.—Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre ; & resté seul avec Monsieur de Sénange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir, tout bas, qu'on me demandait. Je suis sorti, & j'ai été très étonné de

voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maitresse m'attendait dans son appartement. Je n'y étais jamais entré ; car se rendant à dix heures du matin chez son mari, & ne le quittant qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul ; & pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret, si je lui avais demandé de voir sa chambre. J'ai été surpris & mécontent de l'air mystérieux de la femme qui me conduisait. Dès que la plus légère circonstance les fait sortir du courant ordinaire de leur service, presque toutes prennent

un air d'importance; & jugeant leur maitresse sans ménagement, interprétant ses actions suivant leur intérêt ou leur humeur, elles ne se croient nécessaires que dans le désordre, le soupçonnent toujours, & l'encouragent avec joie. Cependant, je l'ai suivie. Dès qu'Adèle m'a apperçu, elle m'a fait asseoir près d'elle, & sans me donner le tems de lui parler " Milord," m'a-t-elle dit, " comme Monsieur de Sénange est mieux, je veux " célébrer sa convalescence : il faut " que vous m'aidiez à le surprendre. " Dans quelques jours je donnerai " une fête, un bal, à toutes les pensionnaires de mon couvent. Nous " chanterons des chansons faites " pour lui ; il y aura un feu d'artifice, des illuminations, ses anciens " amis, mes compagnes, les mal-

“ heureux dont il prend soin, tout  
 “ ce qui l'intéresse sera invité ; heu-  
 “ reuse de lui témoigner ainsi mon  
 “ bonheur & ma reconnaissance ! j'irai  
 “ demain à mon couvent pour arran-  
 “ ger tout cela ; voudrez-vous bien  
 “ rester avec lui ? ” — Pouvais-je la  
 refuser ? ce n'est qu'un jour de plus,  
 & un jour sans elle, c'est déjà com-  
 mencer l'absence. — Je le lui ai pro-  
 mis ; alors elle s'est laissée aller à  
 tout le plaisir qu'elle attend de cette  
 fête ; elle me racontait son plan, le  
 répétait de mille manières ; & pen-  
 dant qu'elle jouissait, d'avance, de la  
 surprise qu'elle allait procurer à cet  
 homme si digne d'être aimé. Je  
 pensais tristement que je n'en serais  
 pas témoin, que bientôt je ne la ver-  
 rais plus. Cependant, malgré ces  
 idées pénibles, je me suis trouvé

heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne, que de se rappeler aussi les lieux où elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin, ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'est échappé, je m'en souviendrai toujours.—Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levait ?—A sept heures, m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à sept heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne dérange le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque ; elle a fait beaucoup de difficultés ; j'y ai mis encore plus d'instances ; enfin, elle a cédé à cette fantaisie ; & jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, à été un

tableau fort peu avancé, mais où la tête de Monsieur de Sénange & la mienne, étaient déjà parfaitement ressemblantes !—“ J’aurais voulu,” m’a-t-elle dit en riant, “ que vous ne le vissiez que lorsqu’il aurait été fini ; je copie un des portraits de Monsieur de Sénange, j’y ai moins de mérite : mais le votre, c’est de souvenir.” — J’étais saisi, & sans oser la fixer, je lui dis en tremblant : “ vous ne m’oublierez donc point ? ”—Ah ! jamais, jamais !—Je n’osais pas lever les yeux, dire un mot : je regardais alternativement mon portrait, celui de Monsieur de Sénange surtout . . . Il m’a rappelé à moi-même, & a empêché mon secret de m’échapper. Elle est si vive, qu’elle ne s’est pas aperçu de mon émotion ; & m’a proposé

gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, & la représentant dans son enfance: je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, & même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crut me faire un sacrifice; mais son innocence ne lui laissait pas deviner le prix que j'y attachais. Au moins, la priai-je de ne dire à personne que je l'eusse obtenu.—Pourquoi? m'a-t-elle demandé avec étonnement; n'êtes-vous pas notre meilleur ami? —Adèle, dites notre seul ami! —Non, Monsieur de Sénange en a beaucoup — Et vous? — Ah! pour moi, c'est bien vrai! —Et bien, dites donc, *mon seul ami!* — *Mon seul ami,* a-t-elle répété en souriant! — Pro-



mettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous m'écrirez toutes vos pensées, toutes vos actions.... s'il est quelqu'un que vous me préféreriez ?—Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement, vous gatez toute ma joie. J'ai cessé d'en parler, mais la douleur & les regrets étaient dans mon cœur : elle m'a fixé avec inquiétude, & a perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez Monsieur de Sénange, presque aussi émus l'un que l'autre.—Souvent, dans le courant du jour, elle m'a regardé attentivement, comme si elle eut cherché, dans mes yeux, la cause ou la fin de sa peine. Après diner, la pluie continuant, elle s'est mise à son piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée

a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté ; & le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux, *mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir ?* Ah ! je crains bien de n'être pas seul malheureux ! — que n'êtes-vous avec moi, Henri ; vous adouciriez ce que ma raison a de trop farouche. L'amitié, en partageant mon cœur, rendrait moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire, mes peines moins amères. Mais tous ces souhaits sont vains ! vous ne viendrez pas, & il faut que je m'éloigne ; il le faut absolument.

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 Août.

**A**DÈLE a été diner à son couvent : quelle différence, du jour où, pour la première fois, je restai seul avec Monsieur de Sénange ; je ne pensais qu'à l'amuser ; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire ; le moindre mot, le moindre soin, me fatiguait ; jamais le tems ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire les lettres de Milady B....., trop heureux de trouver un

objet qui put l'intéresser ! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, & m'a prié d'aller les chercher.—En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre, & enrichi de diamans comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux ! Je l'ai regardé avec transport ; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard, y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, &, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur, préférant celui que je dérobaïs ainsi, à cette mauvaise esquisse qu'elle m'avait donnée avec tant d'indifférence, mais en me promettant cependant de le remettre lorsque je

rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le salon, avec le carton où elles étaient enfermées. Monsieur de Sénange les a prises, & a voulu les lire lui-même.—Content de le voir satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées ; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le tems passait, & c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture ; c'était Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas . . . . Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours, un pan de mur de leur jardin

était tombé. — “ Pour moi,” m’a-  
 t-elle dit, “ j’en ai été ravie ; car  
 “ lorsque la cloture est interrompue,  
 “ comme cela, par une sorte de fa-  
 “ talité, il est permis aux hommes  
 “ d’entrer dans l’intérieur des cou-  
 “ vens, & j’ai pensé que, ne con-  
 “ naissant pas ces sortes d’établisse-  
 “ mens, vous auriez peut-être la  
 “ curiosité d’en voir un. La supé-  
 “ rieure m’a permis de vous y con-  
 “ duire après-demain, si cela peut  
 “ vous amuser.” — Je lui ai répondu  
 courageusement, que je craignais  
 bien de n’en pas avoir la possibilité ;  
 mais, après ce grand effort, je n’ai  
 plus senti que l’envie de voir cet  
 asyle de son enfance. Elle a paru  
 le désirer vivement, a insisté ; & tout  
 ce que ma raison a pu conserver  
 d’empire, s’est borné à lui répondre

que je tacherais de la suivre. Mais j'y étais résolu, ne vous moquez pas de ma faiblesse, Henri : je partirai, foyez-en sur ; un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur & supportent sans se plaindre ; ces exemples de courage, feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir.— D'ailleurs, quelque envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste ; je ne fais combien d'heures, de jours, de tems encore ; car imaginez, que lorsqu'Adèle est arrivée, Monsieur de Sénange a referré ces malheureuses lettres de Lady B . . . . ., & a remis le carton sur une table près de lui ; je lui ai offert

de le reporter dans son secrétaire, mais je ne fais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le ferrer, il s'y est refusé encore ; & avant de nous retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne fallait pas le laisser trainer sur sa table, il s'est impatienté tout à fait, & , haussant les épaules, il a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon, ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui prescrit.—Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas comment il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en apperçoive ; n'osant ni le garder ni le rendre, de peur de la compro-



mettre ; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, & probablement obligé, à la fin, de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi-même qui l'ai dérobé, parce que j'aime Madame de Sénange ! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'on l'accuse de partager mes sentimens !..... En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.

LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 Août.

**J**E ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions ; je me croirais enforcé, si nous étions encore à ce bienheureux tems, où l'on accusait quelque être imaginaire de ses chagrins & de ses fautes ; où il suffisait d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, & se plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me tuis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après lui avoir offert mon premier hommage, m'être dit, répété combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai ferré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard, ne fit qu'on le découvrit si je le portais sur moi ; & satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez Monsieur de Sénange pour le déjeuner : il était encore seul. “ Venez, ” m'a-t-il dit vivement, hier “ vous m'avez impatienté, en me demandant ces lettres devant Adèle ; allez les ferrer bien vite où elles “ étaient, & revenez aussitôt. ” — Henri, me voyez-vous enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, & sans

qu'il me fut possible d'aller le chercher ; car ce cabinet n'a de porte que celle qui donne dans le salon où était Monsieur de Sénange. J'ai remis ce maudit carton ; mais j'ai eu le soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en aperçoive. En rentrant dans le salon, Monsieur de Sénange m'a redemandé sa clef, en me disant : “ quoique Lady B.... “ fut la vertu même, je n'ai jamais “ voulu parler d'elle devant Adèle : “ j'étais si jeune alors, si amoureux, “ que je me trouye trop différent “ de moi-même ! A mon âge,” a-t-il dit en riant, “ les comparaisons sont “ dangereuses ! D'ailleurs, elle a “ été élevée dans un couvent assez “ austère, pour que non seulement

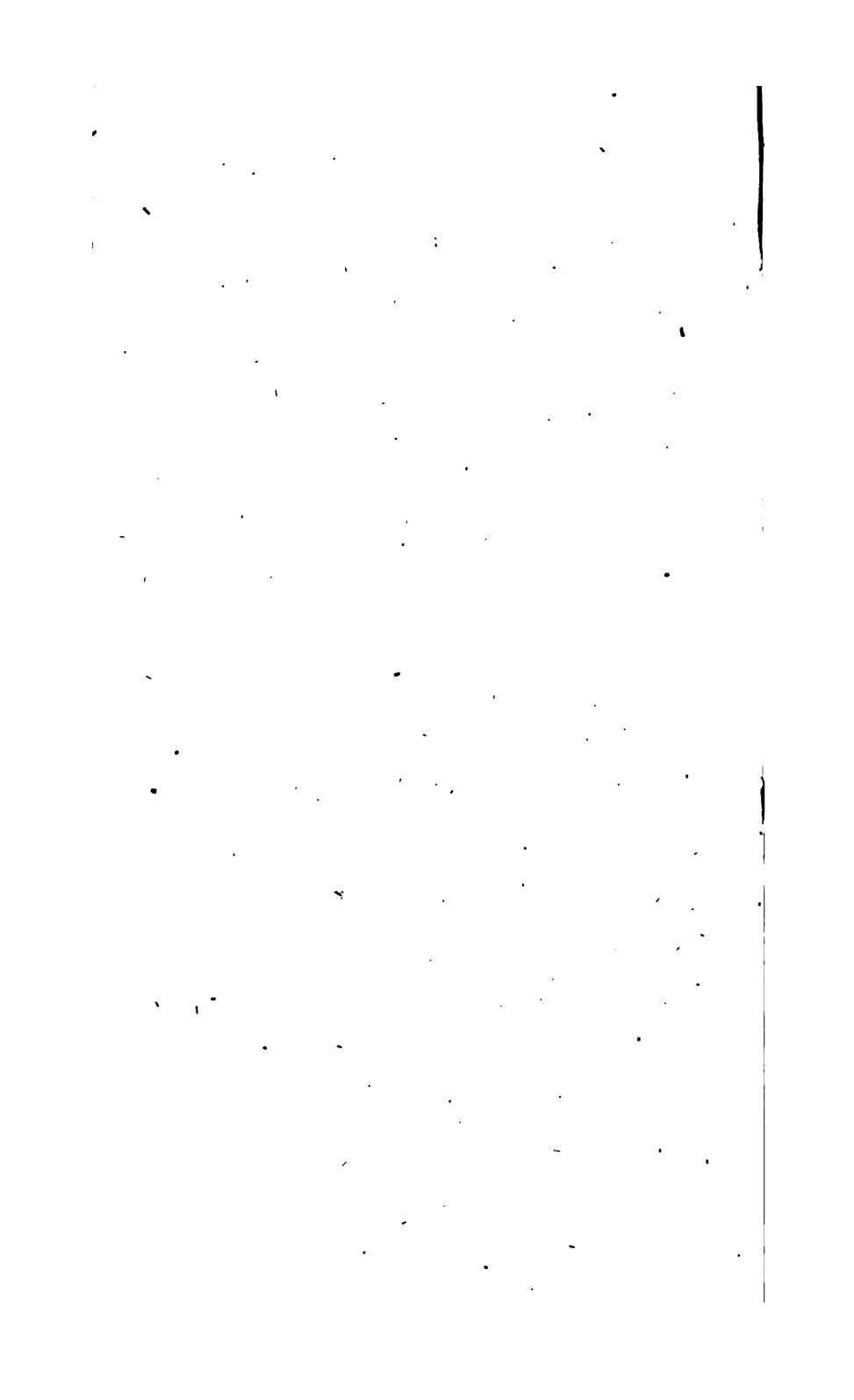
“ les romans y soient défendus,  
 “ mais que même les chansons où  
 “ le mot d’amour est prononcé, en  
 “ soient bannis : aussi, son esprit  
 “ est-il simple & pur comme son  
 “ cœur.” — Il aurait pu continuer  
 longtems son éloge, sans que je  
 trouvasse qu’il en dit assez : mais  
 Adèle elle-même est venue l’inter-  
 rompre ; elle est entrée doucement  
 dans la chambre : la tristesse de la  
 veille lui avait laissé une sorte d’abat-  
 tement qui donnait à son regard, à  
 sa voix, à ses mouvemens, une mol-  
 lesse, une douceur inexprimables.  
 Il m’a été impossible d’y résister ; je  
 me suis approché d’elle, en lui de-  
 mandant à quelle heure il fallait être  
 prêt le lendemain, pour la suivre au  
 couvent ? — Ce seul mot l’a ranimée,  
 lui a rendu sa vivacité, son sourire,

& je n'ai jamais été aussi heureux !—

Je sens, près d'elle, un charme qui m'était inconnu : ah ! jouissons au moins de cette journée ; oublions mes résolutions, & puissai-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter !

**FIN DU PREMIER VOLUME.**



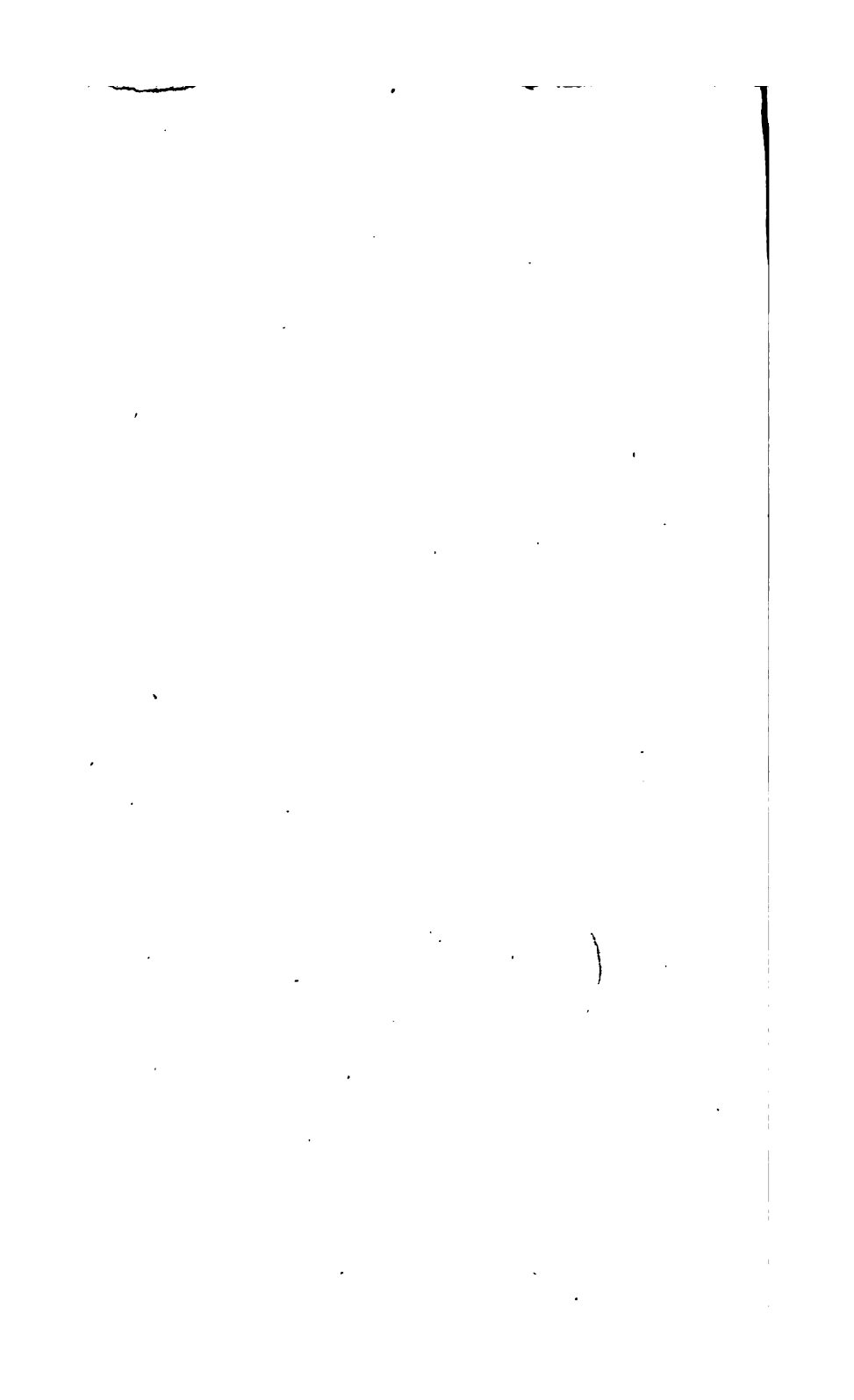




---

ADÈLE  
*DE SÉNANGE.*

---



ADÈLE  
*DE SÉNANGE,*  
OU  
LETTRES  
DE  
LORD SYDENHAM.  
EN DEUX VOLUMES.

---

VOL. II.

---

If thou remembereft not the flighteft Folly  
That ever Love did make thee run into,  
Thou haft not loved.

SHAKESPEARE.

---

LONDRES.

Se trouve chez DEBRET, Piccadilly; HOOK-  
HAM, Bond Street; EDWARDS, Pall Mall;  
& chez DE BOEFFE, Gerrard Street.

---

1794.



## LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1er 7bre 2 h. après midi.

**V**OUS, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres, j'aime, j'estime tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens ! que faut-il de plus pour le bonheur ? ... Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la

permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, & le quatrième ils sont obligés de quitter la maison; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asyle qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, & dont il jouit, que lorsqu'il partage la même obligation avec beaucoup d'autres : car alors il croit seulement que c'est un devoir qui a

été rempli. — J'ai prié l'Abesse de donner cette aumône au nom d'Adèle de Joyeuse. Pour une bonne œuvre, pour des prières, pour des vœux, quoique j'aime M. de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de fille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie, je tremble que le cour de sa vie n'en soit pas exempt ; je voudrais qu'il me fut possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées ! . . . . s'attendrit-on sur la maladie, la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le tems ? je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse, ne me rassurent point assez, je voudrais lui donner de ma vie ! . . . . & si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut, je forme

le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné !.... Enfin, je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle ! — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez Monsieur de Sénange : j'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer & à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison ; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinssé qu'il y en eut une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait beaucoup le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, & l'affurer, en même tems, que non



seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre ! — Alors, feignant d'être effrayée, elle me dit que mes accès de tristesse ou de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se moqua de moi avec beaucoup de grace, sa bonne humeur ajouta encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre eut le tems de me rapporter la réponse de la supérieure, qu'il me remit sans me dire de quelle part. — C'est, pour le coup, que la curiosité d'Adèle fut à son comble : mais voulant continuer ce badinage, je mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence ; enfin, cette

plaisanterie se prolongea sans perdre de sa grace. Mais, mon cher Henri, malgré votre gout pour les détails, je ne vous répéterai point toutes les bêtises qu'elle nous fit dire, & dont nous nous amusames également tous les trois. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, & si les éclats de notre joie ne vous donneront point votre sourire dédaigneux !—Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que Monsieur de Sénange fut obligé de nous dire plusieurs fois, qu'ayant du monde à diner, Adèle aurait à peine le temps de faire sa toilette.

## LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 Septembre.

NOTRE journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi & me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire; une personne qui ne parle point sans placer trois mots, presque synonymes, l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, amais plus, jamais moins; & se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage,

dont tous les mouvemens étaient lents & toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de Monsieur de Sénange.— “ Monsieur,” me dit-il, “ vous pouvez compter sur toute ma considération, ma déférence, & mes égards.”—Je m’assis près de lui : Adèle me demanda si enfin j’avais lu cette lettre que j’avais reçue avec tant de mystère ? Ce Monsieur s’empressa d’assurer que j’étais certainement trop poli, gracieux, & civil, pour ne pas prévenir ses desirs ! —Je lui répondis que les Anglais n’étaient pas si galants. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement ?—Monsieur, me répondit-

il, nous appellons souvent rudesse, & furement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise, & leur loyauté! —Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de s'embarrasser; mais au lieu de s'appercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement, & sa joie admirables! Enfin, on avertit qu'on avait servi; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, & s'en occupa tout le diner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer; car il est extrêmement sérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment; ce qu'il préférait était toujours sain, salubre, & fortifiant; ce qui lui faisait mal était positivement

indigeste, pesant, & lourd. Au moment de son départ, Adèle lui demanda de revenir souvent ; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance, & l'inclination, l'y portaient autant que sa soumission, son respect & son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers M. de Sénange, & lui dit, que le mariage qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le désir, l'envie, & la jalousie ; &, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, de l'autre saluant tout le monde avec satisfaction, il s'en alla. Adèle le conduisit, en le priant encore de revenir souvent. Je voulus lui parler un peu de cette

disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions; je lui en fis quelques reproches, mais prenant le même ton que ce Monsieur, elle me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir, & de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il n'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna : en dépit de moi, je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri ! autrefois, ce persiflage m'aurait été insupportable ; & aujourd'hui, non seulement il m'a amusé, mais je l'ai même imité un instant. — Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A

peine fumes nous seuls, qu'elle me repara de cette lettre. Je m'amusai à l'impatienter encore quelques momens, puis tirant la lettre de ma poche, je la lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin ; car je ne fais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet ; nous nous affimes au bord de la rivière, & nous la lumes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté, que ses religieuses acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble & d'affectueux qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remerciemens. Je



présentai aussi, à Adèle, une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. “ Pardonnez - moi, ” lui dis - je vivement, “ pardonnez moi d'avoir pris votre nom sans vous le dire. Cette bonne œuvre eut été plus parfaite si vous l'eussiez dirigée ; mais je n'ai pas eu le tems de vous consulter. Entraîné par mon cœur, j'ai désiré, & aussitôt j'ai voulu que votre nom fut connu & invoqué par les malheureux . . . . . Que le pauvre, ” lui dis-je en passant mes bras autour d'elle, “ que le pauvre fatigué regarde s'il ne découvre point votre demeure ! Qu'il tache d'y arriver, la quitte avec regret, & se retourne souvent, en s'en allant, pour la revoir encore & vous combler de bénédictions ! . . . ” Adèle

m'écoutait avec une espèce de ravissement. Elle était si émue que, lorsque j'eus cessé de parler, elle laissa tomber sa tête sur moi ; nos visages se touchèrent, nos larmes se confondirent, mes bras l'entouraient encore ! je la pressai contre mon cœur, en me promettant intérieurement de respecter en elle la femme de mon ami, peut-être la mienne un jour, lorsque la disproportion énorme des âges lui rendra sa liberté.—Adèle, loin de penser à me faire de froids remerciemens, me demanda, avec émotion, de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune ! Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action !.... & nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la

soirée, contens l'un de l'autre, occupés de Monsieur de Sénange, & desirant également de le rendre heureux.

## LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 4 Septembre.

CE matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque je vis Adèle ouvrir sa fenêtre & paraître en bonnet de nuit. Elle ôta son bandeau, & tous ses cheveux retombant en grosses boucles, couvrirent aussitôt son visage & sa taille. J'avançaï jusques sous ses fenêtres : elle me fit signe de ne point parler, dans la crainte d'éveiller Monsieur de Sénange, dont l'appartement est au dessous du sien . . . . Henri, que j'aime ce langage par signe ! les

gestes d'une jeune personne ont tant de grace, elle fait tant de signes de trop, de peur de n'être pas entendue! Pour me faire comprendre de ne point parler, Adèle avançait un de ses jolis bras, qu'elle baissait sur moi comme pour me fermer la bouche; & elle plaçait, en même tems, un de ses doigts sur ses levres. Avec des signes, on ne peut pas marquer les nuances. Pour me dire seulement un mot obligeant, comme j'avais l'air de ne pas la comprendre, elle finissait par me faire des signes d'amitié : elle appuyait la main sur son cœur pour me faire des signes de bonne foi; & puis toutes ses petites impatiences lorsqu'elle ne s'était pas fait entendre !.... Je lui montrai le ciel qui était azuré : pas un seul nuage : je regardais la fenêtre, faisais

quelques pas du côté de l'île, & regardais sa fenêtre encore, lorsque je n'y vis plus Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, je fus l'attendre au bas de son escalier. Elle arriva bientôt, n'ayant qu'un simple déshabillé de mouffeline blanche, qui marquait bien sa taille : un grand fichu la couvrait : il n'était que posé sans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri ! je me repensais presque de l'avoir engagée à descendre ! . . . . . Lorsque nous fumes arrivés au bord de la rivière, elle voulut bien se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures ! A peine Adèle fut-elle dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que je crus qu'elle était plus à moi, que je pouvais en disposer davantage ; c'était presque

mon Adèle ! Ah ! que nous devons enfans dès que nous aimons ! combien de grands plaisirs & de grandes peines naissent des plus petits événemens de notre vie !... Nous arrivâmes au bord de l'île ; je rattachai le bateau, & nous nous enfonçâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore ; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé, pour la première fois, du jour où je l'avais rencontrée aux Champs Elisées. C'est en même tems que nous avons osé, tous deux, nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéressée avant que je la connusse : elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me mettre à côté d'elle, & m'a raconté sa première enfance, le mo-

ment où elle est entrée au couvent ; l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tachait d'excuser ; les soins, la tendresse des religieuses ; enfin, sa première entrevue avec Monsieur de Sénange, les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, elle était courte, ne disait qu'un mot ; mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses plaisirs, elle était longue, diffuse, n'oubliait pas une petite circonstance. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petits détails intéressent. . . Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent : —

“ A la seconde visite de Monsieur  
 “ de Sénange, j'étais,” me dit Adèle,  
 “ à la fenêtre de la supérieure,  
 “ lorsque nous le vîmes entrer dans



“ la cour ; on sortit de son carosse  
 “ une quantité énorme de paniers  
 “ remplis de fruits, de gateaux, &  
 “ de bonbons : mes compagnes fe-  
 “ faient des cris de joie a la vue de  
 “ tant de bonnes choses. Je fus  
 “ au parloir de la supérieure, mais  
 “ j’y arrivai longtems avant qu’il  
 “ eut pu monter l’escalier. Je le  
 “ reçus de mon mieux : on posa  
 “ tous ces paniers sur une table  
 “ près de la grille, & je demandai à  
 “ Monsieur de Sénange la permis-  
 “ sion d’aller chercher mes compa-  
 “ gnes qui, étant à gouter, pren-  
 “ draient chacune ce qu’elles aime-  
 “ raient le plus. La supérieure le  
 “ permit, & je courus les appeller.  
 “ Elles vinrent toutes, & après avoir  
 “ fait une révérence bien profonde,  
 “ bien sérieuse, un peu gauche,

“ elles s’approchèrent de lui ; mais  
 “ la vue des paniers fit bientôt dis-  
 “ paraître cet air cérémonieux.  
 “ Comme il était impossible de les  
 “ faire entrer par la grille, chacune  
 “ passait sa main à travers les bar-  
 “ reaux, & prenait, comme elle  
 “ pouvait, les fruits dont elle avait  
 “ envie. Nous mangeames notre  
 “ gouter avec une gaité qui amusa  
 “ beaucoup Monsieur de Sénange :  
 “ il resta fort longtems avec nous ;  
 “ & quand il s’en alla, nous le pri-  
 “ ames toutes de revenir le plutot  
 “ possible. Il nous demanda, en  
 “ fouriant, lequel nous préférions,  
 “ qu’il vint sans le gouter, ou le  
 “ gouter sans lui ? Ces demoiselles  
 “ reprirent leur air poli pour l’assu-  
 “ rer qu’elles aimaient bien mieux  
 “ le revoir — *Et vous, Adèle,*” me

dit-il ? — “ Moi,” répondis - je en  
 souriant ? “ je regretterai beaucoup  
 “ l’absent, quelque’il soit.—Ma fran-  
 “ chise le fit rire ; il promit de re-  
 “ venir bientôt, & de ne rien séparer.  
 “ Pendant huit jours, nous ne par-  
 “ lames que de lui. Toutes les  
 “ pensionnaires auraient voulu l’a-  
 “ voir pour leur pere, leur oncle,  
 “ leur cousin ; mais, s’il faut être  
 “ vraie, aucune ne pensait qu’on  
 “ put l’épouser. Nous nous étions  
 “ accoutumées bien vite à le regarder  
 “ comme un ancien ami.... Il fallait  
 “ qu’il m’eut distinguée ; car un  
 “ jour il me demanda si je serais  
 “ bien aise d’être sa femme ? Je  
 “ l’assurai que oui, mais sans y faire  
 “ grande attention. Peu de jours  
 “ après, ma mere écrivit à la supé-  
 “ rieure qu’elle allait me prendre

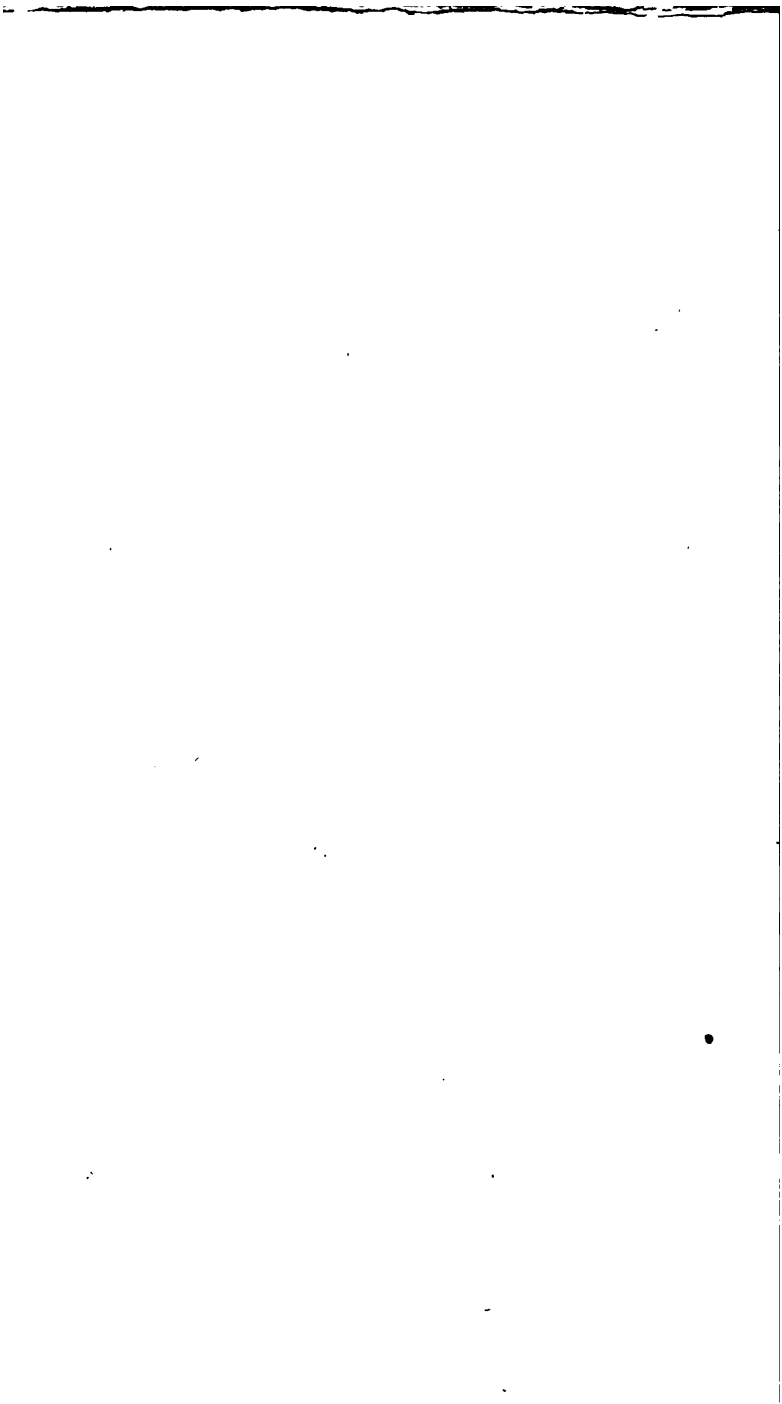
“ chez elle. Nous étions à la ré-  
 “ création, lorsqu'elle vint m'an-  
 “ noncer cette triste nouvelle. Ce  
 “ fut véritablement un malheur gé-  
 “ néral : toutes mes compagnes  
 “ quitterent leurs jeux, m'entou-  
 “ rerent, & nous pleurames toutes  
 “ ensemble. Une vieille femme de  
 “ chambre de ma mere vint me  
 “ chercher : mes regrets étaient si  
 “ vifs que, quoique ce fut pour la  
 “ première fois que je sortisse du  
 “ couvent, rien ne me frappa : j'é-  
 “ tais la tête cachée dans mon mou-  
 “ choir, étouffée par mes sanglots.  
 “ Je ne fais pas encore quel acci-  
 “ dent fit renverser notre voiture,  
 “ car je ne me souviens que du mo-  
 “ ment où vous vintes nous secourir.  
 “ je n'ai pas oublié l'intérêt que vous  
 “ me témoignates ; & le jour où je

# ERRATA.

## VOL. II.

pag. lig.

- 19 6 éleva, *lisez* élevat.  
27 10 cour, *lisez* cours.  
31 11 amais, *lisez* jamais.  
60 9 eu, *lisez* eue.  
92 2 fis, *lisez* fis.  
179 1 je, *lisez* je ne.  
203 2 apprendse, *lisez* apprendre.  
206 12 fini, *lisez* fini.  
207 1 crit, *lisez* écrit.  
211 13 baifait, *lisez* baifai.  
ib ib. foupirans, *lisez* foupirant.



**LETTRES**  
**DE**  
**LORD SYDENHAM.**

---

**LETTRE XXIII.**

Neuilly, ce 31 Août, 2 h. du matin.

**I**MMEDIATEMENT après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. Monsieur de Sénange lui dit d'en mener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la né-

VOL. II.

B

cessité, & ne s'en trouva pas gênée ; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y foumettait avec peine. Elle partit gaiement, & je la suivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, & me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait, avec Adèle, me rejoindre par l'intérieur.—Mais, lui dis-je, puisque je vais me retrouver aussitôt que vous dans le monastère, pourquoi ne me laisseriez-vous pas entrer tout simplement avec Madame de Sénange, sans me faire faire, seul, un chemin aussi inutile ? — “ Non,” me répondit-elle en souriant ; “ la même



“ loi qui suppose que vous êtes les  
 “ maîtres d’entrer dans nos maisons,  
 “ lorsque la clôture est interrompue  
 “ par le hasard, nous défend de  
 “ vous en ouvrir les portes volon-  
 “ tairement. Les esprits forts peu-  
 “ vent se conduire par leur juge-  
 “ ment ; mais nous, qui sommes  
 “ des êtres imparfaits, nous suivons  
 “ exactement la règle, sans oser en  
 “ interpréter l’esprit, ni permettre  
 “ à l’obéissance d’établir des bornes  
 “ que, tour à tour, la faiblesse ou  
 “ l’exagération voudrait changer.”—

Je conduisis donc Adèle à la porte  
 de clôture. Dès qu’elle fut entrée, on  
 la referma sur elle, avec un si grand  
 bruit de barres de fer & de verroux,  
 que mon cœur se ferra comme si je  
 n’avais pas dû la revoir dans l’instant  
 même. Je me hatai de faire le tour

de la maison, & j'arrivai à cette brèche presqu'aussitôt qu'elles. La supérieure me reçut, accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être, m'accuserez-vous de folie ; mais véritablement, je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda, tout bas, si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces Dames ; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois, étant malade, elle désirait aller la voir.—Il fallut bien y consentir.—Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, & me laissa avec cette

digne femme, qui voulut bien m  
conduire dans l'intérieur du couvent.

“ Notre maison,” me dit-elle,  
“ est, à elle seule, un petit monde  
“ séparé du grand. Nous ne con-  
“ naissons ici, ni le besoin, ni la  
“ fortune. Aucune religieuse ne se  
“ croit pauvre, parce qu'aucune  
“ n'est riche. Tout est égal, tout  
“ est en commun ; ce qui nous est  
“ nécessaire se fait dans la maison.  
“ Les emplois sont distribués suivant  
“ les talens de chacune. Souvent  
“ nous cédon's à leur gout ; quel-  
“ quefois nous le contrarions : car,  
“ si les ames tendres ont besoin d'être  
“ conduites avec douceur, même  
“ pour aimer Dieu, les esprits ar-  
“ dens croyent que, pour gagner le  
“ ciel, il faut une vie pleine d'auf-  
“ térités. Je cherche à connaître

“ leur caractère, sans paraître le dé-  
 “ viner. Obligée de maintenir l’o-  
 “ béissance à la règle de ce monas-  
 “ tère, je desirerai que ce soit avec  
 “ peu d’effort, & qu’elles soient  
 “ heureuses autant qu’il est possible :  
 “ toutes le deviennent en les tenant  
 “ continuellement occupées du bon-  
 “ heur des autres. Les anciennes  
 “ sont à la tête de chaque différent  
 “ exercice ; ne pouvant plus faire  
 “ beaucoup de bien par elles-mêmes,  
 “ elles ont au moins la consolation  
 “ de le conseiller, d’apprendre aux  
 “ jeunes à faire mieux. & ces der-  
 “ nières trouvent une sorte de plaisir  
 “ dans la déférence qu’elles ont  
 “ pour celles d’un âge avancé. L’a-  
 “ mour de la vertu a besoin d’ali-  
 “ mens, & je regarderais comme  
 “ bien à plaindre, celles qui n’au-

“raient aucun devoir à remplir.”—  
 Je voulus tout voir ; elle me mena à  
 la roberie (1). Quatre religieuses,  
 seulement, y faisaient les vêtemens  
 de toute la maison. C'était l'heure  
 du silence ; elles se leverent sans nous  
 regarder, & se remirent à leur ou-  
 vrage sans nous parler.—De là, nous  
 allames à la lingerie : toujours d'aussi  
 grands détails & aussi peu de monde  
 pour y suffire. La supérieure, m'en  
 voyant étonnée, me demanda s'il ne  
 fallait pas bien leur menager de l'oc-  
 cupation pour toute l'année. Nous  
 parcourumes ainsi toute la maison.  
 Les religieuses me reçurent toujours  
 avec la même politesse & le même

---

(1) Nom de la salle où l'on fait, & serre les  
 robes de toutes les Religieuses.

recteillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie : là, le silence était interrompu ; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, & même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes & incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait, dans cette salle immense, des oiseaux, un gros chien, deux chats, & sur les fenêtres, entre des chassés, des fleurs, de petits arbustes, & des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens ; " mais ici," ajouta-t-elle, " tout ce qui divise l'attention soulage, & devient un de nos devoirs : lorsque l'esprit ne peut plus être occupé longtems, il a

« besoin d'être distrait. »—Il y avait, dans cette chambre comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, & de jeunes qui lui obéissaient.—Nous gagnames les classes ; c'est là que le souvenir d'Adèle me faisoit plus fortement que jamais ; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison ! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles, que l'affection & l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille ! Je les considérais toutes comme les sœurs d'Adèle, & je me sentais, pour chacune, un attrait particulier. Je leur demandai quelle étoit sa meilleure amie ? *c'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois.—Et quelle est celle que Madame de Sénange préférerait ?—

Elles regarderent toutes une jeune personne belle & modeste, qui baissa les yeux en rougissant, paraissant plus embarrassée d'être distinguée qu'elle n'eut été sensible à l'oubli : je fis des vœux pour son bonheur, & pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité. Quel étonnant contraste, de voir ces jeunes pensionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des succès dans le monde, toutes les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, & qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens : leur taille, leur figure, leur maintien, sont soignés sans recherche, mais



avec l'attention que pourrait y donner la mere la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal ; la maitresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite, & il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur & sans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient ; une d'elles devidait un écheveau de soie très-fine, & si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout : enfin, après avoir essayé de toutes les manieres, elle y renonça, prit sa soie & la jetta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, & la jetta dans la rue : peut-être, lui dit-elle en souriant, quelqu'un, plus patient & plus

pauvre que vous, la ramassera . . . La  
 jeune fille rougit ; & la supérieure,  
 pour ne pas augmenter son embarras,  
 chercha à m'éloigner, en me propo-  
 sant de me mener voir le service des  
 pauvres. " Cette institution," me  
 dit-elle, vous prouvera, j'espère,  
 " que rien n'échappe à une charité  
 " bien entendue. Il y a plus d'un  
 " siècle qu'un vieillard a attaché, à  
 " notre maison, un bâtiment & des  
 " fonds, pour recevoir, tous les  
 " soirs, les paysans que leurs affaires  
 " ou leur chemin forceraient à passer  
 " par Paris, & qui, n'ayant point  
 " d'asyle, seraient exposés à mille  
 " dangers sans cette ressource. Ils  
 " n'ont besoin que d'un certificat  
 " de leurs curés pour être admis,  
 " mais ils ne peuvent rester que trois  
 " jours ; car on ne suppose point

“ que leurs affaires doivent les rete-  
 “ nir plus longtems. Cependant,  
 “ nous ne nous sommes jamais re-  
 “ fusées à accorder un plus grand  
 “ délai à ceux qui annonçaient de  
 “ vrais besoins.” — Tout en mar-  
 chant, je lui demandai pourquoi  
 elle avait repris cette jeune pension-  
 naire devant moi, & cependant sans  
 la gronder ? — “ Il y a peu de jours  
 “ qu’elle est avec nous,” me répon-  
 “ dit-elle, “ & elle avait besoin  
 “ d’une leçon. Pour rien au monde  
 “ je ne l’aurais reprise, devant per-  
 “ sonne, d’une faute réelle. Le  
 “ mystère avec lequel les instituteurs  
 “ cachent les torts graves, augmente  
 “ la honte & les remords des élèves;  
 “ mais pour les étourderies de la  
 “ jeunesse, les mauvaises habitudes,  
 “ les distractions, nous croyons que

“ tout ce qui peut imprimer un plus  
 “ long souvenir doit être employé :  
 “ je ne l’ai pas grondée, parce qu’elle  
 “ n’avait rien fait de mal en soi, &  
 “ qu’il faut garder la sévérité pour  
 “ des occasions vraiment repréhen-  
 “ sibles. Les enfans ont toutes les  
 “ passions en miniature. Leur vie  
 “ est, comme celle des personnes  
 “ faites, partagée entre *le mal*, *le*  
 “ *bien*, & *le mieux*. Nous repre-  
 “ nons rigoureusement celles qui  
 “ annoncent des dispositions facheu-  
 “ ses ; nous montrons, nous con-  
 “ seillons doucement le bien ; ce  
 “ n’est pas l’obéissance, mais le gout  
 “ qui doit y porter ; & nous louons,  
 “ nous chérifions celles qui, plus  
 “ avancées, croient à la perfection  
 “ & la cherchent.” — Nous arrivâmes  
 à l’hôpital : représentez-vous, Henri,

une voute immense, éclairée par trois lampes, placées à une si juste distance les unes des autres, que le jour y était suffisant, quoique la lumière y fut sans éclat. Une table fort étroite, & se prolongeant sur toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit, sur les murs, des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, & à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle, était un prie-dieu ; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe, assez épaisse pour les nourrir, & cependant fort appétissante. La supérieure la servit, & quatre jeunes religieuses

lui apportaient promptement, & successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, & qu'elles reportaient à chaque pauvre : ensuite on leur donna, à chacun, un petit plat plein d'un ragout mêlé de viande & de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit, tout haut, une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre & le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai, avec soin, des revenus & des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné, du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait

lui donner une surveillance aussi étendue ! c'était toujours, *des usages qu'elle avait trouvés, des exemples qu'elle avait reçus, des secours & des consolations que ses religieuses lui donnaient.* “ Une des premières règles  
 “ de cette maison,” me dit - elle,  
 “ est de ne rien perdre, de croire  
 “ que tout peut servir : par exemple,  
 “ après le diner de nos pensionnaires,  
 “ une religieuse a le soin de ramasser,  
 “ dans une serviette, tous les petits  
 “ morceaux de pain que les enfans  
 “ laissent; car la gourmandise trouve  
 “ à se placer, même en ne mangeant  
 “ que du pain sec ; & je suis tous-  
 “ jours étonnée du choix & des dif-  
 “ férences qu'elles y trouvent. On  
 “ porte ces restes dans le bassin des  
 “ pauvres : une pensionnaire fuit  
 “ toujours la religieuse qui se garde

“ bien de lui dire, *regardez*, mais  
 “ qui lui montre que tout est utile.  
 “ Travaillent elles ? le plus petit  
 “ chiffon, un bout de fil est serré,  
 “ & finit toujours par être employé.  
 “ En leur faisant ainsi pratiquer en-  
 “ semble la charité qui ne refuse  
 “ aucun malheureux, & l'économie  
 “ qui seule nous met en état de les  
 “ secourir, elles apprennent de bonne  
 “ heure qu'avec de l'ordre, la for-  
 “ tune la plus bornée peut encore  
 “ faire du bien ; & qu'avec de l'at-  
 “ tention, les riches en font chaque  
 “ jour davantage.” —Après le souper,  
 qui dura une demi-heure, tous les  
 pauvres se mirent à genoux, & la  
 plus jeune des religieuses se mettant  
 aussi à genoux devant le prie - dieu,  
 fit tout haut la prière, à laquelle ils  
 répondirent avec une dévotion, que



leur gratitude augmentait sûrement. Je fus frappé de la voix douce & tendre de cette religieuse ; la pâleur de la mort était sur son visage : elle me parut si faible, que je craignais qu'elle n'éleva la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait longtems qu'elle avait prononcé ses vœux ? *il y a six mois*, me répondit-elle, &, après un long soupir, elle ajouta : *j'étais bien jeune alors !.....* & elle s'éloigna.—Ah ! m'écriai-je en me rapprochant de la supérieure, y en aurait-il parmi vous qui fussent malheureuses ?—“ Ne m'interrogez pas sur ma plus grande peine,” me dit-elle en rougissant ; veuillez “ croire seulement qu'alors ce ne “ serait pas ma faute, que je leur “ donnerais toutes les consolations “ qui seraient en ma puissance..

“ Leurs vertus, leur résignation  
 “ peuvent les rendre heureuses sans  
 “ moi; mais elles ne sauraient avoir  
 “ de peines que je ne les partage.  
 “ Comme la plus simple religieuse,  
 “ je n’ai que ma voix pour les ad-  
 “ mettre ou les refuser. Celles  
 “ qu’une véritable dévotion déter-  
 “ mine, sont parfaitement heureuses;  
 “ mais il est de jeunes novices qu’un  
 “ excès de ferveur trompe elles-  
 “ mêmes : d’autres qui, se fiant à  
 “ leur courage, renoncent au monde  
 “ pour des intérêts de famille, &  
 “ nous le cachent avec soin. Le  
 “ sort des religieuses qui se repen-  
 “ tent est d’autant plus à plaindre,  
 “ que notre état est le seul, dans  
 “ la vie, où il n’y ait jamais de  
 “ changement & aucune espé-  
 “ rance !” — Comme elle disait ces

mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté, n'effacèrent point la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étais encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin ; & après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait *sa chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y entra, & la referma sur elle, avec ce même bruit de verrou, de triple ferrure, qui ne ressemblait que trop à une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse, quand chaque jour, ce

bruit lui renouvelait le sentiment & le regret de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, Monsieur de Sénange se fit trainer au-devant de nous, & reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence : *bon jour, mes enfans*, nous dit-il avec joie : mon cœur treffaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fut sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties ; mais quand j'arrivai à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois, elle aurait été bien malheureuse !— & malheureuse pour toujours, me répondit-il !—Il la regarda avec at-

tendrissement; son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui, baïsa sa main avec une tendre reconnaissance. “ Ma chere enfant,” lui dit-il en la pressant contre son cœur, “ dites-moi que vous ne regrettez pas notre union ; je ne veux que votre bonheur ; chez, demandez-moi tout ce qui pourra y ajouter !” — Tant d’émotions firent mal à ce bon vieillard ; il pleurait & tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, & je donnai à M. de Sévange tous les soins que je pus imaginer ; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu’il fut un peu calmé, il s’endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le re-

pos. J'ai lu, je me suis promené, je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, & le sommeil est encore bien loin ! cependant, je suis tranquille, heureux, sans remords. Il n'est plus nécessaire que je m'éloigne; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvat jamais un sentiment dont cet excellent homme eut à se plaindre.

“ vous apperçus à l’opéra, j’éprou-  
 “ vai un plaisir sensible. Quelque  
 “ chose eut manqué au reste de ma  
 “ vie, si je ne vous avais jamais  
 “ retrouvé. A peine étais - je dans  
 “ la chambre de ma mere, qu’elle  
 “ me dit séchement de m’asseoir  
 “ près d’elle & de l’écouter : je lui  
 “ trouvai un air solemnel qui m’ef-  
 “ fraya si fort, qu’il était impossible  
 “ que la chose qu’elle avait à m’an-  
 “ noncer ne me parut pas douce en  
 “ comparaison de mes craintes; aussi,  
 “ lorsqu’elle m’apprit qu’il ne s’a-  
 “ gissait que d’épouser Monsieur de  
 “ Sénauge, y consentis-je avec joie.  
 “ A peine eut - elle mon aveu,  
 “ qu’elle voulut bien me renvoyer  
 “ au couvent, où je restai jusqu’au  
 “ jour de la célébration. En ren-  
 “ trant dans la maison, j’appris à la  
 Vol II. D

“ supérieure mon prochain établisse-  
 “ ment : elle me regarda avec des  
 “ yeux où la pitié était peinte ; sa  
 “ compassion m’effraya ; &, sans  
 “ savoir pourquoi, je m’affligeai dès  
 “ qu’elle parut me plaindre. En la  
 “ quittant, j’allai faire part de mon  
 “ mariage à mes compagnes : elles  
 “ l’apprirent aussi avec un étonne-  
 “ ment mêlé de tristesse. Cette  
 “ impression me gagna ; j’étais in-  
 “ quiète, indécise ; &, dans ce  
 “ moment, l’on m’aurait rendu un  
 “ grand service en m’assurant posi-  
 “ tivement que j’étais fort heureuse  
 “ ou très à plaindre. Cependant,  
 “ peu à peu, réfléchissant sur la  
 “ bonté de Monsieur de Sénange,  
 “ mes amies se flatterent que je  
 “ pourrais être heureuse ; le len-  
 “ demain il m’écrivit une lettre si



“ touchante, dans laquelle il pa-  
 “ raissait desirer si sincèrement, si  
 “ vivement mon bonheur, qu’elle  
 “ me rendit toute ma confiance. Je  
 “ me rappelle encore, avec plaisir,  
 “ la complaisance qu’il eut pour moi,  
 “ lorsque nos deux familles étaient  
 “ réunies pour lire mon contrat de  
 “ mariage. Pendant cette lecture,  
 “ qui était une affaire si importante,  
 “ vous serez peut-être étonné d’ap-  
 “ prendre que je n’étais occupée que  
 “ du desir de faire signer, à la su-  
 “ périeure & à mes compagnes,  
 “ l’acte qui disposait de moi. N’o-  
 “ sant pas en parler à ma mere, je  
 “ le demandai, tout bas, à Monsieur  
 “ de Sénange, & il le proposa, le  
 “ voulut, comme si c’était lui qui  
 “ en eut eu la pensée. La supérieure  
 “ vint donc avec les pensionnaires;

“ elles signèrent toutes, en faisant  
“ des vœux pour mon bonheur ;  
“ vœux sinceres, qui ont été exau-  
“ cés ! Lorsque les notaires eurent  
“ emporté cet acte, qui m’était de-  
“ venu précieux par les noms dont  
“ il était couvert, je vis entrer  
“ quatre valets de chambre de Mon-  
“ sieur de Sénange, portant des cor-  
“ beilles magnifiques, remplies de  
“ présens de noccs. Les bonnets,  
“ les parures, enchanterent mes  
“ compagnes ; les plus beaux bijoux  
“ m’étaient donnés : ma mere m’en  
“ apprenait la valeur, & se char-  
“ geait de mes remercimens. La  
“ troisieme corbeille renfermait les  
“ diamans qu’on admira beaucoup,  
“ & dont ma mere me para aussitot :  
“ mais ce qui étonna davantage, fut  
“ une paire de bracelets de perles

“ de la plus grande beauté : ce sont  
 “ les bracelets,” me dit-elle en riant,  
 “ que je portais le jour où je vous  
 “ vis à l’opéra . . . . . Mes compa-  
 “ gnes,” ajouta - t - elle, “ furent  
 “ charmées de me voir aussi brillante.  
 “ La quatrième corbeille était rem-  
 “ plie de jolies bagatelles ; c’était  
 “ des présens pour chacune d’elles,  
 “ car Monsieur de Sénange n’ou-  
 “ blait rien. Mon frère proposa  
 “ d’en faire une loterie le lende-  
 “ main : cette idée fut adoptée avec  
 “ joie, & nous nous séparâmes fort  
 “ contents les uns des autres : la  
 “ loterie fut tirée, & le hasard, que  
 “ je dirigeai, donna, à chacune de  
 “ mes compagnes, ce qu’elles au-  
 “ raient choisi. J’obtins d’être ma-  
 “ riée dans l’église de mon couvent.  
 “ A très peu de différence près,

“ toutes mes journées se passèrent  
 “ ensuite comme celles dont vous  
 “ avez été le témoin. Depuis votre  
 “ arrivée, il y a un intérêt de plus;  
 “ & il est vif, je vous assure; car je  
 “ ferais fort étonné si, après moi,  
 “ vous n’étiez pas ce que Monsieur  
 “ de Sénange aime le mieux.” — Elle  
 s’arrêta en disant ces mots, auxquels  
 j’aurais bien voulu changer quelque  
 chose. — Un ouvrier nous apprit qu’il  
 était onze heures. Nous courumes  
 au bateau : Adèle était inquiète de  
 s’être oubliée si longtems, & ne sa-  
 chant pas trop comment excuser une  
 pareille étourderie; car Monsieur de  
 Sénange déjeune toujours à dix heu-  
 res précises. — En entrant dans le  
 salon, nous le trouvâmes assis dans  
 son grand fauteuil, & lisant. Il prit  
 son chocolat sans nous parler : Adèle

but une tasse de thé, nous restâmes dans le plus grand silence. Le déjeuner fini, il reprit son livre ; Adèle apporta son ouvrage près de lui ; je remontai dans ma chambre.—Je suis un peu embarrassé de ma contenance : le froid silence de Monsieur de Sérange me glace au point de ne pouvoir lui dire une parole. S'il ne me parle pas le premier ! . . . . je me reprocherai toute ma vie de lui avoir fait de la peine.—Je vous écrirai ce soir, comment notre entrevue se sera passée.

## LETTRE XXVII.

Ce 4 Septembre au soir.

**AU** lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vint me chercher pour dîner, car j'aurais été trop embarrassé de me retrouver, peut-être seul, avec Monsieur de Sénange, sans savoir s'il était encore fâché ; au lieu que dans la salle à manger, tout fait diversion. Les gens timides savent seuls combien on est heureux, quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid : chaque plat peut devenir un sujet de conversation ;

& je ne pouvais guere compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais, comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le desire, en descendant, les gens m'avertirent qu'on m'attendait pour venir se mettre à table : je fus donc obligé d'entrer dans le salon. Dès qu'Adèle me vit elle se leva, & donna le bras à Monsieur de Sénange pour le mener dîner : je me rangeai sur leur passage, &, lorsqu'ils furent devant moi, je leur fis une profonde révérence . . . . . Apparemment que, sans m'en appercevoir, j'avais supprimé, depuis longtems, cette politesse cérémonieuse, car Monsieur de Sénange s'arrêta avec étonnement, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds, & me rendit

mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle fit un grand éclat de rire. Il sourit aussi ; “ venez,” me dit-il, “ en prenant mon bras, “ mais ne la laissez plus s'oublier “ si longtems ; elle ne fait pas “ encore combien le monde est “ méchant, & vous seriez inexcusable de la rendre l'objet d'une “ calomnie.” — Je voulus lui répondre, il ne le permit pas, & nous fumes nous mettre à table.—Pendant le repas, il me parla avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, traita Adèle avec plus de considération, lui demandant souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; & regardant ses gens avec un sérieux, une dignité que je ne lui avais pas encore vue ; il me prouva qu'il fallait rappeler leur respect, si l'on



voulait imposer silence à leurs malignes observations.—Quoiqu'il vint beaucoup de monde après dîner, Adèle trouva moyen de m'apprendre que, le matin, Monsieur de Sénange étant resté encore longtems sans lui parler, cela lui avait fait tant de peine, qu'elle s'était mise à pleurer sans rien dire non plus ; & qu'alors, lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché.—Non, reprit-il ; mais j'ai été affligé que vous m'ayez tout à fait oublié. — Elle l'assura que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, & lui raconta tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage, de sa reconnaissance, des pensionnaires, des gouters. “ A mesure que je lui parlais,” me dit-elle, “ la sérénité revenait sur son visage.

—*Je vous crois*, a-t-il répondu, *mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue, & à une heure aussi extraordinaire.* “ J’ai promis d’être “ plus attentive, & il n’a plus voulu “ qu’il en fut question.”—Qu’il est bon, Henri, & quelle humeur j’aurais eu à sa place ! Mais ne parlons plus de ce petit orage ; c’est demain un jour de bonheur & de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de Monsieur de Sénange : combien il va jouir de la fête qu’Adèle lui prépare !

## LETTRE XXVIII.

5 Septembre, 2 h. du matin.

AH, Henri ! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir, & même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent, ou qui réussissent aux autres hommes.—Legere Adèle, comme je vous aimais !—Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle ; c'était sa vie entière que je comptais rendre heureuse, & sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment ! mais je suis trop agité pour écrire à présent ; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête, que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée ! . . .

## LETTRE XXIX..

5 h. toujours dans la puit..

**H**IER matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que Monsieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal, & y avait fait établir des gradins, pour asseoir les meres & les mentors de sa jeune société. Une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour Monsieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, & sans me donner le tems de lui parler,

elle me pria d'aller lui tenir compagnie, & surtout d'empêcher qu'il ne vint la chercher.—Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaisir qu'elle allait avoir ; elle ne m'écouta point : je commençai deux ou trois phrases, qu'elle interrompait toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu ; cependant je lui obéis, & j'entrai chez Monsieur de Sénange qui, posant son livre, me dit, en riant, que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret, mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête.— Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles ; & il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il n'apperce-

vait point ce dérangement.—A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il: effectivement, il eut la complaisance de se dépêcher, & il nous quitta en disant, assez naturellement, qu'ayant affaire, il allait passer dans sa chambre. A peine eut-il abandonné le salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes, & de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette; je fus dans ma chambre, & après de deux heures, elle me fit dire de descendre chez Monsieur de Sénange. Dès que j'y fus entré, on vint l'avertir que quelques personnes le demandaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, & fut les chercher dans le salon: il y trouva ses amis, qui l'attendaient pour l'em-

brasser & le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt ; les vieillards, la jeunesse, les enfans, il fut parfait pour tous.— Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière : elle y avait fait mettre une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangerent ; mais avant de s'asseoir pour dîner, chacun d'eux prit un verre, & but à la santé de leur bon seigneur : *à sa longue santé*, cria Adèle ; *à sa longue santé*, reprirent-ils tous à la fois. Lorsqu'ils furent assis, nous allâmes aussi nous mettre à table. Monsieur de Sénange fut fort gai pendant le repas ; nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture & vîmes paraître Madame la Duchesse de Mortagne, son fils, &

ses deux filles. Je reconnus l'ainée pour être cette jeune pensionnaire, belle & modeste, qu'Adèle préférait à toutes, & dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frere à son amie, qui le présenta, à son tour, à Monsieur de Sénange, en lui disant qu'elle avait prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs. — Plusieurs voitures se succéderent, & avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux pour le bonheur & la santé de ce bon vieillard : elles chanterent une ronde faite pour lui ; Adèle chantait les premiers couplets, qu'elles répétaient toutes ensemble : ce moment fut fort joli, mais passa bien vite : après qu'il les eut remer-



ciées, le bal commença. Elles furent toutes très gaies : Adèle dit qu'elle ne voulait pas danser, pour s'occuper des autres davantage. — Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire, semblable à celui qu'elle a montré ! jamais on ne la trouvait à la même place ; elle parlait à tout le monde ; aux mères, pour louer leurs enfans . . . aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire . . . aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus . . . Récemment j'étais confondu, & elle me paraissait une personne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle comme elle traversait la salle ; mais elle se détourna & alla causer avec Mon-

fleur de Mortagne, dont la danse brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. — Il la pria de danser avec lui ; & elle qui, dès le commencement du bal, avait refusé de danser, pour mieux faire les honneurs de sa maison ! elle qui avait refusé tous les autres hommes, après s'être fait très peu prier, l'accepta pour une contre-danse. — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien supérieurs aux autres : on fit cercle autour d'eux pour les voir & les applaudir. Adèle, éniivrée d'hommages, voulut danser encore, & toujours avec Monsieur de Mortagne. Se reposait-elle un instant, il s'asseyait près de sa chaise — désirait-elle quelques rafraichissemens, il courait les lui chercher — parlait-on d'une

danse nouvelle, il était trop heureux de la suivre ou de la conduire.— Enfin, ils ne se quitterent plus.... il jouait avec son éventail, tenait ses gants qu'elle avait otés, & elle riait de ces folies.—Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, elle le lui laissa : je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part & d'autre.—A onze heures les fenêtres du jardin s'ouvrirent, & laissèrent voir une illumination charmante. Partout étaient les chiffres de Monsieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaissance, & Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer !.... Entraînée par Mellès de Mortagne & leur frere, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point, car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais

jusqu'à être importun. Monsieur de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, & resta avec moi.—Bientot nous entendîmes, sur la rivière, une musique charmante, & les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contentée d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, en priant Monsieur de Sénange de faire appeler ses enfans : après bien des cris & des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. Monsieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour?—Elle lui répondit qu'elle serait très aise de le voir ; sans se rappeler, apparemment, qu'elle m'avait fait défendre sa porte longtems, sous le prétexte que sa

mère lui avait défendu de recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs plus tendrement qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes. — Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Sénange remercia sa femme avec une bonté que je trouvai presque ridicule ; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — En se retirant dans sa chambre, elle daigna s'appercevoir que je montais l'escalier derrière elle, & me dit, assez légèrement, *bonsoir, Milord!* — *Vous auriez pu me dire bonjour,* lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc ?* — *Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* — *Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué,* reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laissai

pas le plaisir de se moquer de moi davantage, & je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. En détournant l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, me suivant des yeux, & croyant sûrement que je m'arrêterais un instant, mais je rentrai tout de suite dans ma chambre.— Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette ; cependant j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de l'être à cet excès... Assurément je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser ; je voudrais même me persuader qu'elle aimait ce jeune homme ; alors, au moins, l'estimerais-je encore !.... mais elle le voyait pour la première fois... que dis-je, pour la première fois ! peut-être l'a-t-elle connu au

couvent, lorsqu'il y venait voir ses sœurs ! Elle ne l'a jamais nommé, dans la crainte de se laisser pénétrer. Qui fait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison !—& voilà cette sincérité que j'adorais, & qui n'était qu'un raffinement de coquetterie.—Ah ! sans les égards que je dois à Monsieur de Sénange, je serais parti cette nuit même ; & elle ne m'aurait jamais revu, mais je ne resterai pas longtemps, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

# LETTRE XXX.

Ce 5 Septembre, 9 h. du matin.

**J**E n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi : ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler ; c'est moi, insensé, qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui desirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer.... Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien, &, suivant toujours ses premiers mouvemens, il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa



conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeuner ; mais j'entends du bruit dans le corridor . . . . . c'est la marche de Monsieur de Sénange... la voix d'Adèle.... on frappe à ma porte . . . ah ! vient-elle jouir de ma peine ? . . . . .

. . . . .  
 . . . . .  
 Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monsieur de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant, qu'en bons maîtres de maison, ils venaient savoir si je n'avais besoin de rien ?.... Il s'est assis près de moi, & m'a questionné, avec beaucoup d'intérêt,

sur ma santé: pendant ce tems, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fut venue que pour le conduire : elle était pâle, n'a pas levé les yeux . . . & j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je sais qu'en France, les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne ; mais le souvenir de nos usages donnait, à la visite d'Adèle, un charme qui me troublait malgré moi. Que ne donnerais-je pas pour que cette maudite fête n'eut jamais eu lieu ! . . . . Elle ne me parla point ; seulement, en s'en allant, elle me demanda si je descendrais dîner ? Je lui répondis froidement que je serais dans le salon à trois heures. — Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme ;

j'avais tort de craindre sa présence,  
 je ne l'aime plus.... mais je sens  
 un vuide que rien ne peut remplir.  
 Adèle occupait tous mes souvenirs,  
 remplissait tous mes vœux ; ce qui  
 m'entoure m'est devenu étranger....  
 Adèle n'est plus Adèle..... il me  
 semble que Monsieur de Sénange n'est  
 plus le même non plus.... & moi ?....  
 moi ! ... que ferai-je de moi ? ...

## LETTRE XXXI.

5 Septembre, minuit.

**C**OMMENT oser l'avouer ? j'ai pardonné ; j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux : je vous assure que c'est moi qui ai tous les torts, écoutez - moi. — A trois heures je suis descendu dans le salon ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait, & ne me regarda pas entrer ; je crus voir qu'elle pleurait. Comme ses larmes m'otaient la force de la gronder, je m'éloignai d'elle, & j'allai prendre, le plus indifféremment que je pus, un livre à

l'autre bout de la chambre. Adèle continuait son ouvrage sans lever les yeux : bientôt je vis de grosses larmes inonder son métier : mes résolutions m'abandonnerent ; je m'approchai d'elle, & entraîné malgré moi, *Adèle*, lui dis-je, *m'aimez-vous ? ne me répondez pas sans être sûre de vous-même, l'amour n'est pas un jeu pour moi !* Elle me tendit sa main, pressa la mienne en levant ses yeux au ciel : nous entendîmes le pas de Monsieur de Sénange, j'allai reprendre mon livre & m'asseoir à l'autre bout de la chambre. Peu de tems après, nous passâmes dans la salle à manger : j'essayai d'amuser Monsieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle ne dit pas un mot ; en sortant de table, je lui demandai tout bas

de lui parler un instant avant la fin du jour : elle le promit par un signe de tête. Selon notre usage, je jouai aux échecs avec Monsieur de Sénange ; il me gagna, ce qui ne lui était pas ordinaire. A six heures il vint du monde : Adèle proposa une promenade générale : elle la suivit quelques tems ; mais peu à peu, ralentissant sa marche, nous nous trouvâmes seuls, assez loin de la société : j'avais mille questions à lui faire, & cependant je fus quelques tems sans en retrouver aucune. Enfin, je lui demandai si elle connaissait Monsieur de Mortagne avant le bal ? elle m'assura que non. “ Monsieur “ de Mortagne,” me dit-elle, “ est “ parent très éloigné de ma mere, “ & le chef de sa maison. Quoi- “ qu'elle l'ait toujours recherché

“ avec soin, elle n’a jamais permis  
 “ que je le visse au couvent ; depuis  
 “ que j’en suis sortie, vous savez la  
 “ solitude dans laquelle j’ai vécu ;  
 “ j’aime beaucoup ses sœurs ; mais  
 “ Monsieur de Mortagne, je ne le  
 “ connais pas. ” — Pourquoi donc  
 avez - vous été aussi coquette avec  
 lui ? — “ Qu’appellez-vous coquette, ”  
 me demanda - t - elle avec son ingé-  
 nuité ordinaire ? — Comment, vous  
 ne le savez pas ? c’est involontaire-  
 ment que vous l’avez aussi bien  
 traité ! — Elle me répondit, en pleu-  
 rant, qu’elle ne savait ni la faute  
 qu’elle avait commise, ni ce qui  
 m’avait fâché. “ Dans le commen-  
 “ cement du bal, ” me dit - elle,  
 “ vous regardant comme de la mai-  
 “ son, j’ai cru qu’il était mieux de  
 “ s’occuper des autres : à la fin, la

“ gaïeté de mes compagnes m’a ga-  
 “ gnée ; tout le monde me priait de  
 “ danser ; j’en avais bien envie :  
 “ Monsieur de Mortagne danse mieux  
 “ que personne, & je l’ai préféré.” —  
 Mais il tenait vos gants, il a gardé  
 votre bouquet ! — “ J’ai trouvé très  
 “ drôle, très ridicule, qu’il y atta-  
 “ chat du prix ; & je les lui ai laissés,  
 “ parce que je n’y en mettais aucun.”  
 — Vous ne savez donc pas, Adèle,  
 que ce sont des faveurs que je n’au-  
 rais jamais pris la liberté de vous  
 demander ; & si quelquefois j’ai gardé  
 les fleurs que vous aviez portées,  
 au moins n’ai-je pas osé vous le dire.  
 — “ Pourquoi ;” m’a-t-elle répondu  
 en pleurant encore, “ cela m’aurait  
 “ appris à n’en jamais laisser à d’au-  
 “ tres.” — A ces mots, Henri, j’ai  
 tout oublié : je lui ai juré de lui



consacrer ma vie ! — La plus tendre reconnaissance s'est peinte dans ses yeux ; elle me remerciait avec étonnement, & comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant ! — Quelle ravissante simplicité ! Bientôt toute la compagnie nous rejoignit : il fallut la suivre. Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'était servie, revinrent à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux, je me le dis, me le répète ; mais je suis maintenant obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une âme tendre ! elle peut guérir : mais au moindre toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux, & quelque

chose me dit cependant que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une sorte de peine ; le son d'un violon me ferait mal : ah ! mon bonheur ne dépend plus de moi.— Ce soir, en remontant dans mon appartement, j'ai trouvé mon valet de chambre qui m'attendait pour me remettre une lettre qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant ; une femme très malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours : je vous enverrai demain la lettre touchante qu'elle m'écrit. Certes, ce ne fera pas le jour où je me livre de nouveau à l'espérance, que je ferai inaccessible à la pitié. Cependant, je parts avec inquiétude : car je n'ai pas trouvé le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas la lui

écrire non plus, ne sachant par qui  
lui faire remettre ma lettre ... mais  
je ne ferai qu'un jour loin d'elle ;  
cependant, si cette courte absence,  
surtout au moment de notre explica-  
tion, allait lui déplaire!... oh non...  
elle ne saurait soupçonner un cœur  
comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 Septembre:

VOICI la lettre qui m'a fait partir si brusquement ; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

*Copie de la lettre de la Sœur Eugénie,  
Religieuse au couvent où Adèle  
a été élevée.*

“ C'EST moi, Milord, qui ose  
“ m'adresser à vous ; c'est cette  
“ jeune Religieuse qui faisait la prière  
“ le jour que vous vintes voir le  
“ service des pauvres, au couvent  
“ de Sainte Anastasie. Il me parut

“ alors que vous deviniez la dou-  
 “ leur dont j’étais accablée : j’ap-  
 “ perçus, dans vos regards, un  
 “ sentiment de compassion qui adou-  
 “ cit, un moment, mes profonds  
 “ chagrins : je bénis votre bonté ;  
 “ je vous dus un bien incalculable  
 “ pour les malheureux, celui de  
 “ cesser un instant de penser à moi !  
 “ celui plus grand encore d’oser  
 “ prier le ciel pour votre bonheur.  
 “ Demander, c’est déjà sentir l’es-  
 “ pérance ! . . . . hélas, depuis long-  
 “ tems, cependant, j’ai cessé d’invo-  
 “ quer Dieu pour moi-même ; pour  
 “ moi qui l’offense sans cesse, qui,  
 “ tour à tour, maudissant mon état  
 “ ou succombant sous le poids des  
 “ remords, vis dans le désespoir du  
 “ sacrifice que j’ai fait à la vanité.  
 “ Mais permettez-moi, Milord, de

“ chercher à m’excuser à vos yeux,  
 “ en vous occupant un instant de  
 “ moi, & en vous parlant des mal-  
 “ heurs qui m’ont poursuivie depuis  
 “ que je suis au monde. A huit  
 “ ans j’ai perdu ma mere ; je l’ai  
 “ pleurée alors avec toute la douleur  
 “ qu’un enfant peut éprouver : mais  
 “ je n’ai véritablement senti l’étén-  
 “ due de la perte que j’avais faite,  
 “ que lorsque l’age m’eut appris à  
 “ comparer, lorsque le bonheur de  
 “ mes compagnes m’eut, en quel-  
 “ que sorte, donné la mesure de ma  
 “ propre infortune. C’est réelle-  
 “ lement alors que je l’ai perdue.  
 “ Il me semblait qu’elle m’était en-  
 “ levée une seconde fois : je lui  
 “ donnai de nouvelles larmes, & je  
 “ repris un deuil que je ne quitterai  
 “ jamais.—Depuis, toutes les an-

“ nées de ma jeunesse ont été mar-  
 “ quées par l’adversité. Mon pere  
 “ mourut de chagrin, à la suite  
 “ d’une banqueroute qui lui enlevait  
 “ toute sa fortune : un seul de ses  
 “ amis me conserva de l’intérêt, &  
 “ je le perdis avant qu’il eut pu  
 “ m’assurer un sort. Il ne me res-  
 “ tait plus que quelques parens  
 “ éloignés : les Religieuses leur  
 “ écrivirent ; les uns refuserent de  
 “ se charger de moi, d’autres ne  
 “ répondirent même pas ; enfin,  
 “ Milord, que vous dirai-je ! je me  
 “ vis, à dix-huit ans, sans amis,  
 “ sans parens, sans protecteur, à  
 “ la veille d’éprouver toutes les  
 “ horreurs de la plus affreuse pau-  
 “ vreté. On avait cru soigner beau-  
 “ coup mon éducation, en m’ap-  
 “ prenant à chanter, danser ; mais

“ je ne savais exactement rien faire  
“ d'utile : d'ailleurs j'aurais rougi,  
“ alors, de travailler pour gagner  
“ ma vie, & j'étais encore plus hu-  
“ miliée, qu'affligée, de ma misère.  
“ Les Religieuses seules m'avaient  
“ témoigné quelque pitié : leur re-  
“ traite me parut une ressource  
“ contre les malheurs qui m'atten-  
“ daient ; elles s'engagerent à me  
“ recevoir sans dot, si je pouvais  
“ supporter les austérités de la mai-  
“ son. La frayeur de me trouver  
“ sans asyle, si elles ne m'admet-  
“ taient pas, me donna une exacti-  
“ tude à suivre la règle, qu'elles  
“ prirent pour de la ferveur. Toute  
“ entière à cette crainte, je passai  
“ l'année d'épreuves, sans considérer  
“ une seule fois l'étendue de l'enga-  
“ gement que j'allais contracter. Je



“ n’avais, devant les yeux, que le  
 “ malheur & l’humiliation où je ferais  
 “ plongée, si elles me rejettent  
 “ dans le monde. Mais, comme celui  
 “ qui tombe & meurt en arrivant au  
 “ but, le jour même où je prononçai  
 “ mes vœux, fut le premier instant  
 “ où les réflexions m’accablèrent :  
 “ le soir, en rentrant dans ma cel-  
 “ lule, je pensai, avec effroi, que  
 “ je n’en sortirais que pour mourir.  
 “ Je la regardai pour la première  
 “ fois : imaginez, Milord, un petit  
 “ réduit de sept pieds carré ; une  
 “ seule chaise de paille ; un lit de  
 “ serge verte, en forme de tombeau ;  
 “ un prie-dieu, au-dessus duquel  
 “ était une image représentant la  
 “ mort & tous ses attributs : voilà  
 “ ce qui m’était donné pour le reste  
 “ de ma vie ! . . . Je regardai en-

“ core la petiteffe de cette chambre,  
 “ &, involontairement, j’en fis le  
 “ tour à petits pas, me pressant  
 “ contre le mur, comme si j’eusse  
 “ pu augmenter l’espace, ou que je  
 “ crusse qu’il put fléchir sous mes  
 “ faibles efforts : je fus bientôt re-  
 “ venue devant cette image, qui  
 “ m’annonçait ma propre destruction.  
 “ En la regardant plus attentivement,  
 “ j’apperçus qu’on y avait écrit une  
 “ sentence de Maffillon : je pris ma  
 “ lampe, & je lus, *que le premier*  
 “ *pas que l’homme fait dans la vie,*  
 “ *est aussi le premier qui l’approche*  
 “ *du tombeau.* Ces idées m’abfor-  
 “ baient ; je retombai sur ma chaise :  
 “ reprenant ensuite quelques forces,  
 “ je m’approchai encore de ce ta-  
 “ bleau, je le détachai pour le con-  
 “ sidérer de plus près : mais,

“ comme il suffit, je crois, d’être  
 “ malheureux pour que rien de ce  
 “ qui doit déchirer l’ame n’échappe  
 “ à l’attention, après l’avoir lu, re-  
 “ gardé, relu, je le retournai ma-  
 “ chinalement, & ce fut pour voir  
 “ ces paroles de Paschal, écrites  
 “ d’une main tremblante : (1) *si*  
 “ *l’éternité existe, c’est bien peu que*  
 “ *le sacrifice de notre vie pour l’obte-*  
 “ *nir ; & si elle n’existe pas, quelques*  
 “ *années de douleur ne sont rien ! . . .*  
 “ Ce doute sur l’éternité, ma seule  
 “ espérance ; ce doute qui ne s’était  
 “ jamais offert à moi, m’épouvanta :

---

(1) Lorsqu’une Religieuse meurt, sa cellule,  
 ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à  
 la nouvelle postulante ; ces paroles avaient  
 été, probablement, écrites par la dernière qui  
 avait occupé cette chambre.

“ je me jettai à genoux, & fans re-  
 “ gretter le monde qui m’effrayait  
 “ encore, les vœux éternels que je  
 “ venais de prononcer me firent  
 “ frémir. Je versais des larmes  
 “ sans pouvoir dire ce que j’avais :  
 “ je me désolais sans former aucun  
 “ souhait : je ne sentais qu’un stu-  
 “ pide abattement, dont je ne for-  
 “ tais que par des sanglots prêts à  
 “ m’étouffer. Enfin, je fus rendue  
 “ à moi-même par le son de la cloche  
 “ qui nous appelait à l’église ; je  
 “ m’y trainai : ma voix, qui jus-  
 “ que là s’était fait entendre par  
 “ dessus celle de toutes mes com-  
 “ pagnes, ma voix était éteinte :  
 “ j’étais debout, assise, les suivant,  
 “ sans savoir ce que je faisais. L’of-  
 “ fice finit, & les Religieuses  
 “ se mirent à genoux pour faire,

“ tout bas, une priere particulière à  
 “ la dévotion de chacune. Je me  
 “ prosternai comme elles, & dans  
 “ cette même place où, la veille  
 “ encore, j’avais invoqué le ciel  
 “ avec tant de confiance ; je joignis  
 “ mes mains avec ardeur, & baignée  
 “ de larmes, je demandai à Dieu,  
 “ de toutes les forces de mon ame,  
 “ je le suppliai, de détruire en moi  
 “ le sentiment & la réflexion. Je  
 “ sortis de l’église avec mes com-  
 “ pagnes, & pendant quelques  
 “ jours, je fus un peu plus tran-  
 “ quille ; mais je n’étais plus la  
 “ même ; tout m’était devenu in-  
 “ supportable. La Supérieure, dont  
 “ la bonté est celle d’un ange, li-  
 “ fait dans mon ame ; j’en jugeais  
 “ aux consolations qu’elle me don-  
 “ nait ; car jamais un reproche n’est

“ forti de sa bouche ; jamais non  
 “ plus elle n’a voulu entendre mes  
 “ douleurs. Un jour que, seule  
 “ avec elle, je me mis à fondre en  
 “ larmes, les siennes coulerent aussi:  
 “ *pleurez mon enfant, me dit-elle,*  
 “ *pleurez, mais ne me parlez point.*  
 “ *En voulant exciter la compassion des*  
 “ *autres, on s’attendrit soi-même ; on*  
 “ *passé en revue tous ses maux : s’il*  
 “ *est quelque circonstance qui nous soit*  
 “ *échappée, on la retrouve, & elle*  
 “ *nous blesse longtems ! D’ailleurs,*  
 “ *vous vous révolteriez si, desirant*  
 “ *vous donner du courage, j’essayais*  
 “ *de vous persuader que vous êtes*  
 “ *moins à plaindre, & votre faiblesse*  
 “ *s’autoriserait de ma pitié pour se*  
 “ *laisser aller au désespoir, jusqu’à*  
 “ *croire, peut-être, qu’il n’est point*  
 “ *d’exemples d’un malheur semblable*

“ au votre ! ... & combien vous vous  
 “ tromperiez ! .... Interdisez - vous  
 “ donc la plainte, ma chere enfant ;  
 “ mais soyez avec moi sans cesse, &  
 “ puissiez-vous faire usage de ma rai-  
 “ son & de la votre ! — Depuis cet  
 “ instant, je ne la quittai plus :  
 “ souvent je me désolais sans qu’elle  
 “ y fit d’autre attention que de cher-  
 “ cher à me distraire ; quelques fois  
 “ je riais jusqu’à la folie : alors elle  
 “ me regardait avec compassion,  
 “ mais sans me montrer jamais d’im-  
 “ patience ni d’humeur. — Le croi-  
 “ riez-vous, Milord ! son inaltérable  
 “ douceur me fatigua ; combien il  
 “ fallait que le malheur m’eût ai-  
 “ grié ! bientôt, loin de la cher-  
 “ cher, je l’évitai ; je m’enfonçai  
 “ dans ma cellule pour être seule ;  
 “ & là, je pensais sans cesse à cet  
 Vol. II. F

“ état où l’on ne conserve, de la  
 “ vie, que les tourmens ; où tous  
 “ les jours, tous les momens de  
 “ chaque jour se ressembloient ; à cet  
 “ état qui seroit la mort si l’on pou-  
 “ voit y trouver le calme. Ma santé  
 “ dépérissoit ; j’allais succomber,  
 “ lorsqu’un jour que la supérieure  
 “ étoit venue me retrouver dans ma  
 “ chambre, on vint l’avertir que  
 “ tout un pan du mur du jardin  
 “ étoit tombé. Elle y fut ; je la  
 “ suivis ; la brèche étoit considé-  
 “ rable, & je ne saurois vous rendre  
 “ le sentiment de joie que j’éprouvai,  
 “ en revoyant le monde une seconde  
 “ fois. En cet instant je ne me  
 “ sentis plus ; je riois, je pleurois  
 “ tout ensemble ; les Religieuses  
 “ arrivant successivement, la Supé-  
 “ rieure, pour leur cacher mon



“ trouble, me renvoya. Le lende-  
 “ main, dès cinq heures du matin,  
 “ j’étais dans le jardin ; cette brèche  
 “ donnait dans les champs, & me lais-  
 “ fait appercevoir un vaste horison.  
 “ Je contemplai le lever du soleil  
 “ avec ravissement. La petitesse de  
 “ notre jardin, la hauteur de ces  
 “ murs, nous empêche de jouir ja-  
 “ mais de ce beau spectacle: je me mis  
 “ à genoux; mon cœur m’échappa,  
 “ comme malgré moi, & dans ce  
 “ premier moment d’émotion, je fis  
 “ une courte priere avec ma pre-  
 “ miere ferveur. Ce jour, je re-  
 “ tournai à l’église ; je chantai l’of-  
 “ fice, & j’y trouvai même une  
 “ forte de plaisir.—L’état de faiblesse  
 “ où était ma fanté, me laissait une  
 “ liberté dont les Religieuses ne  
 “ jouissent que lorsqu’elles sont ma-

“ lades. J'en profitais, pour ne  
 “ plus quitter le jardin ; mais sans  
 “ oser franchir la ligne où le mur  
 “ avait marqué la cloture ; car dès  
 “ que la possibilité de sortir se fut  
 “ offerte, les malheurs qui m'atten-  
 “ daient dans le monde se présen-  
 “ terent à mon esprit plus fortement  
 “ que jamais.—Je restais des jours  
 “ entiers sur un banc qui est en face  
 “ de cette brèche, souvent sans re-  
 “ trouver, à la fin de la journée,  
 “ une seule des pensées qui m'avaient  
 “ occupée.—La Supérieure fit venir  
 “ les ouvriers ; l'architecte décida  
 “ qu'il fallait abattre encore une  
 “ portion de ce mur avant de réparer :  
 “ le bruit, les marteaux, chaque  
 “ pierre qu'on emportait, me don-  
 “ naient un mouvement de joie ; il  
 “ semblait que la paix me revenait

“ à mesure que l’espace augmentait;  
 “ mais bientôt ils atteignirent l’en-  
 “ droit où ils devaient s’arrêter : rien  
 “ ne pourrait vous peindre le fai-  
 “ siffement que j’éprouvai lorsqu’un  
 “ matin, venant, comme à l’ordi-  
 “ naire, pour m’établir sur ce banc,  
 “ j’aperçus qu’il y avait une pierre  
 “ de plus que la veille : on com-  
 “ mençait à rebâtir . . . . Je jetai  
 “ un cri affreux, & cachant ma tête  
 “ dans mes mains, je courus vers  
 “ ma cellule comme si la mort me  
 “ poursuivait : j’y restai jusqu’au  
 “ soir, anéantie par la douleur ; ce  
 “ même jour vous entrâtes dans le  
 “ monastère avec Madame de Sé-  
 “ nange ; je ne le fus qu’à l’heure  
 “ du service des pauvres, seul de-  
 “ voir auquel je n’avais jamais man-  
 “ qué. Votre regard, votre pitié,

“ feront toujours présens à mon  
 “ cœur. Le lendemain, la Supé-  
 “ rieure m'apprit par quel hasard  
 “ vous aviez eu la curiosité de voir  
 “ notre maison ; elle me parla, avec  
 “ attendrissement, de votre extrême  
 “ bonté, de cette bonté qui vient  
 “ au-devant de tous les malheureux,  
 “ qui les secourt d'abord, sans s'in-  
 “ former s'ils ont raison de se  
 “ plaindre. Avec quelle recon-  
 “ naissance elle me parla aussi de la  
 “ donation que vous veniez de faire  
 “ à notre hospital. Vous avez vu  
 “ ces malheureux un moment, &  
 “ vos bienfaits les suivront par delà  
 “ votre propre existence !... Ah !  
 “ j'ose vous en remercier, moi, que  
 “ le malheur unit, attache, à tout  
 “ ce qui souffre.—Les jours suivans,  
 “ je retournai au jardin ; je m'y

“ trainais lentement, comme on  
 “ marche au supplice ; je crois  
 “ qu’une force supérieure m’y con-  
 “ duisait . . . . Ce mur s’élevait, se  
 “ rapprochait chaque jour ; quel-  
 “ que fois, ne pouvant plus sup-  
 “ porter l’activité des ouvriers, je  
 “ fermais les yeux, & restais des  
 “ heures entières absorbée dans mes  
 “ réflexions : en me réveillant de  
 “ cette espèce de sommeil, leur tra-  
 “ vail me paraissait doublé ; je m’é-  
 “ loignais, mais sans être plus  
 “ tranquille : absente, présente,  
 “ jour & nuit, à toute heure,  
 “ je voyais ce mur, éternel-  
 “ lement ce mur, qui s’avançait  
 “ pour refermer mon tombeau.  
 “ Enfin, ne pouvant plus me sup-  
 “ porter moi-même, Dieu, oui,  
 “ Dieu sans doute, rejetant un

“ sacrifice profané par les motifs  
 “ qui m’avaient décidée, Dieu  
 “ m’inspira de m’adresser à vous :  
 “ j’espérai dans votre bonté si com-  
 “ patissante. Cependant, la pre-  
 “ mière fois que la pensée de man-  
 “ quer à mes vœux se présenta, je  
 “ la rejettai avec effroi ; mais hier,  
 “ le mur était presque achevé ! en-  
 “ core un instant, & votre bonté  
 “ même ne pourrait plus me secou-  
 “ rir... Arrachez-moi d’ici, Milord,  
 “ arrachez-moi d’ici. Demain, à la  
 “ pointe du jour, je me trouverai  
 “ sur ce mur ; les décombres m’ai-  
 “ deront à monter ; si vous daignez  
 “ vous y rendre, je vous devrai plus  
 “ que la vie ; je me prosterne à vos  
 “ pieds, Milord, ne rejetez pas ma  
 “ prière ; au nom de tout le bon-  
 “ heur que vous devez attendre,

“ des peines que vous pouvez craindre, ayez pitié de moi . . .

“ SOEUR EUGENIE.

“ P. S. Milord, je n'abuserai point de votre bienfaisance ; je refuserais la fortune, s'il fallait, avec elle, vivre dans l'oïfiveté. Placez-moi dans une ferme ; donnez-moi des travaux pénibles, un désert où je puisse au moins fatiguer mon inquiétude. Milord, je suis à genoux, songez que vous pouvez prononcer mon malheur éternel.”

---

Il était près de minuit lorsque je reçus cette lettre ; n'ayant pas le tems d'envoyer chercher des che-

vaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de Monsieur de Sénange : un peu d'argent me répondit de son zèle & de sa discrétion. Vers une heure, je montai en voiture avec mon fidèle John ; nous arrivâmes bientôt. Je reconnus facilement la portion de mur nouvellement bâtie ; cette pauvre Religieuse n'y était pas encore : nous eûmes le tems de rassembler des pierres pour nous rapprocher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelque obstacle lorsque je la vis paraître ; elle se laissa glisser doucement, & nous la reçûmes sans qu'elle se fut fait aucun mal. Épuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture,



que je fis partir bien vite. Le mouvement & le bruit lui rendirent la connaissance, & ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis *qu'elle était libre, & que l'honneur & le respect veilleraient sur son asyle*. Nous arrivâmes, à quatre heures du matin, à l'hôtel garni où je demeure. Je la traitai avec les égards les plus marqués, pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage était pâle : ses grands yeux noirs, presque éteints, suivaient, sans intérêt, le mouvement des personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air touchant de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse ; j'en profitai pour lui recommander

de ne pas la quitter un instant, & me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme put pénétrer son secret. Je savais bien qu'elle ne le dirait pas ; aussi n'était - ce pas là mon véritable but. Ce que je croyais, c'est qu'une attention sévère à dissimuler sa peine, l'empêcherait de s'y livrer.... Mon cher Henri ! on fait bien des découvertes dans le cœur humain lorsqu'on a véritablement envie de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate apperçoit de moyens au - delà de cette pitié ordinaire, qui ne fait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune !—La crainte de parler, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir

quelques momens ma pauvre Religieuse. Ce matin elle s'est rendue dans le fallon dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus douces, les plus rassurantes à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir ; j'y étais obligé ; c'était son frere, un ancien ami qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner toutes les expressions de la reconnaissance, & nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement quand elle y ferait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur le champ, pour être certain d'échapper à toutes les poursuites, quoique j'espère que l'esprit & la bonté de la Supérieure l'engageront à ne commencer les démar-

ches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, qui est une espèce de mentor, la conduira chez le Docteur Morris, chapelain de ma terre. J'espère qu'elle trouvera, dans sa respectable famille, sinon des plaisirs vifs, au moins la tranquillité ; & elle a tellement souffert que la tranquillité sera, pour elle, le bonheur.—Adieu, je vais retrouver Adèle ; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire ; car j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 Septembre.

**A**DÈLE est malade ! elle garde son lit, & a refusé de me voir ; cependant, Monsieur de Sénange est tranquille ; il m'a dit, avec l'air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne ferait vraisemblablement rien. Rien ! & elle ne veut pas me recevoir !... les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire.—Je ne vois point entrer de médecin ; il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que Monsieur

de Sénange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime lorsqu'on est vieux ? ah ! j'espère que je mourrai jeune ! . . . . J'éprouve une agitation que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas même permis de savoir comment elle est ; j'étonne, quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir ! . . . Je viens de passer devant sa chambre ; je suis resté longtems contre sa porte ; personne n'est sorti. Je n'ai entendu aucun mouvement ; peut-être qu'elle se trouvait mal ! mais non : il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; personne ne remuait, tout était fermé. . . . Que faire ? . . . mon ami, j'e croyais que j'avais été malheureux ! oh non ! je ne l'avais jamais été. . . . Monsieur de Sénange me fait dire de descendre

---

pour dîner ; il vient de la voir, je cours le joindre . . . .

---

7 Septembre, soir.

C'ÉTAIT tout simplement pour dîner avec du monde, que Monsieur de Sénange me faisait avertir. Il y avait, comme dans un autre tems, quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! & rien n'avait l'air changé dans la manière de vivre : seulement Monsieur de Sénange était froid avec moi. D'abord j'ai aimé cette distinction, c'était me dire que nous avions la même peine ; mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsqu'au lieu de prendre mon bras, selon son usage,

il a sonné un de ses gens, & m'a demandé, avec une politesse embarrassée, la permission d'aller voir sa femme.... Sa femme ! jamais il ne l'appelle ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées, à la fois, me sont venues à l'esprit. Il n'y a point de sentiment que je n'aie éprouvé ; point d'expression dont je ne me sois servi ; point de petites habitudes que je n'aie religieusement conservées.... Ah ! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe ? Je m'étais assis dans son fauteuil, j'y trouvais même un peu de tranquillité, & me rappelais, avec douceur, les momens que nous avions passés ensemble, lorsque tout à coup un sentiment secret sembla me reprocher d'avoir pris sa place,



me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus.... Cette pensée me causa une terreur si vive, que je me précipitai à l'autre bout de la chambre : en me retournant, je vis encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, & tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans, & qui peut-être n'y reviendra plus.... je fermai les yeux, & sortis de cette chambre sans oser jeter un regard derrière moi.

## LETTRE XXXIV.

Ce 8 Septembre.

NE soyez pas trop sévère, Henri ! ayez pitié de ma pauvre tête. Je ne suis plus le même : ou je sens le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé dans la douleur la plus déchirante ; tout est passion pour moi. — Adèle gardait sa chambre ; toutes les inquiétudes que porte avec elle une maladie violente se sont emparées de mon esprit ; je ne la voyais pas, je croyais que je ne devais plus la revoir ; son tombeau était entrouvert ; je voulais mourir : elle n'était seulement pas malade ; c'était quel-

que caprice, ou l'envie de me tourmenter & d'essayer son empire. Mon ami, est-ce que je ferai comme cela longtems ? — Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit autour de sa chambre, à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement ; j'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles ; sa femme de chambre n'ayant point refermé la porte, je suis entré jusqu'auprès de son lit ; ses rideaux étaient ouverts ; jugez de mon étonnement ! elle m'a paru tout aussi bien qu'à l'ordinaire : mais dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est allumé.... *Que voulez-vous, Monsieur, m'a-t-elle dit, laissez moi, je ne veux voir personne.* Ses femmes étaient présentes ; tremblant je me suis retiré. Elle a

fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi ; j'ai regagné ma chambre, & me suis épuisé en conjectures. Qu'est-il arrivé ? qu'ai-je fait ? que peut-on lui avoir dit de moi ? serait-ce de la jalousie ? oh ! Dieu, de la jalousie ! que je ferais heureux ! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

## LETTRE XXXV.

8 Septembre, le soir.

**A** deux heures j'ai fait demander, à Adèle, la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle était malade . . . . Est-ce qu'il serait vrai ? Adèle ne ment point ; on peut être malade sans être changé : d'ailleurs, l'ombre de ses rideaux a pu m'empêcher de bien voir son visage . . . . Mais non ; Monsieur de Sénange, ses femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont dit qu'elle était beaucoup mieux. Je n'y peux rien comprendre. Elle m'a

fait dire qu'elle ne descendrait pas pour diner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête avec Monsieur de Sénange ; j'avais besoin de distractions ; j'étais décidé à en demander à tout le monde ; je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi, que je pourrais me retrouver. Avec ce projet, je suis sorti de la maison sans savoir où j'allais : je marchais comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne fais combien de tems j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin, une jeune fille me cria, *Monsieur, voulez-vous des bouquets ?..* Et à qui les donnerais-je, lui répondis-je ? Les larmes me vinrent aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs !... Apparemment que j'étais pâle & défait, car cette jeune fille me regar-

dait avec compassion. “ Vous avez  
 “ l’air tout malade,” me dit - elle,  
 “ entrez vous reposer chez nous.”  
 Je la suivis machinalement ; elle  
 me fit asseoir sur un mauvais banc  
 près de leur maison, & se tenant  
 debout devant moi, elle me regarda  
 quelques tems avec un air d’inquiétude  
 & de curiosité. Enfin, elle me dit :  
 “ voulez - vous boire un bouillon ?  
 “ nous avons mis le pot au feu au-  
 “ jourd’hui, car c’est dimanche.”—  
 Je lui demandai seulement un mor-  
 ceau de pain & un verre d’eau : elle  
 m’apporta du pain noir, &, dans un  
 pot de grès, de l’eau assez claire.  
 Après avoir été assis un moment, je  
 commençai à sentir toute ma lassitude,  
 & je restai sur ce banc sans  
 pouvoir m’en aller. Alors cette  
 jeune fille m’apprit que son pere était

jardinier fleuriste ; qu'il était à l'église avec toute sa famille ; qu'elle était restée parce que c'était à son tour de garder la maison ; mais qu'ils allaient bientôt rentrer, & que sa mere, qui s'entendait très bien aux malades, me dirait ce que j'avais. — Je la remerciai par un signe de tête, &, fermant les yeux, je me mis à rêver à la bisfarrerie de ma situation, & au caractère d'Adèle. Je fus bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui me cria, avec effroi : “ Monsieur, ouvrez donc les yeux, “ vous me faites peur comme cela.” — Je souris de sa frayeur ; pour la dissiper, & pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçai de lui parler ; je lui demandai si elle avait des freres & des sœurs ? “ Onze,” me répondit-elle en faisant



une petite révérence, “& je suis l’ainée”  
 — Quel âge avezvous ? — “ Quatorze  
 “ ans, & je m’appelle Françoisse.” —  
 A chaque réponse, elle fesoit sa petite  
 révérence. Votre pere gagne-t-il bien sa  
 “ vie ? — Oui ; ah, si ma mere n’avait  
 “ pas toujours peur de manquer, nous  
 “ ne serions pas mal : notre mal-  
 “ heur, c’est que dans l’été les bou-  
 “ quets ne se vendent rien, & que  
 “ l’hiver toutes les Dames en veu-  
 “ lent, qu’il y en ait, ou qu’il n’y  
 “ en ait pas.” — Alors nous enten-  
 dîmes le chien aboyer, & toute la  
 famille rentra. Dès que le pere &  
 la mere purent m’appercevoir, ils  
 appellerent Françoisse, lui parlerent  
 longtems bas, puis, s’approchant,  
 ils me saluerent tous deux. Je leur  
 dis combien Françoisse avait eu soin  
 de moi. — “ Ah, c’est une bonne fille,”

dit le pere en lui frappant doucement sur l'épaule ! — “ Bah,” reprit la mere, “ pourvu qu'elle perde son tems, c'est tout ce qu'il lui faut.” La petite mine de François, qui s'était épanouie d'abord, se rembrunit bien vite. Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans ! Il me semble que je remercierais les miens, si je les entendais rire, si je les voyais contents ; mais je me promis bien de dédommager François. Sa mere s'assit près de moi ; elle m'offrit une soupe ; je la refusai. Le bon pere me proposa une salade du jardin : “ ho ! une salade,” me dit-il en riant, “ comme vous n'en avez jamais mangé ! ” — Ce visage brulé par le soleil, son corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur,

m'inspiraient une sorte d'affection mêlée de respect ; j'acceptai sa salade, pour ne pas le chagriner en la refusant. Françoisse courut bien vite la cueillir ; sa mere (Madame Antoine) me présenta ses autres enfans, quatre garçons & six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre : *otez votre chapeau, Monsieur ; faites la révérence, Mamselle ;* & les petits de me saluer & de s'enfuir aussitôt. Le pere dit à sa femme d'aller accommoder ma salade ; il resta avec moi. Je lui demandai avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille?—“Avec mes fleurs,” me dit-  
 “ il ; quand elles réussissent nous sommes  
 “ mes bien : ma femme, comme  
 “ vous avez vu, gronde un peu,  
 “ mais c'est sa façon, & puis, nous  
 “ y sommes faits ; Françoisse chante,

“ & cela m’amuse.”—Combien gagnez-vous par an ? — “ Ma foi, je  
 “ vis fans compter ; tous les soirs  
 “ j’ajoute à mes prieres : *mon Dieu,*  
 “ *voilà onze enfans ; je n’ai que mon*  
 “ *jardin, ayez pitié de nous ;* & nous  
 “ n’avons pas encore manqué de  
 “ pain.”—Mais vous devez beaucoup travailler ? — “ Dame, faut  
 “ bien un peu de peine ; dans ma  
 “ jeunesse il n’y en avait pas  
 “ trop ; à présent la journée com-  
 “ mence à être lourde ; mais Fran-  
 “ çoise m’aide ; elle porte les bou-  
 “ quets à la ville ; Jacques, le plus  
 “ grand de nos garçons, entend déjà  
 “ fort bien notre métier ; les petits  
 “ arrachent les mauvaises herbes ; à  
 “ mesure que je m’affaiblis, leurs  
 “ forces augmentent ; & bientôt ils  
 “ se mettront tout à fait à ma place.

“ Ah, je ne suis pas à plaindre.”—  
 Quoi ! lui dis - je avec une chaleur  
 qui aurait été cruelle si elle avait été  
 réfléchie, quoi ! vous ne vous plai-  
 gnez pas ! onze enfans... un jardin...  
 & vous dites que vous êtes content ?  
 —“ Oui,” me répondit - il, “ fort  
 “ content ! il ne nous est mort aucun  
 “ enfant, nous n’avons encore rien  
 “ demandé à personne ; pourquoi  
 “ nous plaignez-vous ? Vous autres  
 “ grands, on voit bien que vous ne  
 “ connaissez pas les gens de travail :  
 “ on a raison de dire que la moitié  
 “ du monde ne fait pas comme  
 “ l’autre vit.”—Que de réflexions se  
 trouvent dans cet exemple de vertu &  
 de modération ! surtout pour moi qui ne  
 me suis jamais trouvé heureux dans  
 une position qu’on appelle brillante...  
 Comme dans un élan de reconnais-

fance je ferai la main de ce bon vieillard : il n'avait pas prétendu m'instruire, & c'est peut être pour cela que sa sagesse avait si vivement frappé mon cœur . . . . Madame Antoine & François apporterent une petite table, avec ma saladé ; le bon pere avait raison, jamais je n'en avais trouvé d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardait avec l'air satisfait de lui-même ; Madame Antoine & François restaient debout devant moi, & quoique je fusse sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles semblaient attendre que je leur demandasse quelque chose, & se tenir prêtes à me servir. Les enfans aussi, se rapprocherent peu à peu : je ne les effrayais plus. Le pere me demanda de venir voir son jardin ; le terrain était si peu étendu,

si précieux, qu'il n'y avait que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer ; nous marchions l'un après l'autre, & la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils voyaient tous ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que des arbrustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, & impatientement attendus pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie & de toutes les variations de l'atmosphère. C'était pour la première fois que je pensais que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur ! J'abrégeai cette pro-

menade qui me devenait pénible : en revenant près de la maison, j'appellai ma petite Françoise, & lui donnai un billet de cent francs pour s'acheter un habit : sa mere le lui arracha des mains, en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. J'y aurais pensé, lui répondis-je avec humeur, & prenant un autre billet, je le donnai encore à ma petite Françoise : puis je donnai au bon pere, de quoi habiller tous les enfans, en ajoutant que je desirais que ce fut l'usage particulier de cette somme. Je m'en allais ; lorsque réfléchissant que j'avais pu affliger Madame Antoine, en m'occupant plutot du plaisir des enfans que des besoins du ménage, sentant que les inquiétudes d'une mere sont encore de l'amour, que



son avarice n'est souvent qu'une sage précaution, je retournai vers elle, & serrant sa main, je reviendrai, lui dis-je, pour les provisions de l'hiver. Ah ! vous reviendrez, s'écria François ! Il reviendra, disaient les petits ! Vous le promettez, dit le pere ? Ne nous oubliez pas, dit la mere !— François tenait mon habit, le pere une de mes mains, la mere s'était saisie de l'autre, les enfans se pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de cette bonne famille, en pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliai mes propres peines ; & quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciai le ciel d'être né sensible. En les quittant, je revins tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était

sur son declin ; j'admirai les derniers rayons du soleil ; la paix de cette bonne famille avait passé dans mon ame : pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour, car j'ai pensé que si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir, sans elle, des instans de satisfaction. Plus calme, j'envisageai sa colere sans exagération ; & en repassant devant son appartement, je me dis, sans humeur & sans vanité : si elle m'aime, nous nous racomoderons bientôt . . . & si elle ne m'aimait pas ! . . . si Adèle ne m'aimait pas ! ah ! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur.

P. S. Il est dix heures ; on vient de me dire que Monsieur de Sénange était avec elle ; je vais m'y présenter

encore ; il est bien difficile que, chez eux, ils continuent longtems à ne pas me recevoir.

## LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

**J**E la quitte, Henri ; c'est cet infernal cocher qui a tout dit ; c'est fa mal - adroite indiscretion qui m'a jetté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites ; je vous prie, brûlez toutes mes dernières lettres : j'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé, Monsieur de Sénange près d'elle ; ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, eut l'air de les étonner l'un & l'autre ; mais n'ayant aucun tort, je ne me suis point embarrassé, & me suis

assez legerement excusé de n'être point rentré pour diner. Monsieur de Sénange m'ayant froidement demandé où j'avais été, je lui répondis que, sans m'en appercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré assez tot ; je me mis à leur parler de François, de son pere, du jardin . . . . pas la plus petite interruption de Monsieur de Sénange, ni même d'Adèle. Cependant, lorsque j'en fus aux adieux de cette bonne famille, je vis que je faisais quelque impression sur Monsieur de Sénange, qui me demanda si j'avais foi aux compensations ? — Je ne le compris pas, & le lui avouai franchement. — Croyez-vous donc, me dit-il, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, & réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille ?

—Ce mot *enlever* m'éclaira aussitôt : je regardai Adèle, qui baissa les yeux. Je vois, leur dis-je, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut être, je me suis livré sans assez réfléchir ; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au dernier désespoir : & sans attendre leur réponse, je tirai de ma poche la lettre d'Eugénie, que je lus tout haut. A mesure que j'avais, l'attendrissement de Monsieur de Sénange augmentait ; Adèle même laissa tomber quelques larmes ; lorsque j'eus fini, il s'approcha de moi en m'embrassant : “ c'est à vous à nous excuser,” me dit-il, “ de vous avoir soupçonné, lorsque tant de générosité vous conduisait : pardonnez-moi, mon jeune ami ;

“ je vous aime comme un pere, &  
 “ les meilleurs peres grondent quel-  
 “ quefois mal à propos.” — Pour  
 Adèle, elle n’alla pas si vite, &, à  
 travers ses larmes, elle me demanda  
 où j’avais placé cette Religieuse ?—  
 Dès que j’eus dit qu’elle était partie  
 le matin même pour l’Angleterre,  
 elle parut soulagée, & respira comme  
 si je l’eusse délivrée d’un grand poids.  
 Il fallait, me dit-elle, nous mettre  
 dans votre confiance, nous aurions  
 partagé votre bonne action.—Ne me  
 reprochez pas mon silence; il y a  
 une sorte d’embarras à parler du peu  
 de bien qu’on peut faire. — Pour-  
 quoi? me répondit-elle vivement,  
 moi, j’en ferais exprès pour vous le  
 dire.—A ces mots, soit que Monsieur  
 de Sénange apperçut, pour la pre-  
 miere fois, les sentimens d’Adèle,

soit qu'effectivement quelque douleur soudaine le faisoit, il se leva en disant qu'il n'était pas bien.—Je lui offris mon bras pour descendre chez lui : il le prit sans me répondre. Adèle nous suivit ; à peine fumes nous arrivés dans son appartement, qu'il se coucha & renvoya Adèle. En sortant, elle me salua de la main en signe de paix, & avec un sourire d'une douceur ravissante : je m'avançai vers elle ; *Pardonnez-moi*, dites nous tous deux en même tems.—Mais je fus obligé de la quitter aussitôt, car j'entendis Monsieur de Sénange qui m'appelait fortement. Cependant, lorsque j'approchai de son lit, il ne me parla point ; il se retournait, s'agitait, & gardait le silence. Craignant de le gêner, j'allai m'asseoir un peu loin de lui, attendant toujours ce



qu'il pouvait avoir à me dire : mais j'attendis vainement. Au bout d'une heure il me pria de me retirer, en ajoutant qu'il ne voulait pas me déranger, & que le lendemain il me parlerait.—Que veut-il me dire?... S'il allait me demander de m'éloigner!... ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, & jamais je n'en aurai le courage.—Que ma situation est horrible ! chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter ! A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs !... Hier, quand je la croyais malade, ses souffrances m'abimaient, & son amour ne me semblait plus nécessaire. Aujourd'hui, qu'il faudra peut-être la quitter,

[ 140 ]

**l'affliger ! volontairement l'affli-  
ger !..... jamais je n'en aurai la  
force..... jamais....**

## LETTRE XXXVII.

Ce 9 7bre, 6 h. du matin.

IL n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, & quelqu'un m'appeller vivement. J'ai ouvert aussitôt, & l'on m'a dit de descendre bien vite, que Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie : je le trouvai sans aucune connaissance. Le chirurgien était près de lui : lorsqu'il rouvrit les yeux, je le tenais dans mes bras; il me fixa longtems, & regarda de même tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne.--Le chirurgien

me dit qu'il le trouvait fort mal, que son poulx était très mauvais, & qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. Je chargeai une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même : je sentis que ce n'était pas à moi à lui apprendre l'espèce de malheur qui la menaçait. — Quel spectacle, pour une jeune personne sensible, que d'assister à la décomposition effrayante d'un être qu'elle aime comme son pere. — Monsieur de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole ; la douleur de cette malheureuse enfant est déchirante, mais elle est sans remords, au lieu que la mienne en est remplie. Adèle ne s'est pas apperçue de la peine qu'elle lui a causée ; & moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses

larmes ; il a entendu ces mots délicieux : *moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire !* il en aura senti une douleur vive, qui peut-être a causé son accident. Comme il est récompensé ! il a épousé Adèle, pour la sauver du malheur ; il m'a reçu comme un fils ; & non seulement nous nous aimons, mais nous n'avons même pas eu la force de lui cacher nos sentimens. J'ai bien besoin que la connaissance lui revienne entièrement ; qu'il sache que nous l'avons toujours chéri, respecté ; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui ; & s'il doit mourir de cette maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse !... S'il doit mourir ! que deviendra Adèle, qui l'aime si véritablement ? Me fera-t-il permis de m'affliger avec

elle, de chercher à la consoler ? Son  
age.... le mien..... j'ignore les  
usages de ce pays.... combien j'au-  
rais besoin de votre amitié & de vos  
conseils !

## LETTRE XXXVIII.

Ce 10 Septembre 5 h. du matin.

ON croit Monsieur de Sénange un peu mieux ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, & lui a ferré la main. Il a plusieurs fois porté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Il m'accuse sûrement : puisse - t - il avoir le tems d'apprendre combien mes sentimens ont été purs. J'ai dit, il est vrai, à Adèle, que je l'aimais ; sa bouche a prononcé le même aveu : mais ce mot si tendre, ce mot, *je vous aime*, n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour ? Un ami,

Vol. II.

H

qu'aurait-il demandé de moins ? qu'aurait-il fait de plus ?..... Certainement, Monsieur de Sénange est mieux ; hier, il était tout à fait dans l'affaïssement ; cette nuit il a eu des momens de bon sommeil. Adèle ne l'a pas quitté : dans les intervalles elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire, tandis que j'étais dans un coin de la chambre, sans oser faire un mouvement dans la crainte qu'il ne m'entendit, que ma présence ne le troublât, & même que la vue d'Adèle..... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus !

Adèle attend aujourd'hui les parens de Monsieur de Sénange ; son intendant leur a fait part de l'état de son maître ; elle redoute fort cet



instant, car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage ; mais l'espoir de quelques petits legs les ramenera certainement. On a envoyé aussi un courier à Madame de Joyeuse : Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter !... Ah ! mes beaux jours sont passés : que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix !... Heureux tems où, seul entre Adèle & cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire : où lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau—& je n'étais pas satisfait !...

## LETTRE XXXIX.

10 7bre, 9 h. du soir.

**IL** y a bien peu de changement dans la situation de Monsieur de Sénange : à nos inquiétudes, malheureusement si fondées, se sont joints les tourmens des parens qui, n'aimant point Monsieur de Sénange, importunent tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser. Aujourd'hui, comme il était peut-être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prit quelque nourriture, lorsque nous fumes in-

terrompus par un domestique qui ouvrit, avec fracas, les deux battans de la chambre où nous dinions, pour annoncer la vieille Maréchale de Dreux, parente, fort éloignée, de Monsieur de Sénange, & qu'Adèle n'avait jamais vue. — “ Je vois à “ votre occupation,” nous dit-elle, “ que mon cousin est mieux.” — Adèle intimidée, essaya de lui rendre compte de l'état du malade. La Maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, fit semblant de ne pas me reconnaître, & dit à Adèle : “ c'est sûrement là “ Monsieur votre frere ? il vous “ soigne de maniere à tromper vos “ inquiétudes.” -- Adèle, embarrassée de ce nom de frere, ne répondit point ; mais après quelques minutes, elle m'adressa la parole en me nom-

mant *Milord* : la Maréchale feignit de ne pas entendre ce titre étranger, & continua à parler de moi comme du frere d'Adèle ; alors il me parut convenable de lui dire que Monsieur de Sénange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyait avoir eu des obligations essentielles à ma famille. “ J'ignorais ces détails,” me répondit-elle avec aigreur, car “ assurément je n'étais pas née lorsque Monsieur de Sénange était “ jeune.” — Il m'a attiré chez lui, ajoutai-je, & m'y a traité avec trop de bonté pour que j'aie songé à le quitter depuis qu'il est malade.— “ Je ne blame rien,” répliqua-t-elle séchement ; “ seulement vous “ trouverez bon que ne sachant pas “ vos droits ici, & Monsieur de Sénange étant à la mort, je crussé

“ que sa femme ne voyait que ses  
 “ proches parens.” — Adèle, avec  
 plus de présence d’esprit que je ne  
 lui en soupçonnais, (mais l’orgueil  
 blessé est un grand maître) Adèle lui  
 répondit que, tant que Monsieur de  
 Sénauge vivait, il pouvait seul donner  
 des ordres chez lui ; “ mais si j’ai  
 “ le malheur de le perdre,” ajouta-  
 t-elle, “ alors, comme vous le dites,  
 “ Madame, je ne verrai plus que  
 “ mes proches parens.” — La Maré-  
 chale l’est à un degré si éloigné,  
 qu’il aurait autant valu lui dire, *je*  
*ne me soucie pas de vous, & je ne vous*  
*verrai pas non plus.* Cependant, elle  
 n’avait rien à répondre, car Adèle s’était  
 servie de ses propres expressions ; aussi  
 resta-t-elle dans le silence, mais de si  
 mauvaise humeur, que certainement  
 Adèle s’en est fait une ennemie pour

là vie. Il vint encore un grand nombre de parens, qui arrivaient tous avec un visage de circonstance : à peine avaient-ils salué Adèle, qu'après le premier compliment, ils allaient dans un autre coin de la chambre, chuchoter & ricaner entre eux : la Maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait aux éclats derrière son éventail, & leur racontait furement par quelle jolie plaisanterie elle avait fait sentir à Adèle l'inconvenance de mon séjour dans sa maison. Je n'en doutai pas, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant, (à cet âge, n'avoir pas d'indulgence !) vint moi avec minauderie, & me parla d'Adèle en la nommant aussi ma sœur. Je ne daignai pas lui répondre, & elle courut bien vite

chercher les applaudissemens de ce groupe infernal. La pauvre Adèle était si embarrassée, que les larmes tombaient de ses yeux : j'étais indigné, lorsqu'à mon grand étonnement, on annonça Madame de Verneuil qui, en me voyant, se mit à rire & m'appella. — Je vous supplie, lui dis-je tout bas, venez avec moi un instant ; je vous crois bonne, & voici l'occasion d'être généreuse. — Elle me suivit sur la terrasse, où je lui racontai, à la hâte, mon séjour chez Monsieur de Sénange, ses raisons pour m'aimer, & les impertinences de la Maréchale; venez au secours de Madame de Sénange, ajoutai-je, ayez compassion de sa jeunesse. — “ Convenez,” me dit-elle, “ que vous êtes parti de chez moi avec “ une légèreté qui me donne assez

« d'envie de vous tourmenter. »—

J'ai tort, mille fois tort ; mais par grâce ne faites pas une réflexion ; j'ai trop sujet de les craindre : allons, venez, soyez bonne, lui dis-je en l'entraînant dans le salon, où je la plaçai près d'Adèle.—Je tremblais pour sa première parole, car si malheureusement une idée ridicule l'avait frappée, nous étions perdus... Mais par bonheur la Maréchale l'appella ; & attirer son attention, c'est presque toujours exciter sa moquerie : elle lui parla longtems bas, elle lui racontait sûrement ses gentilleses, lorsqu'à ma grande satisfaction, je vis Madame de Verneuil lui répondre si sérieusement, que bientôt chacun fut se rasseoir, & reprit la gravité que le moment exigeait. Madame de Verneuil retourna près d'Adèle,



& lui dit, devant toute cette famille : — “ Vous trouverez simple, “ ma cousine, que nous ayons été “ fâchés du mariage de Monsieur “ de Sénange ; l’humeur nous a “ éloigné de lui ; mais vous ne devez pas en souffrir,” ajouta-t-elle en élevant la voix ; “ & puisque “ cette malheureuse circonstance “ nous rapproche, j’espère que nous “ ne nous éloignerons plus.” —

Adèle l’embrassa ; & dès lors la Maréchale & le reste de la famille la traitèrent avec plus d’égards. Mais Madame de Verneuil me fit bien payer cette obligation ; car aussitôt que le calme & la bienséance furent rétablis dans le salon, elle m’ordonna de la suivre sur la terrasse. Après m’avoir encore persiflé sur la manière dont je l’avais quittée, elle

me demanda si j'étais amoureux d'Adèle ? — Non, assurément ! lui répondis-je gravement. — “ Vous ne l'aimez donc pas ? ” dit - elle en riant ; “ puisque vous ne l'aimez pas, je vais la livrer à la Maréchale. ” — Si fait, je l'aime, m'écriai-je, mais je n'en suis pas amoureux. — “ Ah ! vous n'en êtes pas amoureux ? ... ” (en se retournant encore) “ je vais ..... ” — Hé bien oui, si vous le voulez, j'en serai amoureux ; lui répondis-je en faïffant ses mains pour la retenir malgré elle : mais ayez pitié de son embarras & de sa jeunesse. — “ Et vous aime-t-elle ? . . . . ” — Non, certainement. — “ Elle ne vous aime pas ! . . . . si donc, c'est une ingrate, & je l'abandonnerai. . . . — Au nom du ciel, lui dis-je, n'abusez

pas de ma situation, je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous la sauviez de cette Maréchale.— Alors s'asseyant, elle me dit, avec une majestueuse ironie : “ voyons “ si vous êtes digne de ma protection ?...” — Mais ne voulant pas compromettre Adèle, craignant de piquer l'esprit railleur de Madame de Verneuil, je me jetai dans des définitions, divisions, subdivisions sur le degré d'amour que je ressentais, celui qui était permis, l'espèce d'amitié que j'inspirais . . . . Plus je parlais, plus elle riait, se moquoit, & faisait des questions si positives, avec un regard si pénétrant, me menaçant toujours de cette maudite Maréchale, que je m'embrouillais comme un sot, & me fachais comme un enfant. Enfin, la douce

& triste Adèle vint nous avertir que tout le monde était parti. “ Mais “ ils reviendront demain,” dit-elle en regardant Madame de Verneuil avec timidité, & comme pour la prier d’être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu’elle a de s’amuser, y parut-elle sensible, & promit-elle de revenir le lendemain. Mais sans considérer plus longtems le chagrin d’Adèle, elle nous quitta, en disant qu’elle avait donné un rendez-vous d’affaires à l’opéra.— Quel horrible usage, que celui qui force à recevoir les personnes qu’on aime le moins, & à se priver de ses amis dans les momens où l’on aurait le plus besoin de solitude & de consolation.

LETTRE XL.

Ce 11 Septembre, 5 h. du matin.

**M**ONSIEUR de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, en recommandant bien que s'il arrivait la moindre chose, s'il me nommait, on vint aussitôt m'avertir ; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon respect, de mon attachement. Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il venait de m'appeller.—

Je courus chez lui : en me voyant, il me demanda où j'avais été tout ce tems ?—Je ferai sa main, en l'affurant que j'avais toujours été près de lui.—“ J'ai donc été bien mal, car “ je ne me rappelle pas .... ” & rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées .... “ mon “ jeune ami,” me dit - il, “ il se “ mêle à votre souvenir des senti- “ mens pénibles .... mais je veux “ les éloigner dans ces derniers instans. Dites - moi, je vous prie, “ assurez - moi, que vous ne m'avez “ point trompé ... qu'Adèle m'aime “ encore ... ” — Je l'interrompis pour l'affurer qu'elle n'avait pas un reproche à se faire !—“ Et vous ? ” me demanda - t - il. — Et moi ? repris - je en tombant à genoux près de son lit, & moi ! ... Je lui avouai

mon amour, mes combats, ma résolution de fuir, & surtout la certitude que j'avais acquise que, ni pour elle, ni pour moi, cela n'était nécessaire; & je vous jure, lui dis-je, que vous êtes toujours ce qu'elle aime le mieux. " Puis - je vous croire ? " me demanda-t-il en me fixant attentivement. Je l'affurai que j'étais vrai avec lui, comme si je parlais à Dieu même ! — " Je vous remercie," répondit-il en s'attendrissant; " Adèle " pourra donc me dire adieu sans " rougir, & un jour se donner à " vous sans remords, & sure de " votre estime : je vous remercie, " je vous remercie," répéta-t-il plusieurs fois très vivement. — Je voulus le rassurer sur son état, mais il ne le permit pas. — " Je fais que " je n'en reviendrai point," me

dit-il, “ cependant, malgré moi,  
 “ je crains de mourir..... Mon  
 “ jeune ami, promettez - moi que,  
 “ lorsque cet instant viendra, vous  
 “ ne m’abandonnerez pas ? ”—Je  
 le lui promis en essayant encore de  
 calmer ses esprits : mais lorsque je  
 lui disais qu’il était mieux, il fourrait,  
 & cependant se répétait à lui-même  
 qu’il mourrait, comme s’il eut craint  
 de se livrer à de fausses espérances,  
 ou qu’il eut eu besoin de se rap-  
 peler son état pour conserver son  
 courage. Il me parla d’Adèle avec  
 une tendresse extrême.—“ Je ne la  
 “ recommande pas à votre amour,”  
 me dit-il, “ mais j’implore votre  
 “ indulgence..... craignez votre  
 “ sévérité.... elle est jeune, vive,  
 “ étourdie à l’excès... Promettez  
 “ moi de ne jamais vous facher sans



“ le lui dire... la condamner sans  
 “ l’entendre... Rappelez-vous que  
 “ dans ce moment cruel où, non  
 “ seulement il faut quitter ce qu’on  
 “ aime... tout ce qu’on a connu...  
 “ mais où il faut encore se séparer  
 “ de soi-même... dans ce moment  
 “ je vous crois, vous la donne, &  
 “ vous souhaitez d’être heureux....  
 “ au moins, que son bonheur soit  
 “ ma récompense !...” — Il trem-  
 blait, soupirait, essayait de retenir  
 des larmes qui s’échappaient malgré  
 lui, & tenait ma main si fortement  
 serrée, qu’il m’était impossible de  
 m’éloigner. Pour cacher l’impres-  
 sion qu’il me faisait, j’appuyais ma  
 tête sur son lit sans lui répondre da-  
 vantage, lorsqu’on vint lui dire que  
 son notaire était arrivé. “ Allez,  
 “ mon jeune ami,” me dit-il, “ j’ai

“ quelques dispositions à faire ; vous  
 “ verrez que je meurs en vous ai-  
 “ mant & en vous estimant tou-  
 “ jours.” — Je le quittai l’ame  
 brisée ; au bout d’une heure j’en-  
 tendis plusieurs voix m’appeller....  
 Monsieur de Sénange venait d’être  
 frappé d’une nouvelle attaque ; elle  
 fut moins longue, moins facheuse  
 que la première ; mais il est resté si  
 faible, que le moindre accident peut  
 nous l’enlever d’un moment à l’autre.

. . . . .

---

8 h. du soir.

DEPUIS cette seconde attaque,  
 Monsieur de Sénange s’affaiblit à  
 vue d’œil ; sa tête même n’est pas  
 trop à lui ; il a des absences fré-

quentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom, qu'il repete souvent, & le regret de la vie qui le poursuit lorsqu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort ; quand Monsieur de Sénange agit, se meut, parle, elle se rassure, & croit que les médecins se trompent ; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'importune, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'endort, & l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort.... La pauvre enfant... dans quelques heures... la pauvre enfant....

. . . . .

. . . . .

. . . . .

. . . . .

Minuit.

C'EST dans la chambre de Monsieur de Sénange que je vous écris ; il repose dans ce moment, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême ; elle a passé la journée à genoux dans les prières, & toujours je l'ai vue se relever un peu consolée... Ah ! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie ; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu ! . . . mais Monsieur de Sénange m'appelle . . . . .  
 . . . Le malheureux me deman-

dait pour me recommander encore  
 Adèle : à mesure que la vie le quitte,  
 il semble s'attacher plus fortement  
 à tout ce qu'il a aimé : il l'a appelée,  
 nous a fait mettre à genoux près de  
 lui, a parlé longtems bas sans que  
 je pusse l'entendre, seulement j'ai  
 distingué, plusieurs fois, le nom de  
 Lady B. . . . . Il est tombé assoupi en  
 nous parlant, Adèle a fait des cris si  
 affreux, qu'il a fallu l'emporter de  
 cette chambre, où elle ne le verra  
 plus ! . . . . Je n'ai pas pu la suivre,  
 car il m'a demandé de rester près de  
 lui jusqu'à ses derniers momens, &  
 furement je ne le quitterai pas . .

. . . . .  
 . . . . .

7 h. du matin.

Il n'est plus ! Henri ; le meilleur des hommes a cessé de vivre : celui qui pouvait se dire : *il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.*—Ah ! excellent homme ! excellent homme . . . .

## LETTRE XLI.

Paris, 12 Septembre.

**J**E ne suis plus auprès d'Adèle, Henri ; c'est dans mon hotel garni, c'est tout seul que j'ai a supporter mes regrets & mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, j'allai retrouver Adèle qui, en me voyant, devina bien la perte qu'elle avait faite, & se trouva fort mal. J'étais à genoux près d'elle, ses femmes l'entouraient, lorsque tout à coup Madame de Joyeuse entra, &, sans remarquer l'état de sa fille, me demanda féchement ce que je faisais chez elle dans

VOL. II.

I

une pareille circonstance ? Je ne daignai pas lui répondre, & soutins toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle : sa mere me repoussa, en me disant de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse : je ne souffris point qu'on m'arrachât Adèle dans cet état, & Madame de Joyeuse vit-bien qu'il était inutile de le tenter. Elle se promena brusquement dans la chambre, attendant, avec impatience, qu'Adèle reprit ses esprits. Dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, elle lui reprocha vivement l'indiscrétion de sa conduite. Adèle la regardait d'un air égaré ; mais aussitôt qu'elle l'eut reconnue, elle cacha sa tête sur moi en fondant en larmes. “ Fini-  
 “ rez-vous bientôt cette scène ridi-



“ cule ? ” lui dit sa mere, “ votre  
 “ mari est mort, & la décence exige  
 “ au moins que vous paraissiez le  
 “ regretter.”—*Paraître !* dit Adèle  
 en levant les yeux au ciel.—“ Oui,”  
 lui répondit sa mere, “ & il faut  
 “ que Lord Sydenham sorte, à l’inf-  
 “ tant de chez vous.”—Furieux,  
 j’allais lui répondre ; mais Adèle  
 serra ma main, & je m’arrêtai.—  
 Cependant, il fallut m’en aller ;  
 Adèle même m’en pria, en me disant  
 tout bas qu’elle m’écrirait. Je la  
 laissai donc seule avec cette mere  
 qui ne l’a jamais vu que pour la  
 tourmenter. Quel supplice !... Je  
 revins dans un accès de rage qui  
 dure encore ; puisse-t-il continuer  
 longtems, car je redoute bien plus  
 le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive à l'instant, pour me prier de partir aussitôt pour Neuilly... Cet homme en ignore la raison, mais il ajoute que toute la famille m'attend ; *toute la famille !* que puis-je avoir de commun avec elle ? Ah ! c'est Adèle seule que je vais chercher.

## LETTRE XLII.

Paris, minuit.

**L**ORSQUE je suis arrivé à Neuilly, j'ai trouvé effectivement toute la famille de Monsieur & de Madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. Que nous sommes bisarres, Henri ! En entrant dans cette chambre, il me prit un saisissement dont je ne fus pas le maître. Je regrettais Monsieur de Sénange, je le regrettais sincèrement, & je cessai tout à fait d'y penser : un froid mortel me glaça en apercevant Monsieur de Mortagne près d'Adèle ; il sem-

blait qu'il ne fut jamais forti de cette chambre, qu'il m'y attendait pour me braver, & me tourmenter encore. Je fais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance; mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les convenances, sa mère, m'éloigneront. Le retrouver ainsi, fit renaitre tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler. Un notaire me dit, que Monsieur de Sénange avait ordonné que son testament ne fut ouvert que devant moi. On le lut tout haut; pendant cette lecture j'essayai de me calmer, ou au moins, de dissimuler mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, Monsieur de Sé-

nange fefait quelques legs à des malheureux dont il prenait foin depuis longtems, & me nommait fon exécuteur testamentaire, *efpérant*, ajoutait-il, *que les perfonnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt & d'affection après lui.* — A ces mots, j'ai vu Monsieur de Mortagne s'embarraffer & regarder Madame de Joyeufe, qui paraiffait irritée : il m'a fixée auffi ; mais mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, & qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie : nous ne nous fommes point parlé ; toutefois fuis-je bien sûr que nos fentimens nous font bien connus. — Par un codicile, Monsieur de Sénange confeillait à Adèle d'aller paffer, au couvent, l'année de fon deuil, & demandait d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit fo-

litaire dont il avait été frappé un jour ; *dans cet endroit, dit-il, où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu.* L'usage permettant de laisser un présent à son exécuteur testamentaire, il me donnait sa maison de Neuilly, en me priant de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait ; car cette maison me fera toujours chère. Les parens de Monsieur de Sénange, voyant qu'ils n'avaient plus rien à espérer, partirent en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle voulut aller à l'instant au couvent ; sa mere refusa d'y consentir, mais la volonté de Monsieur de Sénange lui donna une résolution qu'elle n'eut jamais osé manifester sans elle. Je

la priaï de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir ? Madame de Joyeuse voulut s'y opposer encore ; mais Adèle fut encore courageuse, & dit qu'elle me verrait avec plaisir. Elle partit avec ses femmes, & sa mere s'en alla avec Monsieur de Mortagne . . . . Quelle union ! . . . . Je suis sûr que pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, & la haine des méchans n'est jamais stérile ! Ah ! faudra-t-il lutter longtems avant d'être heureux ? . . . Je quittai aussi cette maison de deuil, mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

## LETTRE XLIII.

Paris, ce 14 7bre.

**J**E viens de rendre, à cet excellent homme, les derniers devoirs : j'ai répandu, sur sa tombe, des larmes bien sincères & qui, si les regrets, l'amitié, peuvent se sentir après nous, devaient pénétrer jusqu'à lui. Mon ame s'attache à cette espérance; car je l'avoue, Henri, je rejette tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'ame, c'est ajouter la mort à la mort : j'ai besoin d'y croire; c'est la foi que veut la nature, & que toutes les religions adoptent



pour se faire aimer. Oh non ! je quitterai point Adèle sans espérer de la revoir .... Je reviens encore à ces paroles, que Monsieur de Sérange prononçait avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine !* ... Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentimens ! .. tous les jours de ces nombreuses années ont été occupés, embellis, par le bonheur de tout ce qui l'approchait.. Tous ces momens qui échappent à l'attention des hommes & composent l'estime de soi-même ; ces momens réunis, sont tous venus s'offrir à sa mémoire, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse.— Oh ! heureuse, mille fois heureuse, la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pou-

voir se dire, à sa dernière heure :  
*il n'y a personne à qui j'aie fait un  
moment de peine ! . . .* Paroles tou-  
chantes que j'aime à répéter, & qui ne  
sortiront jamais ni de mon esprit, ni  
de mon cœur !

## LETTRE XLIV.

Paris, 1 Octobre.

**J**E n'ai point encore été chez Adèle; je crois devoir laisser passer ces premiers momens sans chercher à la voir : si je n'étais que son ami, je ne l'eusse pas quittée; mais j'avoue que mon cœur, à présent, ne peut consentir à prendre un titre aussi différent de mes sentimens. Lorsqu'Adèle est libre, je ne lui dois plus que de l'aimer avec passion, & jamais devoir n'a été mieux rempli. Dailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter Madame de Joyeuse? Adèle est libre, & dès lors, les petits mys-

terres, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Quand on aime Adèle, on n'a besoin de tromper ni de flatter personne : elle seule, dans l'univers, a des droits sur moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités, lui appartiennent, & seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre!... tous mes vœux seront satisfaits.— Elle m'écrit furement, pour m'avertir du moment où je pourrai la voir. Mais que le tems me semble long ! je ne fais ni le perdre ni l'occuper. Pour me prendre quelques heures, j'ai voulu revoir les plus beaux momens que Paris renferme ; cependant, soit que cela tînt à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus le piquant de la nouveauté, ils ne

m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon-pere me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux, détruisant la curiosité sans m'instruire ; il m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'europe ; & je pourrais dire que rien ne me ferait nouveau, & que cependant tout m'est inconnu. — Pour achever le mécontentement où je suis de moi-même, Dr. Morris m'écrit que cette jeune Religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuyant le monde, & repoussant les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante, & la mort qui, dans son couvent lui paraissait être

la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, " que celui qui n'a pas l'âme assez forte pour se soumettre à sa situation, telle qu'elle soit, ne sera jamais heureux dans quelque état qu'on lui procure." — S'il était vrai, le plus doux espoir de la bienfaisance serait perdu ! — Que je hais ces tristes vérités ! on cherche à les apprendre, & on desire encore plus les oublier. — Adieu.

## LETTRE XLV.

Ce 15 Octobre.

Que d'obligations j'ai à ce bon Monsieur de Sénange, mon cher Henry ; sans lui, je ne sais combien j'aurais encore passé de tems sans voir Adèle ; mais grace à l'amitié qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les parens, & même malgré Madame de Joyeuse. Hier, un notaire m'a remis des papiers qu'il fallait qu'Adèle & moi signassions ; je lui ai donc écrit pour demander la permission d'aller les lui porter ; elle l'a accordée, & je suis.

parti dans une joie inexprimable de la revoir ; en arrivant au couvent, on me fit monter dans le parloir de son appartement ; elle courut à la grille, me donna sa main à travers les barreaux ; nous étions si émus que nous fumes quelques instans sans pouvoir nous parler : aux premiers mots, sa voix me pénétra, je m'arrêtais pour l'entendre ; & quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus ! nous nous entretenîmes de nos sentimens : je lui rappelai qu'elle était libre ! . . . .

“ libre ! me dit elle, est-ce que vous

“ me rendez ma liberté ? . . . Nous pensâmes à notre avenir, à nos goûts, à la vie que nous mènerions . . . . c'étoit obéir encore à Monsieur de Sénange, que de nous occuper de notre commun bonheur.—Elle me



pria d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage;—  
 “ Tout ce que vous lui direz d'aimable, me dit-elle pensez que vous me l'adressiez, & que je vous en remercie; effectivement, je ne serai tranquille que lorsque vous lui aurez plu; car jusque là, je crains toujours qu'elle ne prenne quelques unes de ses préventions, dont ensuite il serait impossible de la faire revenir.” — J'ai promis tout ce qu'elle m'a demandé; & lorsque je cédaï à un de ses desirs, c'était en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux pour m'y soumettre encore. Nous passâmes ainsi trois heures sans nous en appercevoir : je lui demandai à quoi elle s'occupait dans sa retraite ? elle me répondit qu'elle s'était arran-

gée pour que sa vie fut à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly !

“ Je dessine, joue du piano, travaille

“ aux mêmes heures, me dit elle ;

“ le tème si heureux de nos lon-

“ gues promenades, je le passe or-

“ dinairement à continuer les leçons

“ d'Anglais que vous aviez com-

“ mencé à me donner : quoique

“ seule, je fais mes lectures tout

“ haut ; je repette le même mot jus-

“ qu'à ce que je l'aie dit précise-

“ ment comme vous : l'Anglais à

“ pour moi, un charme d'imitation

“ & de souvenir que le Français ne

“ saurait avoir ; je ne l'ai jamais en-

“ tendu parler qu'à vous, & quand

“ je le prononce, il me semble vous

“ entendre encore ; chaque mot me

“ rappelle votre voix, vos manieres ;

“ c'est une Source de plaisirs in-

“ puisable ! si jamais vous me me-  
 “ nez en Angleterre, je ferai bien  
 “ fâchée d’y trouver que tout le  
 “ monde parle comme vous!——

Nous fumes interrompus par Mesdemoiselles de Mortagne; en entrant, l’ainée appella Adèle *ma sœur*; ce nom me fit tressaillir : Adèle remarqua mon émotion, & s’empressa de me dire, que l’usage, dans les couvens, était que les Religieuses, entre elles, se nommassent toujours *ma sœur*, pour exprimer leur union & leur égalité!——“A leur exemple,” ajouta-t-elle,“ les pensionnaires qui s’aiment  
 “ d’une affection de préférence,  
 “ se donnent quelquefois ce nom  
 “ qui les distingue parmi leurs com-  
 “ pagnes ; & depuis l’enfance, Ma-  
 “ demoiselle de Mortagne & moi nous  
 “ nous nommons ainsi par amitié”——

L'explication d'Adèle ne me satisfait point ce nom de sœur m'avoit fait une impression extraordinaire! je crois que l'amour m'a rendu superstitieux, car je suis tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne sœur d'Adèle! ... j'en frémis encore.

## LETTRE XLVI.

Paris ce 2. novembre

**L'ETIQUETTE** du deuil, les obsessions de Madame de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir; & craignant surtout l'aigreur continuelle de sa mere, elle aime mieux rester sans me voir, que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus.— Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même.— La peur qu'elle

a de sa mere lui paroît du *respect*,— Elle nomme *décence*, la soumission qu'elle a pour les plus sots usages; & dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, & je ne suis jamais content. — La dernière fois que je l'ai vue, sa mere étoit chez elle; j'ai vainement essayé de lui plaire, elle me répondoit avec une sécheresse presque malhonnête. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fut prête à le contredire; aussi retombions nous souvent dans des silences vraiment ridicules, & notre conversation ressembloit tout à fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, & c'étoit assez pour me dédomager. Au bout d'une heure, Madame de Joyeuse prit son éventail,

mit son mantelet & dit, en me regardant, qu'elle était obligée de sortir... Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle désirait ne pas me laisser avec sa fille... mais j'étais résolu de ne pas la comprendre, & ne me dérangeai point... Elle espéra furement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, & elle lui demanda si ce n'était pas le moment de ses études? Adèle baissa les yeux, en répondant que non. — Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, repéta plusieurs fois qu'elle avait affaire... réellement affaire... sans qu'aucun de nous fit un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller à quelque spectacle? Je lui declinai à mon tour

un non fort respectueux . . . . aussi, après avoir encore balancé longtems, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir. Nous restâmes dans le silence tant que nous la crûmes sur l'escalier, mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, nous nous livrâmes à toute la joie que nous causait son départ. Adèle riait comme un enfant qui a échappé à son maître ; cependant, la peur fut plus forte que tous ses sentimens ; son amour, sa gaieté même ne purent lui donner assez de courage pour rester avec moi. Elle me renvoya bien vite, en me recommandant surtout de tâcher de rejoindre sa mère, & de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étais pas resté longtems après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, & de faire courir mes chevaux



pour rattraper la lourde & brillante voiture de Madame de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi : je lui fis une révérence, qu'elle ne me rendit pas...—Rentré chez moi, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille. j'étais blessé qu'Adèle m'eut renvoyé si promptement, qu'elle eut pensé à me dire de saluer sa mère ; cette petite fausseté me déplaisait... Près d'elle, sa gaieté m'amuse ; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît ; mais dès que je suis seul, la réflexion change toutes mes idées : je me fâche contre elle, contre moi, je suis mécontent de tout le monde.

## LETTRE XLVII.

Paris, ce 16 Novembre.

**J'**AVAIS bien pressenti, Henri, que la mort de Monsieur de Sénange ferait le commencement de mes véritables peines ; & cependant je devais croire qu'Adèle libre, & Adèle m'aimant, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Ce matin, elle m'a fait dire de passer chez elle tout de suite : j'y ai couru aussitôt, & lui ai trouvé un air embarrassé que je ne lui avais jamais vu ; elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle, & cependant elle n'osait me rien dire. —

Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche.... se taisait.... me passait ses mains à travers la grille.... hésitait.... allait enfin parler, & s'arrêtait encore.—Je ne savais que penser de tant d'émotion : plus elle paraissait agitée, plus je desirais d'en connaître le motif : mais, ou elle se taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait & m'aimerait toujours!... elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait : *toujours ! toujours !*... disait-elle vivement—je n'en doute pas, lui répondis-je.... Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence : ses yeux même se remplirent de larmes..... Je ne pouvais plus supporter cette incertitude, mais je la suppliais vainement de s'expliquer ; elle m'assurait seulement de sa ten-

dressé, & mettait tant de passion dans la promesse de son amour, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes yeux; car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre: elles avaient l'accent d'un adieu... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? elle répondit que oui, & je respirai un moment comme si je n'avais plus de chagrins à redouter.... malheureux que je suis!... Cependant, mon inquiétude devenant un supplice, Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, & l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance & de plaisanterie qui ressemblait plus à l'amitié que cette distance respec-

trieuse dans laquelle elle l'avait toujours tenue.—Hé bien ! m'écriai-je fatigué de toutes ces distinctions ?—

“ Hé bien ! ” répondit-elle, “ ma  
 “ mere m'a demandé si vous restez  
 “ riez longtems ici ? ne lui ayant  
 “ rien répondu ; elle a demandé  
 “ si j'avais imaginé de vous  
 “ épouser ? je n'ai encore rien dit,  
 “ & elle a ajouté que ce ne serait ja-  
 “ mais de son consentement ; que  
 “ votre caractère ferait le tourment  
 “ de ma vie : elle a peint vivement  
 “ le malheur de se trouver en pays  
 “ étranger, sans amis, sans parens,  
 “ & n'ayant ni consolations ni sou-  
 “ tiens.”—Tout ce que j'avais de  
 force en moi, était employé à me  
 contraindre ; car, dès que je paraís-  
 fais fâché, Adèle retombait dans le  
 silence, & alors il fallait encore des

heures pour l'engager à le rompre :  
 enfin elle me dit, " que sa mere lui  
 " avait avoué que, depuis longtems,  
 " elle lui destinait pour mari un  
 " jeune homme qui réunissait tous  
 " les avantages de la naissance, de  
 " la fortune, & des talens...."—

Quel est son nom, lui dis-je avec un  
 emportement dont je n'étais plus  
 maitre ? — Elle me répondit qu'elle  
 l'avait demandé.—Comment trouvez  
 vous qu'elle l'ait demandé ? appa-  
 remment pour se décider ensuite ...  
 Et qui croyez-vous que ce soit ? ...  
 Monsieur de Mortagne ? .... Oui,  
 c'est lui ! comme je l'avais deviné :  
 Monsieur de Mortagne ! repris - je  
 presqu'étouffé par la colere .....  
 " Mon seul ami, remettez - vous,"  
 me dit elle, " ou sans cela je ne  
 ' pourrai plus vous parler." Elle  
 me repetait qu'elle m'aimait, avec une

affection que je ne lui avais jamais vue ; mais toutes ses protestations ne pouvaient me rendre le bonheur ; j'étais appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder : un poids immense m'accablait ; elle parlait, & je ne l'entendais pas. Enfin elle se leva, & m'appella très fort, comme si j'eusse été bien loin d'elle.. Le son de sa voix me causa une douleur aigue qui me pénétre encore ; parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement—. Alors il faut lui rendre justice... Alors elle fit tout au monde pour me rendre plus tranquille, & se rapprochant de moi, comme si elle eut été près d'un malade affaibli par de longues souffrances, elle m'appellait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers !.... mon cœur l'en-

tendait, & peu à peu, ce grand orage se calmait, lorsque malheureusement elle prononça le nom de *mari*; ce titre me rendit toute ma fureur; c'est le seul auquel Monsieur de Mortagne prétende, car il ne se donne pas la peine de l'aimer, c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.—Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute mon humeur, l'accusai de perfidie, de vanité; je ne fais jusqu'où aurait été mon emportement, si ses larmes ne m'avaient pas tout à coup arrêté: elles tombaient en abondance, & semblaient adoucir ma blessure... Dès qu'elle me vit plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, les porta à ses yeux; elle paraissait aimer à en essuyer ses pleurs; mais elle s'arrêta



comme si elle avait encore quelque chose à m'apprendre.... Alors je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât de nouvelles peines à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, & de tout dire. — “ Ma mere,” reprit-elle, “ me vanta longtems les avantages “ de ce mariage, mais je l'ai refusé.” — Ah ! ce mot me rendit mon amour & ma soumission ; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer ma violence, mon humeur : je me reprochais si cruellement de l'avoir affligée, que je la priai même de se venger, de me punir.... mais la cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mere n'avait paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, & lui avait

seulement demandé de voir Monsieur de Mortagne, comme un parent à qui elle devait des égards....

“ Ma mere,” continua-t-elle, “ m’a dit que je croyais vous aimer, & qu’elle ne le pensait pas ; que j’étais convaincue de ne jamais aimer Monsieur de Mortagne, & qu’elle était persuadée du contraire ; *ne disputons pas sur ce point,* m’a-t-elle dit en riant : *voyez-les également tous deux ; passez l’année de votre deuil à comparer, à réfléchir, & au bout de ce tems, celui que vous préférerez aura mon consentement.* J’aurais bien désiré la refuser : mais tremblant de la fâcher, craignant de vous déplaire, j’ai seulement osé lui demander un jour pour réfléchir : voyez, dictez ma réponse.”—Que pour

vais-je dire ? c'était moi alors qui gardait le silence : il m'était impossible de donner ou refuser mon aveu à un pareil arrangement . . . Cependant, elle me peignit si vivement la terreur que sa mere lui inspire, me repeta tant de fois qu'elle m'aimait, que moi, faible créature, redoutant de l'affliger, je fermai les yeux, & m'en rapportai à elle . . . . Le croiriez-vous ? au lieu de s'effrayer des peines qu'elle allait me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise ; & saisissant aussitôt une permission que je n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié . . . . oui, remercié ! . . . l'ingrate ! . . . J'avais été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles, me blessaient également . . . . Cependant je ne

pouvais m'éloigner d'elle ; je restai longtems sans dire un mot, ni permettre qu'elle me parlat ; mes pensées, mes souffrances même avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer ; le chagrin, l'inquiétude, n'avaient pas marqué leur place dans mon ame, & il me semblait que tant que je resterais près d'elle, je pourrais encore être heureux, mais que si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi.... Cependant, il fallut bien la quitter, & je partis éprouvant déjà toutes les horreurs de la jalousie.

## LETTRE XLVIII.

Paris. ce 25 Novembre.

**J**e ne vous ai pas crit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent; mes résolutions varient presque aussi rapidement que mes pensées se succèdent; je ne me reconnais plus.— Après vous avoir mandé la faiblesse avec laquelle j'avais consenti à ce qu'Adèle revit Monsieur de Mortagne, je restai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne : je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent, j'y allai lentement; c'était la première

fois que je ne me hâtais pas d'y arriver. En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la terre, rongait son mors, & semblait bruler de partir . . . . . Il est ici depuis longtems, me dis-je intérieurement, car un instinct secret m'avertissait que cette voiture appartenait à Monsieur de Mortagne . . . . Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, & cependant j'avais toujours ; j'allais entrer dans le parloir, lorsque je fus arrêté par des rires éclatans, à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle; sa gaieté me fit redescendre quelques marches qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé.— Je trouvai Monsieur de Mortagne avec un gros chien, qui était la cause de tout

ce bruit; ses sœurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir; après les premières révérences, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits; & voilà le chien faisant sentinelle & toutes ces bêtises qui ne devraient amuser que des enfants; Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus . . . . elle me regardait avec inquiétude; la joie de ses amies, les peines que prenait leur frère n'attiraient plus son attention; c'était même avec effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire . . . . Déjà me disais-je, elle se contraind pour moi . . . . Encore un jour elle s'en cachera peut-être de la crainte à la dissimulation, il n'y a qu'un pas! — Le sérieux avec

lequel je regardais le maître & le chien, fit cesser bientôt ce badinage; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisait toujours entendre, & les cris continuels du palfrenier avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir; Adèle en fit la remarque sans trop savoir ce qu'elle disait . . . . Monsieur de Mortagne se leva aussitôt, & partit avec empressement, lui jettant un regard qui disait : *je ne gêne personne moi, je ne suis point jaloux . . . .* si jeune, point jaloux ! . . . . il a donc déjà renoncé à l'amour ! Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi ? — Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir — Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval ; elles détournaient la vue, lui disaient de prendre garde ; mais ni leur peur, ni leurs cris, ne purent engager



Adèle à se déplacer ; elle resta affise près de moi. — Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez-vous restée ?.... “ Non,” me répondit-elle, “ je crois que par curiosité j'aurais été à la fenêtre.” — Oui, lui dis-je, par curiosité ; & Monsieur de Mortagne aurait cru que c'était lui qui vous attirait. — Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls—comme Adèle était embarrassée !... je pris sa main & la baisait en soupirans !.... “ Je n'ai rien à me reprocher,” me dit-elle, “ & cependant je ne suis plus contente...” — Sa douceur me toucha ; je n'envifageai plus que la crainte que sa mère lui inspire : je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler !—“ Si vous

“ saviez,” me dit - elle, “ comme  
 “ vous êtes différent de vous-même;  
 “ lorsque vous êtes entré, votre  
 “ visage était si sévère !... Avant  
 que j’arrivasse, lui répondis - je en  
 fouriant, vous étiez si gaie !... elle  
 sourit à son tour, mais ce rire avait  
 quelque chose de triste & de doux  
 qui me pénétra. — “ J’avoue,” re-  
 prit-elle, “ que je ne suis assez  
 “ forte, ni pour déplaire à ma mere,  
 “ ni pour vous fâcher ....” — Elle  
 rêva longtems, & finit par me pro-  
 poser de ne jamais voir Monsieur de  
 Mortagne qu’en ma présence. J’a-  
 doptai cette idée avec une tendre  
 reconnaissance ; nous nous sépa-  
 rames satisfaits l’un de l’autre, &  
 nous aimant, je crois, plus que ja-  
 mais. — Deux jours après, Adèle  
 m’écrivit que Monsieur de Mortagne

lui ayant fait demander si elle ferait chez elle le soir, elle me priaît de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact, mais il arriva presque en même tems que moi, & parut étonné de me rencontrer : cependant, se remettant aussitôt comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de passions, il fit quelques complimens à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point... Ne pourrat-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire ? & aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle ? Je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls ; mais soit qu'il espérait rester après moi, ou s'amusât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure

la demandait . . . Alors il fallut bien que nous sortissions en même tems ; il faut plutot qu'il ne descendit l'escalier, se jetta dans sa voiture, & partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, & me salua comme si elle m'eut dit : *j'ai attendu qu'il n'y fut plus pour me montrer . . .* Combien je lui fus gré de cette petite attention ! . . . que la plus legere préférence laisse de douceur après elle ! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire, *que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer... qu'elle passerait bientôt ; & que si Monsieur de Mortagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté...* Adèle à la fenêtre, & n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions. Mais hier, elle m'écrivit qu'il

devait encore venir.—Je ne reçus fa-  
 lettre qu'à l'heure même où il devait  
 être déjà chez elle ; j'y allai détestant  
 le rôle que ma complaisance avait  
 entrepris.—En effet, quelle lacheté  
 de lui permettre de le recevoir si j'é-  
 tais inquiet ; & si je n'étais point  
 jaloux, pourquoi ne pas oser les  
 laisser ensemble ?... Vingt fois je  
 fus au moment de retourner, & ce-  
 pendant j'avais toujours, mes  
 sentimens changeaient se heurtaient,  
 & n'en devenaient que plus doulou-  
 reux !... En entrant chez elle, je  
 remarquai que Monsieur de Mor-  
 tagne regarda plusieurs fois ses sœurs  
 en riant d'un air moqueur : mon  
 humeur augmenta, mes soupçons  
 se renouvelèrent ; Adèle aussi me  
 demanda de mes nouvelles d'une  
 voix assurée que je ne lui connaissais.

pas, & lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole.... Il me sembla qu'il régnait entre eux une aisance, une facilité de conversation qui me confondaient.... Elle se fit apporter un dessin qu'elle venait de finir ; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejetta ses éloges, mais si faiblement, qu'on sentait bien que la flatterie ne lui déplaisait pas.... D'ailleurs, pourquoi lui faire connaître ses talens, si elle ne desirait pas lui plaire?.... Non, Henri, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie... cette recherche de ne le recevoir que devant moi n'est qu'une ruse de femme; j'entends ce qu'elle dit, mais fais-je ce qu'elle pense?.... Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de tems après moi, & dit à sa fille qu'elle avait à lui parler :

je me levai pour les laisser libres, Monsieur de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller, mais Madame de Joyeuse lui dit de rester... Indigné, j'allais me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, & me pria de revenir aujourd'hui..... Sa terreur me fit pitié; mais je reviendrai; & certes je ne me laisserai pas jouer plus longtems.... elle ne le reverra jamais!... Que peut lui faire la colère de sa mère? elle n'en dépend plus.... Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la conduire, je lui proposerai de venir à Neuilly, d'y passer avec moi le tems de son deuil; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé!.... mais aussi

si elle y consent !... insensé ! si elle  
y consent ; souffriras - tu qu'elle  
manque à des convenances que les  
femmes doivent toujours respecter?...  
Ah ! je ne serai jamais heureux, ni  
avec elle, ni sans elle !....

F I N.



**Le petit Ouvrage qui fuit,  
est celui que Madame de Ver-  
neuil donna à Lord Sydenham;  
nous l'avons placé ici afin de  
ne pas retarder la marche de  
ses Lettres.**



# AGLAË,

## CONTE.

---

Une morale nue apporte de l'ennui :  
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

---

*Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup ; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait Princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.*

## AGLAË,

## CONTE.

---

**I**L y avait une fois une Reine qui croyait que rien ne devait s'opposer à ses desirs. Les Dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle était déjà l'objet de l'adulation des poètes, & inquiétait surtout l'amour propre des femmes. On la nommait Aglaé. elle avait de la noblesse dans les traits, & cepen-

dant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout à fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée ; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait, & sa taille souple & légère perdait toute sa grace sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait ; les leçons la conduisaient à la mélancolie ; l'étude aux vapeurs ; le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujets intarissables de ses conversations & de ses plaisirs. La Reine, mere d'Aglaé ;

comme toutes les meres tendres & faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, & l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut pouvoir toujours gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait commencé par la gâter : n'ayant pas la force de l'affliger, espérant du tems ce qu'elle n'attendait pas de son courage, cette mere aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle s'était cru des années pour corriger sa fille & l'instruire ; à présent, elle attendait l'age & la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du tems que les Royaumes méritaient les soins des êtres surnaturels, ces Génies bienfaisans surveillaient les humains, réparaient l'excès de la précipitation ou les maux nés de l'insouciance : ils rendaient les erreurs des Rois moins funestes, & rétablissaient, tout à la fois, leur gloire & la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommaient des Fées : celle qui protégeait les augustes parens d'Aglaé vint à leur secours, suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, & lui donna une gouvernante sévère dans ses principes, indulgente pour les fautes passées ; une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit aurait pu se passer de l'expérience, & qui, dans le même moment fournissent à leur élève le modèle & le



précepte ; une de ces femmes qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable ; une de ces femmes, enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret, de peur que la jeunesse n'en abuse. Telle était celle qui devait seconder les vœux de la Fée. On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, & préfèrent toujours les moyens les plus bizarres, ce qui, soit dit en passant, prouve, de leur part, une grande connaissance des hommes. La Fée transporta, dans cette île, les vieilles les plus décrépites de sa cour, seulement celles dont la jeunesse avait été célèbre par leur beauté, leur esprit, &

par leurs inconséquences : car je ne fais pourquoi ces dons brillans coutent toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans : la Fée dit à Aglaé : *vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brillait dans sa jeunesse ; mais aussi, chaque fois que vous devinerez juste, vous serez parée d'une grace nouvelle. Je vous doue de toutes celles qu'elles ont perdues, si vous pouvez les retrouver.* Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, & au plus haut degré du bonheur, *l'espérance.* Elle courut chez toutes les vieilles, & les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très personnel ; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'at-

tendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets, avaient tout détruit. Cependant, leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'humeur qui les saisit machinalement à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, oterent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée.

Le lendemain, même épreuve, même chagrin : elle vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs,

la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusques là cependant elle s'était si légèrement passée. " La Fée se moque de nous, lui dit elle avec aigreur ; " elle " veut que nous restions toujours " dans cette île ; je suis sûre qu'au- " cune de ces femmes n'a été jeune. " Pour l'amabilité elle ne fait qu' " augmenter avec l'expérience & le " savoir ; d'ailleurs c'est ce qu'on me " disait en m'accablant de leçons : & " l'on ne saurait ni les voir, " ni les écouter." La gouvernante sourit et observa en général que les défauts d'autrui nous trouveroient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détoner les yeux des autres ; cette réflexion déplut à Aglaé qui s'éloigna avec une humeur que, jusques là d'ailleurs, elle avait

pris la peine de cacher, Les remords ne tarderent pas à l'avertir de son injuste vivacité ; & ne pouvant plus longtems se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante ; le besoin d'un pardon rend modeste & sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance, & dans la joie que donne le raccomodement, l'abandon est entier. Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches ; celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la sensibilité, et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit ; “ vous vous y êtes  
 “ mal prise ; vous cherchiez des per-  
 “ fections dans ces femmes, et leur  
 “ laideur vous en frappait davantage ;  
 “ ce n'est point ainsi qu'on juge  
 “ les vieilles coquettes, elles n'ont plus  
 “ que la grimace de leurs agrémens ;

“ foyez fure que leur plus grand  
 “ ridicule eft toujours la derniere  
 “ trace de leurs anciennes préten-  
 “ tions: cette vieille, par exemple,  
 “ que vous voyez fi fémillante,  
 “ jouer encore la gaieté, fe rappelle  
 “ que, dans fa jeunefle, un continuel  
 “ fourire laiffait voir les plus belles  
 “ dents du monde; aujourd’hui,  
 “ elle croit avoir fauvé du moins, des  
 “ mouvemens agréables, & n’eft  
 “ que ridicule. Les femmes ref-  
 “ femblent aux couleurs; deux ou  
 “ trois nuances feulemment brillent de  
 “ leur propre éclat, les autres font  
 “ ou trop pales ou trop prononcées;  
 “ ainfi les femmes qui ne font que  
 “ jolies ne vivent que quelques  
 “ années ; le refte eft livré à  
 “ l’ennui & aux regrets ; vous les  
 “ préviendrez fi vous pouvez vous

“ bien convaincre que la beauté fait  
 “ naître les passions, mais que le ca-  
 “ ractère seul attache. ”

Par les soins de la Fée il n’y avait dans cette île ni miroirs, ni ruiffeaux ; Aglaé pouvait y douter de sa beauté ; les vieilles y oublièrent leur laideur ; leurs ridicules en augmentaient, & c’est ce qu’il fallait pour la guérir. Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans ! & toutes osaient encore espérer de l’avenir, & ne parloient que des erreurs du bel âge ; tantôt elles redisaient les chansons qu’elles croiaient avoir inspirées ; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles ; c’était des volumes de madrigaux & de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses portefeuilles ; quel

fut son étonnement de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'amour ! même style, mêmes idées, mêmes sermens, mêmes exagérations, même amour propre ; mais comment s'avouer que ces vieilles avaient été aussi belles, puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages ! Aglaé aima mieux croire que les poètes d'alors étaient plus enthousiastes & ceux de nos jours plus difficiles. — Cependant, l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses portefeuilles, même à ces vieilles ; à peine en fut-elle écoutée ; les unes baillaient ; les autres critiquaient, celles-ci faisaient des comparaisons ; celles-la trouvaient partout des plagats ; Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences, se dégouta



d'un encens si vulgaire, & jetta, avec dédain, ce trésor qui jusques là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramene quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, & surtout le secret d'abrégér le tems. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé : elle voulut tout entreprendre à la fois : la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amusans de l'histoire. Pendant deux ou trois jours, son tems fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affaiblit le gout, & en fait une tâche

fatigante au lieu d'une paisible & douce occupation. La gouvernante qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles, sure qu'à chaque visite elle reviendrait, & plutot & meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine, sa décrépitude était extrême : elle n'entendait plus, & ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, & parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait, à beaucoup d'usage du monde, un sentiment des convenances si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que

tout ce qu'elle disoit avoit une maniere & un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut, avec raison, que Delphine avoit eu, dans sa jeunesse, une conversation fort piquante. Cette jeune Princeesse, dont l'esprit naturel manquait par les formes, avoit le défaut presque général à celles que de trop grands avantages rendent toujours sûres d'être écoutées : elle parloit beaucoup, & se répétoit souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avoit dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage & de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment, & Aglaé enchantée, vit qu'elle avoit deviné juste, & que la Fée lui avoit tenu parole. Les jours suivans, elle essaya

de pénétrer le caractère de Nathalie ; mais celle-là lui donna de l'occupation : elle était sotte, bête, vaine, & de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard, une de ces vieilles nommée Rosalie, parla avec enthousiasme de la musique ; Nathalie se facha comme si on avait voulu la blesser, & loua exclusivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute ; leur dispute en personnalités. Aglaé devina facilement que l'une avait eu la voix belle, & que l'autre avait dû bien danser. Elle invoqua la Fée, se mit à un claveffin, & en joua avec une grace qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses

variations, & Rosalie pouvait croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une & l'autre, elles se réunirent au moins pour la louer. Aglaé les quitta en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimables, mais qui ne suffisent jamais; & entrevit qu'on ne plait par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent ou qu'ils préfèrent, qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur, au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédomagent de l'oubli du monde, & sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle. Encouragée par ses succès, Aglaé mit les mêmes soins à les étudier toutes.

Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême, qu'Hermynie avait très bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse ; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne : son bonnet ne tenait pas à sa tête ; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col : elle avait du trait, de l'imagination ; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disait de bien, avait plutôt l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire, choquant

tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle était fauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire !* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut longtems sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire ; mais elle finit enfin par s'appercevoir qu'une indiscretion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise, & elle sentit que le premier de tous les charmes était d'être vrai.

Aglaé tacha de démêler les secretes pensées d'une autre qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, & qu'enfin elle n'était

plus que l'ombre d'elle-même. Quel eut été son désespoir si on l'eut prise au mot, ou si on lui eut révélé qu'elle ne parlait si volontiers de ce qu'elle avait perdu que pour apprendre ce qu'elle avait possédé ! Aglaé ne s'y trompait presque plus : elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce ; elle flatta leurs défauts pour s'en moquer, caressa leurs goûts, les invita à raconter leur histoire, & leur fournit au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes. Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes qu'elle confiait à sa gouvernante, & surtout à des questions qui amenaient des détails intéressans ; propres à hâter l'éducation de son esprit : par exem-



ple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coutait tant aux femmes de vieillir ?—“ C’est,” répondit la gouvernante, “ parce que rien “ ne peut jamais remplacer ce “ qu’elles perdent. Quand les hommes renoncent au bonheur de “ plaire, ce n’est qu’un échange de “ passions : l’amour de la gloire leur “ tient lieu des jouissances qui leur “ échappent : le fantôme qu’on “ appelle réputation s’empare de “ toutes leurs facultés ; vieillissant “ avec des passions nouvelles, ils “ gagnent le terme sans s’en apercevoir, & finissent par se croire “ toujours jeunes. Si les femmes “ voulaient, de bonne heure, se “ faire des occupations, consentir à “ s’oublier, craindre la louange, se “ former des amis, ne pas confondre

“ le besoin de briller avec le desir de  
 “ plaire, toutes les faisons auraient  
 “ pour elles quelques beaux jours.  
 “ Lorsque vous rentrerez dans le  
 “ monde, vous ferez la seule qui,  
 “ grace à la Fée, aurez commencé  
 “ votre jeunesse au milieu d’un  
 “ cercle où vos agrémens étaient  
 “ presque des torts, où, pour plaire,  
 “ il fallait les faire oublier : que ce  
 “ soit la leçon de votre vie. Je fais  
 “ que pour être heureuse il faut être  
 “ aimée ; profitez-donc de tous vos  
 “ avantages : vous êtes belle ; en  
 “ évitant le faste, que votre toilette  
 “ ne soit jamais trop négligée : à la  
 “ ville ou à la campagne, ayez tou-  
 “ jours cette recherche qui, sans  
 “ être ce qu’on appelle parure,  
 “ prouve si bien le desir de plaire.  
 “ Cultivez votre esprit ; ajoutez

“ chaque jour à son étendue, & sou-  
 “ venez - vous que la conversation  
 “ de la femme qui fait le plus, doit  
 “ toujours, laisser croire qu'elle cher-  
 “ che à s'instruire. L'air du doute  
 “ console l'ignorant & flatte celui  
 “ qui croit pouvoir éclairer. Mais  
 “ surtout soyez bonne, soyez le si vous  
 “ voulez être aimée, l'être toujours.  
 “ La bonté nous porte à secourir  
 “ l'indigent, à excuser les coup-  
 “ bles, à écouter avec compassion  
 “ les plaintes même les plus insen-  
 “ sées, à consoler tout ce qui  
 “ souffre. Trouver une ame bonne  
 “ est le besoin de tous les momens ;  
 “ la posséder est le charme de tous  
 “ les ages, charme sans lequel au-  
 “ cune vertu n'est suffisante, & qui,  
 “ peut-être, ferait passer par-dessus  
 “ mille défauts. Le Génie qui nous

“ gouverne, n’a point donné à la  
 “ bonté un rang marquant parmi  
 “ les vertus ; il n’a pas compris  
 “ non plus l’ingratitude dans le  
 “ nombre des fautes qui nous font  
 “ bannir de sa cour. Surement, il  
 “ a cru que l’amour ou la justice  
 “ des hommes nous récompense ou  
 “ nous punit assez.” Ces réflexions,  
 communiquées avec un tendre inté-  
 rêt, attachaient Aglaé, la ramenaient  
 à la raison, à ses études, & l’invitaient à y mettre encore plus de suite ;  
 mais plus elle avançait, plus elle  
 sentait le besoin d’être guidée : aussi,  
 demanda-t-elle à sa gouvernante,  
 avec cette bonne foi de la première  
 jeunesse, de la diriger, de lui aider à  
 regagner son enfance perdue. Celle  
 ci lui sauva les premières difficultés,  
 lui cacha surtout ce qu’il faut de



ce qu'elle ne savait pas, & du tems qu'elle avait passé fans chercher à s'instruire. Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, & arriverent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec un mélange de tristesse & de douceur qui trahit les ames sensibles. Aglaé se sentit attirée vers elle, & n'eut pas besoin de se garantir de cette premiere impression qui, près de toutes les autres, conduisait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva que ces égards mêlés d'intérêt & de respect ; elle n'osait point lui demander ses aventures, elle craignait presque de les lui rappeler : elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler, s'il était possible. La vieille la devina, la fit

approcher d'elle, & lui raconta son histoire en ces mots :

“ Je ne vous parlerai point de  
 “ mon enfance, rien ne me la rap-  
 “ pelle. Mes souvenirs ne com-  
 “ mencent qu'au jour où je vis, pour  
 “ la première fois, un homme qui  
 “ fut le maître du reste de ma vie.  
 “ Jusques là, je m'étais cru jolie,  
 “ spirituelle : de ce moment j'en  
 “ doutai ; ma toilette ne finissait  
 “ plus ; je n'étais jamais contente  
 “ de mon esprit ; & le jour où il  
 “ me dit qu'il m'aimait, je me crus  
 “ parfaite ! on nous unit ; alors je  
 “ ne pensai plus à lui plaire ; j'avais  
 “ tout oublié ; je n'existais que les  
 “ heures qu'il me donnait : les  
 “ autres se passaient à l'attendre ou  
 “ à le regretter. Lorsqu'il arri-  
 “ vait, il semblait changer l'air

“ que je respirais : je me trouvais  
 “ heureuse sans avoir besoin de le  
 “ dire : je suivais tous ses mouve-  
 “ mens ; je l’écoutais avant qu’il  
 “ parlat ; ce qu’il disoit, je croyais  
 “ l’avoir pensé. Longtems il fut  
 “ heureux par tant d’amour ; mais  
 “ dans mon bonheur, j’oubliai qu’il  
 “ faut des soins pour conserver  
 “ même ce qu’on aime : je négligeai  
 “ ma figure, mon esprit, mes amis,  
 “ tous mes devoirs ; je ne pensais  
 “ qu’à lui ; je ne voyais que lui ;  
 “ je ne parlais que de lui. Tout  
 “ le monde m’avait abandonné sans  
 “ que je m’en apperçusse ; je finis  
 “ par l’ennuyer aussi : je sentais  
 “ qu’il se détachait, ses retours n’é-  
 “ taient plus que des complaisances,  
 “ ses soins que des procédés. Au lieu  
 “ d’appeller les plaisirs à mon se-



“ cours, je passais, dans les larmes  
 “ & les reproches, le tems qu’il  
 “ me donnait encore : j’exigeais l’a-  
 “ mour ; j’éloignais l’amitié : je ne  
 “ le voyais presque plus..... Qui  
 “ m’eut dit alors que j’allais souffrir  
 “ davantage?.....

“ Quelle douleur je ressentis en  
 “ apprenant qu’il était occupé d’une  
 “ autre femme ! j’exigeai avec hau-  
 “ teur comme s’il m’aimait encore ;  
 “ j’exigeai qu’il ne la revit plus. Il  
 “ me refusa sans colère ni pitié.  
 “ C’est alors que je me crus perdue :  
 “ je tombai à ses pieds ; je le priai  
 “ de m’aimer comme on demande  
 “ aux Dieux de vivre. Je ne pré-  
 “ tendais plus à aucun sacrifice :  
 “ voyez la, aimez la, m’écriai-je,  
 “ mais ne m’oubliez jamais tout à  
 “ fait..... Mon humeur l’avait

“ éloigné : ma douceur le ramena,  
“ & une seconde fois je me crus  
“ heureuse. Bientôt après, les af-  
“ faires, l’ambition me l’enleverent  
“ encore. Je n’étais plus jeune ;  
“ le tems avait passé sans que je  
“ m’en aperçusse. Je me plai-  
“ gnais, quoique sûrement j’eusse  
“ été une des plus fortunées ; mais  
“ je ne fus cela que longtems après...  
“ je lui cachais mes peines ; elles  
“ en influaient davantage sur mon  
“ caractère & sur ma santé. J’étais  
“ devenu triste & souffrante : je  
“ n’en étais que moins aimable.  
“ J’espérais toujours que le lende-  
“ main m’apporterait quelques con-  
“ solations, & ce n’était qu’un jour  
“ de plus, passé dans les larmes.  
“ Enfin, j’entendis parler d’un De-  
“ vin qui, disait-on, faisait des mi-

“ racles ; on y croit dès qu'on en a  
 “ besoin : j'allai le consulter. Comme  
 “ j'arrivais chez lui, j'en vis sortir  
 “ une vieille à qui je demandai ce  
 “ qu'il lui avait dit : je n'en obtins  
 “ pour réponse que ces quatre vers,  
 “ que je n'ai jamais oubliés.

De l'avenir point de nouvelle ;  
 Ils ne m'ont dit que le passé ;  
 Les plaisirs d'un âge avancé  
 Sont les plaisirs qu'on se rappelle :

“ Je n'entrai point chez l'Oracle, &  
 “ pris cet avis pour moi-même. Je  
 “ renonçai au bonheur : celui des  
 “ autres m'intéresse encore, il me  
 “ console quelquefois ; mais il ne  
 “ m'empêche pas d'attendre, avec  
 “ impatience, la fin de ma vie.”

Aglaé avait écouté la vieille avec  
 ce vif intérêt qui fait qu'on partage

toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut être désiré que ce tableau n'eut pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit bien de glisser, sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était celui de toutes les femmes sensibles ; & ce n'est pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet, & que les hommes ne savent aimer qu'autant qu'on fait leur plaisir.

Aglaé, de son côté, réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, & lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne répondirent pas à son attente : l'histoire était toujours la même.

Aglæ sentit qu'il est impossible de parler longtems de foi sans fatiguer. Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, & chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intêret; rien ne pouvait la distraire; la morale, la campagne, l'ambition, tout la ramenait à son amant. Parlait on d'une belle action, il l'aurait faite; d'une chose simple, il l'aurait embellie; de toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du cœur; Aglaë allait chez elle avec plaisir, y restait avec ennui, & cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait souvent avant que le Soleil eut marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre lui disait adieu avec tristesse. Aglaë revenait lentement, mécontente d'elle même, se reprochant sa cruauté, se

trouvant incapable d'aucun sacrifice. Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie, il semblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt : & jouissant d'avance du plaisir que ferait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle même, à se croire nécessaire au bonheur d'une autre, première & la plus douce des illusions ; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules. Ce n'était plus la raillerie, plus le cruel besoin de se moquer : elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressources. Cependant, leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même.—“ Rassurez-moi,” dit-elle un jour à sa gouvernante ;

“ je ne vous demande point d'éloges,  
 “ mais j'ai besoin d'être encouragée.  
 “ Suis-je jeune? m'avez-vous donné  
 “ les moyens d'être aimable.  
 “ comme ces femmes, ne suis-je  
 “ pas aussi dans l'aveuglement?—

A ces mots la Fée parut. ———

*Soyez tranquille, mon Ag'aé, lui dit-elle ; vous êtes ce que vous étiez : je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'étais pas permis non plus de vous corriger sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le tems & le besoin de la louange vous auraient donné ; ils vous ont guérie de la vanité, de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable & la vieillesse si ridicule ! c'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis : puisse votre ame douce & sensible n'avoir jamais besoin*

*des exemples de la vertu pour se porter au bien ! je vais vous rendre à vos états ; mais avant de vous quitter , je veux , comme les bonnes meres , vous récompenser d'avoir travaillé pour votre bonheur : que souhaitez-vous ? — Aglaé lui demanda de rajeunir son amie ; mais la vieille refusa cette faveur , si son amant ne la partageait pas. — “ Je ne desire point de vivre , ” leur dit-elle ; “ je ne vous demande point “ des années : rendez-moi seulement “ les jours de mon bonheur , & que “ je meure celui où il cessera de “ m'aimer. ” — La Fée combla ses vœux , lui rendit sa jeunesse , son amant , ses plaisirs , & ses peines. — Elle ramena Aglaé à sa mere qui , toujours aveuglée , la crut parfaite , & ne douta point qu'elle n'eut employé tout le tems qu'elle ne lui*



avait pas vu perdre : elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, & à excuser les autres.

F I N.







